







1907



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

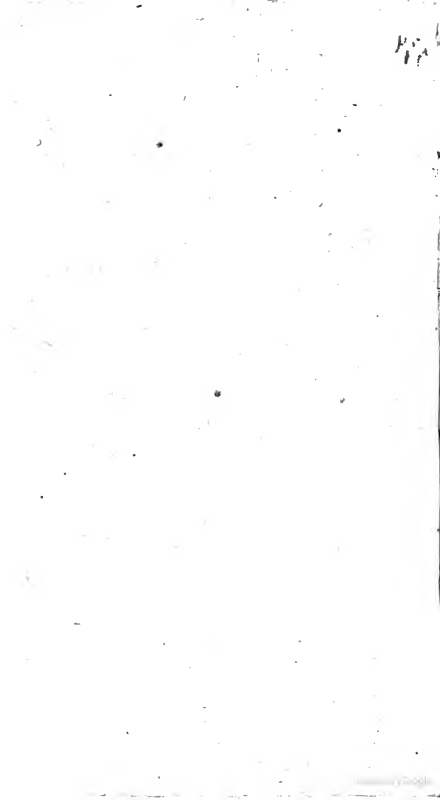
N.º d'inventario 871

Sala Grande

Scansia 10 Palchetto 1

N.º d'ord. A. 11

Palet X 16 (11)



569/168

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS; DES CARTHAGINOIS; DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles - Lettres.

TOME ONZIÈME.

Première Partie.



A PARIS.

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques
à la Vertu.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





AVERTISSEMENT

de l'Auteur.

CE O N Z I É M E Volume , qui contient huit cent pages , s'est trouvé d'une grosseur si énorme , qu'on s'est cru obligé de le diviser pour la commodité des Lecteurs , & de le couper en deux Tomes.

Le Traité des Arts & des Sciences m'a conduit bien plus loin que je ne pensois , & il occupera encore le douzième Volume tout entier au moins. Je me suis repenti plus d'une fois de m'être engagé dans une entreprise , qui demanderoit un grand nombre de connoissances , & même portées à une grande perfection , pour donner de chacune une idée juste , précise , complete.

a ij

J'ai bientôt senti qu'elle étoit infiniment au dessus de mes forces ; j'ai tâché de suppléer à ce qui me manquoit , en profitant du travail des plus habiles , en chaque Art pour me conduire dans des routes , dont les unes m'étoient peu familières , & les autres entièrement inconnues.

J'envifageois , avec une secrète joie , la fin prochaine de mon travail , non pour me livrer à une molle & frivole oisiveté , qui ne convient point à un honnête homme , & encore moins à un Chrétien ; mais pour jouir d'un tranquille repos , qui me permettroit de ne plus employer ce qu'il peut me rester encore de jours à vivre , qu'à des études & à des lectures propres à me sanctifier moi-même , & à me préparer à ce dernier moment qui doit décider pour toujours de notre sort. Il me sembloit , qu'après avoir travaillé pour les

autres pendant plus de cinquante ans, il devoit m'être permis de ne travailler plus que pour moi , & de renoncer absolument à l'étude des Auteurs profanes , qui peuvent plaire à l'esprit , mais qui sont incapables de nourrir le cœur. Une forte inclination me portoit à prendre ce parti , qui me paroissoit tout-à-fait convenable , & presque nécessaire.

Cependant les desirs du Public , qui ne sont pas obscurs sur ce sujet , m'ont fait naître quelque doute. Je n'ai pas voulu me déterminer moi - même à prendre pour règle de ma conduite mon inclination seule. J'ai consulté séparément des amis sages & éclairés , qui m'ont tous condamné à entreprendre l'Histoire Romaine : j'entends celle de la République. Une conformité de sentimens si peu suspecte m'a frappé , & je n'ai plus eu de peine

vj AVERTISSEMENT

à me rendre à un avis , que j'ai regardé comme une marque certaine de la volonté de Dieu sur moi.

Je commencerai ce nouvel Ouvrage aussitôt que j'aurai achevé l'autre , ce que j'espère qui n'ira pas loin. Agé de soixante & seize ans accomplis , je n'ai pas de tems à perdre. Ce n'est pas que je me flate de pouvoir le conduire jusqu'à sa fin : je l'avancerai autant que mes forces & ma santé me le permettront. N'ayant entrepris ma première Histoire que pour remplir le ministère auquel il me sembloit que Dieu m'avoit appelé , en commençant à former le cœur des jeunes gens , à leur donner les premières teintures de la vertu par l'exemple des grands hommes du paganisme , & à en jetter les premiers fondemens pour les conduire à des vertus plus solides ; je me sens plus obligé que

jamais à porter les mêmes vûes dans celle où je suis près d'entrer. Je tâcherai de ne point oublier, que Dieu me prenant sur mon Ouvrage, (car c'est à quoi je dois m'attendre) n'examinera pas s'il est bien ou mal écrit, ni s'il aura été reçu avec applaudissement ou non; mais si je l'aurai composé uniquement pour lui plaire, & pour rendre quelque service au Public. Cette pensée ne servira qu'à augmenter de plus en plus mon ardeur & mon zèle par la vûe de celui pour qui je travaillerai; & m'engagera à faire de nouveaux efforts pour répondre à l'attente publique, en profitant de tous les avis qu'on a bien voulu me donner sur ma première Histoire.

Au reste je serois bien à plaindre, si je n'attendois d'autre récompense d'un si long & si pénible travail, que des louanges humaines. Et qui peut se flater

viii AVERT. DE L'AUTEUR.

néanmoins d'être assez attentif pour se défendre de la surprise d'une si douce illusion ? Les Payens ne travailloient que dans cette vûe. Aussi est-il écrit d'eux : *Receperunt mercedem suam. Vani vanam* , ajoute un Pere. *Ils ont reçu leur récompense , aussi vaine qu'eux.* Je dois bien plutôt me proposer pour modèle ce serviteur , qui emploie toute son industrie & toute son application à faire valoir le peu de talens que son Maître lui a confiés ; afin d'entendre , comme lui , au dernier jour ces consolantes paroles , bien supérieures à toutes les louanges des hommes : *O bon & fidèle serviteur , parce que vous avez été fidèle en peu de choses , je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Seigneur.*
FIAT , FIAT.

Matth. 25.
21.

SUITE



S U I T E
DU LIVRE
VINGT-DEUXIEME.



AVANT-PROPOS.

*Des Arts Libéraux. Honneurs rendus
à ceux qui s'y sont distingués.*



NOUS ENTRONS dans
l'examen des *Arts* qu'on
appelle *Libéraux*, par op-
position aux *Mécaniques* ;
parce que les premiers sont

regardés comme plus nobles, dépen-
dant davantage de l'esprit. Ces Arts
sont principalement l'Architecture, la
Sculpture, la Peinture, la Musique.

Il est d'heureux siècles où les Arts,
aussi bien que les Sciences, paroissent
avec éclat, & jettent une grande lu-

Tome XI. I. Part.

A

● AVANT-PROPOS.

mière : mais , comme a l'observe un Historien , cet éclat & cette lumière s'obscurcissent bientôt , & la durée de ces tems de perfection est ordinairement renfermée dans un assez court espace. Elle a été plus longue dans la Grèce que par tout ailleurs. A ne commencer le règne des beaux Arts qu'au tems de Périclès , & à ne le conduire que jusqu'à la mort des premiers successeurs d'Alexandre , (& l'on pourroit reculer plus loin ces deux époques de part & d'autre) cet intervalle aura été au moins de deux cens ans , pendant lesquels a paru une foule d'hommes illustres dans tous les Arts.

On ne peut pas douter que les récompenses , l'honneur , l'émulation n'aient beaucoup contribué à former ces grands hommes. Quelle ardeur pense - t - on que dut exciter en eux cette louable coutume qui régnoit dans plusieurs villes de la Grèce , de donner en spectacle ceux qui réussissoient le mieux dans les Arts , d'établir entr'eux des disputes publiques , &

a Hoc idem evenisse
Grammaticis , Plastis , Pi-
ctoribus , Sculptoribus ,
quisquis temporum notis
insisteret reperiret , & emi-
nentia cujusque operis ar-
tissimistorum claustris
circumdara. *Pateri lib. 1.
cap 17.*

AVANT-PROPOS. 3

de distribuer des prix aux Vainqueurs à la vûe & avec les applaudissemens de tout un peuple !

La Grèce , comme on le verra bientôt, se crut obligée de rendre presque autant de respect au célèbre Polygnote , qu'elle auroit pu faire à Lycurgue & à Solon ; de lui préparer des entrées magnifiques dans les villes où il avoit fait quelques peintures ; & d'ordonner par un décret des Amphictyons qu'il seroit défraié aux dépens du public dans tous les lieux où il iroit.

Quels honneurs les plus grands Princes n'ont-ils point rendus dans tous les siècles à ceux qui se sont distingués dans les Arts ! Nous avons vû Alexandre le Grand & Démétrius Poliorcète , oubliant leur rang , se familiariser avec deux illustres Peintres , & venir dans leur atelier rendre en quelque sorte hommage au rare talent & au mérite supérieur de ces hommes extraordinaires.

Apelle & Protogène.

Charles V , un des plus grands Empereurs qui aient régné en Occident depuis Charlemagne , montra le cas qu'il faisoit de la Peinture lorsqu'il fit le Titien Comte Palatin en l'honorant de la Clé d'Or , & de plu-

Cav. Ridolphi dans la vie du Titien.

4 AVANT-PROPOS.

seurs autres marques de distinction.

*Vasari dans
la vie de Léonard del Vin-
ci.*

Le Roi François Premier, son illustre rival dans les actions de la paix aussi bien que dans celles de la guerre, enchérit de beaucoup sur lui lorsqu'il dit aux Seigneurs de la Cour en faveur de Léonard del Vinci, qui expiroit entre ses bras: *Vous avez tort de vous étonner de l'honneur que je rends à ce grand Peintre. Je puis faire en un jour beaucoup de Seigneurs comme vous ; mais il n'y a que Dieu seul qui puisse faire un homme pareil à celui que je perds.*

Des Princes qui parlent & qui agissent ainsi, se font du moins autant d'honneur à eux-mêmes, qu'à ceux dont ils relèvent & honorent le mérite. Il est vrai que les Arts, par l'estime qu'en témoignent les Rois, acquièrent une noblesse & un éclat qui les illustre & les élève : mais les Arts, à leur tour, rendent aux Rois un pareil service, & les annoblissent aussi en quelque façon eux-mêmes, en immortalisant leur nom & leurs actions par des ouvrages qui passent jusqu'à la postérité la plus reculée.

a De Pictura, arte quondam nobili, tunc cum expeteretur à regibus popularique, & illos nobilitante, quæ dignata esset posteris tradere. *Plin. lib. 35. cap. 1.*

A V A N T - P R O P O S. §

Paterculus, que j'ai déjà cité sur le peu de durée qu'ont les Arts quand ils sont arrivés à leur perfection, fait une autre remarque qui est bien vraie, & attestée par l'expérience, soit des siècles reculés, soit des derniers tems : c'est^a que les grands hommes en tout genre, dans les Arts, dans les Sciences, dans la Politique, dans la Guerre, se trouvent ordinairement contemporains.

Qu'on rappelle en sa mémoire le tems où florissoient dans la Grèce les Apelles, les Praxitèles, les Lysippes, & d'autres pareils ; c'est alors que vivoient ses plus grands Philosophes, ses plus grands Orateurs, & ses plus grands Poètes. Socrate, Platon, Aristote, Démosthène, Isocrate, Thucydide, Xénophon, Eschile, Euripide, Sophocle, Aristophane, Ménandre & plusieurs autres, ont vécu à peu près dans le même siècle. Quels hommes, quels Généraux Grecs de ce tems-là ! Vit-on jamais rien de plus accompli ?

Le siècle d'Auguste eut la même des-

a Quis abunde mirari potest, quod eminentissima cujusque professionis ingenia in eandem formam &	in idem arctati temporis * congruant spatium. <i>Paterc. lib. 1. cap. 16.</i> * Sic Lipsius legit, pro <i>congruens</i>.
---	---

6 A V A N T - P R O P O S .

tinée en tout genre. Sous celui de Louis le Grand quelle foule de grands hommes de toute espèce, dont les noms, les actions, les ouvrages rendront célèbre à jamais le souvenir de ce glorieux règne !

Il semble qu'il arrive des tems, où je ne fai quel esprit de perfection se répand généralement dans un même pays sur toutes les professions, sans qu'on puisse trop expliquer comment & pourquoi cela arrive de la sorte. On peut dire pourtant que tous les arts, tous les talens se tiennent par quelque endroit. Le goût de perfection est le même dans tout ce qui dépend du génie. Si la culture manque, une infinité de talens demeurent ensevelis. Lorsque le vrai goût se réveille, ces talens alors, tirant un secours mutuel les uns des autres, brillent d'une manière particulière. Le malheur est que cette perfection même, quand elle est arrivée à son suprême degré, est un avantcoureur de la décadence des Arts & des Sciences, qui ne sont jamais plus près de leur ruine, que quand ils en paroissent plus éloignés : tant il y a d'instabilité & de variation dans toutes les choses humaines !



CHAPITRE TROISIEME.

D E

L'ARCHITECTURE.

ARTICLE PREMIER.

De l'Architecture en général.

§. I.

*Commencemens , progrès , perfection de
l'Architecture.*

IL EST hors de doute que le soin de bâtir des maisons a suivi de près celui de cultiver les terres, & que l'Architecture n'est pas de beaucoup postérieure à l'Agriculture. C'est pourquoy Théodoret appelle celle-ci la sœur aînée de l'Architecture. Les excessives chaleurs de l'été, les rigueurs de l'hiver, l'incommodité des pluies, la violence des vents ont bientôt averti l'homme de chercher des abris, & de se procurer des retraites qui lui servissent d'asyle contre les injures de l'air.

*Theodor.
Orat. 4. de
Provid. pag.
359.*

A iv.

8 DE L'ARCHITECTURE.

*Vitruv. l. 1.
cap. 1.*

D'abord ce n'étoient que de simples cabanes, construites fort grossièrement de branchages d'arbres, & assez mal couvertes. Du tems de Vitruve, on montrait encore à Athènes, comme une chose curieuse pour son antiquité, les toits de l'Aréopage faits de terre grasse; & à Rome, dans le temple du Capitole, la cabane de Romulus couverte de chaume.

Il y eut ensuite des bâtimens de bois, qui ont donné l'idée des colonnes & des architraves. Ces colonnes ont pris leur modèle sur les arbres qui ont d'abord été employés pour soutenir le faîte; & l'architrave n'est autre chose qu'une grosse poutre, comme son nom le porte, pour être mise entre les colonnes & le comble.

De jour en jour, à force de travailler aux bâtimens, les Ouvriers devinrent plus industrieux, & leurs mains plus habiles. Au lieu de ces frêles cabanes dont on s'étoit contenté dans les commencemens, ils élevèrent sur des fondemens solides des murailles de pierre & de brique, & les couvrirent de bois & de tuile. Dans la suite, leurs réflexions, fondées sur l'expérience, les conduisirent enfin à la con-

DE L'ARCHITECTURE. 9

noissance des règles certaines de la proportion, dont le goût est naturel à l'homme, & dont l'Auteur de son être a mis en lui des principes invariables, qui devroient lui faire connoître qu'en tout il est né pour l'ordre. De là vient, comme le remarque saint Augustin, que dans un bâtiment, où toutes les parties ont un rapport mutuel entr'elles & sont rangées chacune à leur place, cette symétrie frappe agréablement la vûe, & fait plaisir; au lieu que, si les fenêtres, par exemple, sont mal disposées, que les unes soient plus grandes, les autres plus petites, les unes placées plus haut, les autres plus bas, ce dérangement blesse les yeux, & semble leur faire une sorte d'injure; c'est l'expression de saint Augustin.

C'est donc par degrés que l'Architecture est parvenue à ce point de perfection où les Maîtres de l'art l'ont conduite. D'abord elle s'est renfermée

a Itaque in hoc ipso edificio singula bene considerantes, non possumus non offendere, quod unum ostium videmus in latere, alterum propè in medio, nec tamen in medio collocatum. Quippe in rebus fabricatis, nulla cogente necessitate, iniqua dimensio partium facere ipsi ad spectui velut quamdam videretur injuriam. S. Augustin. de Ord. lib. 2. c. 12. n. 14.

10 DE L'ARCHITECTURE.

dans ce qui étoit nécessaire à l'homme pour l'usage de la vie , ne cherchant dans les édifices que la solidité , la salubrité , la commodité. Il faut qu'une maison soit durable , qu'elle soit placée dans un endroit propre à conserver la santé , & qu'elle ait toutes les commodités qu'on peut desirer. Ensuite l'Architecture a travaillé à l'ornement & à la décoration des édifices , & a appelé pour cela d'autres Arts à son secours. Enfin sont venues la pompe , la grandeur , la magnificence , fort louables en plusieurs occasions , mais dont le luxe a bientôt fait un étrange abus.

Gen. 4. 17. L'Écriture Sainte nous parle d'une ville bâtie par Caïn depuis que Dieu l'eut maudit pour avoir tué son frere Abel ; & c'est la première fois qu'il soit fait mention d'édifices dans l'Histoire. Par là nous apprenons le tems & le lieu où l'Architecture a pris son origine. Les descendants de Caïn , à qui la même Ecriture attribue l'invention de presque tous les arts , portèrent sans doute celui-ci à une assez grande perfection. Ce qui est certain , c'est qu'après le déluge les hommes , avant que de se séparer les uns des autres , & de

DE L'ARCHITECTURE. II

se disperfer en différens païs de la terre, voulurent se signaler par un superbe bâtiment, qui attira encore sur eux la colére de Dieu. C'est donc l'Asie qui a été comme le berceau de l'Architecture, où elle a pris naissance, où elle s'est beaucoup perfectionnée, & d'où ensuite elle s'est répandue dans les autres parties de l'univers.

Babylone & Ninive, les plus vastes & les plus magnifiques villes dont il soit parlé dans l'Histoire, furent l'ouvrage de Nemrod, l'arrière petit-fils de Noé, & le plus ancien des Conquérans. Je crois bien qu'elles ne furent pas portées d'abord à cette prodigieuse magnificence, qui depuis fit l'étonnement de l'univers : mais certainement elles étoient fort grandes & fort étendues dès lors, comme les * noms des autres villes bâties en même tems sur le modèle de la capitale le témoignent. Gen. 10.
v. 11. & 12.

La construction des fameuses Pyramides, du Lac de Moëris, du Labyrinthe, de ce nombre considérable de Temples répandus dans l'E-

* Erec, ville longue. Re- | la grande ville. Selon l'Hé-
kobot, ville large. Rezen, | breu.

12 DE L'ARCHITECTURE.

gypte , & de ces Obélisques qui font encore l'admiration & l'ornement de Rome , marque avec quelle ardeur & avec quel succès les Egyptiens s'étoient appliqués à l'Architecture.

Cependant ce n'est ni à l'Asie ni à l'Egypte que cet Art est redevable de ce degré de perfection où il est parvenu , & il y a lieu de douter si les bâtimens si vantés de l'une & de l'autre étoient autant estimables par la justesse & la régularité , que par l'énorme grandeur qui en faisoit peut-être le principal mérite. Les desseins que nous avons des ruines de Persépolis font voir que les Rois de Perse , dont l'histoire ancienne nous vante si fort l'opulence , n'avoient à leurs gages que des Ouvriers médiocres.

Quoi qu'il en soit , il paroît par les noms même des trois principaux Ordres qui composent l'Architecture, que c'est à la Grèce qu'on en attribue , sinon l'invention , du moins la perfection ; & que c'est elle qui en a prescrit les règles , & fourni les modèles. Il en faut dire autant de tous les autres arts , & de presque toutes les sciences. Pour ne point parler ici des grands Ca-

DE L'ARCHITECTURE. 13

pitaines, les Philosophes de toute secte, les Poètes, les Orateurs, les Géomètres, les Peintres, les Sculpteurs, les Architectes, & généralement tout ce qui a raport à l'esprit, est sorti de la Grèce; & c'est là qu'il faut encore aller comme à l'école du bon goût en tout genre pour se perfectionner.

Il est fâcheux qu'il ne nous reste aucun écrit des Grecs sur l'Architecture. Les seuls livres que nous ayions d'eux sur cette matière, ce sont les ouvrages de ces vieux Maîtres qu'on voit encore aujourd'hui en pié, dont la beauté universellement reconnue, fait depuis près de deux mille ans l'admiration de tous les connoisseurs; ouvrages infiniment au-dessus de tous les préceptes qu'ils auroient pu nous laisser, la pratique en tout étant préférable à la théorie.

Au défaut des Grecs, Vitruve, Auteur Latin, viendra à mon secours. La qualité d'Architecte de Jules César & d'Auguste (car selon la plus commune opinion il étoit de leur tems) doit beaucoup faire présumer de l'excellence de son Ouvrage, & du mérite

^a In omnibus ferè minus valent præcepta, quàm experientia. *Quintil.*

14 DE L'ARCHITECTURE.

de l'Auteur. Aussi les Critiques le mettent-ils au premier rang des grands esprits de l'antiquité. On peut ajouter à ce premier motif la réputation du siècle où il a vécu, où le bon goût régnoit généralement pour tout, & où l'Empereur Auguste se piqua d'embellir Rome par des bâtimens qui répondissent à la grandeur & à la majesté de l'Empire ; ce qui lui fit dire, qu'ayant trouvé la Ville bâtie de brique, il l'avoit laissée presque toute de marbre. J'avois besoin d'un guide aussi éclairé que Vitruve, dans une matière que j'ignore absolument. Je ferai grand usage des Notes que M. Perrault a jointes à la traduction qu'il nous a donnée de cet Auteur, aussi bien que des réflexions de M. de Chambray dans son Ouvrage intitulé, *Parallèle de l'Architecture antique & de la moderne*, dont je vois que les connoisseurs font un grand cas ; & de celles de M. Felibien, dans son Ouvrage intitulé ; *Des Principes de l'Architecture*, &c.

Les Anciens avoient, comme nous,

a Urbem, neque pro majestate imperii ornatam, & inundationibus incendiisque obnoxiam, excoluit	adeo, ut jure sit gloriatus, marmoream se relinquere, quam lateritiam accepisset. <i>Sueton. in Aug. cap. 28.</i>
--	---

DE L'ARCHITECTURE. 15
trois sortes d'Architecture : la civile ,
la militaire , la navale. La première
prescrit les règles pour tous les édi-
fices publics & particuliers à l'usage
des citoyens dans la paix. La seconde
regarde la fortification des places , &
tout ce qui a raport à la guerre en ce
genre. La troisième a pour objet la
construction des vaisseaux , & tout
ce qui en est la suite , & y est atta-
ché. Je ne parlerai ici que de la pre-
mière , réservant à dire quelque cho-
se ailleurs des deux autres ; & je com-
mencerai par donner une idée générale
des différens Ordres.

§. II.

*Des trois Ordres de l'Architecture des
Grecs , & des deux autres qui
y ont été ajoutés.*

LE BESOIN qu'on a eu de construire
diverses sortes de bâtimens , a fait que
les Ouvriers ont aussi établi différentes
proportions , afin qu'on en eût qui
convinssent à toutes sortes d'édifices ,
selon leur grandeur , & selon la force ,
la délicatesse , & la beauté qu'on y
vouloit faire paroître : & de ces dif-

16 DE L'ARCHITECTURE.

férentes proportions , ils ont composé différens Ordres.

Ordre , en termes d'Architecture , se dit de divers ornemens , mesures , & proportions des colonnes & pilastres , qui soutiennent ou qui parent les grands bâtimens.

Il y a trois Ordres de l'Architecture des Grecs : le Dorique , l'Ionique , & le Corinthien. On peut les appeler avec raison la fleur & la perfection des Ordres , puisqu'ils contiennent non seulement tout le beau , mais encore tout le nécessaire de l'Architecture ; n'y aiant que trois manières de bâtir : la solide , la moienne , & la délicate , lesquelles sont toutes parfaitement exprimées en ces trois Ordres-ci.

A ces trois premiers Ordres on en ajoute deux , qui sont Latins , le Toscan & le Composite , bien éloignés du prix & de l'excellence des trois autres.

I. Ordre Dorique.

ON PEUT DIRE que l'Ordre Dorique a été la première idée régulière de l'Architecture , & que comme fils aîné de cet Art , il a eu l'honneur
aussi

DE L'ARCHITECTURE. 17

aussi d'être le premier à bâtir des temples & des palais. L'antiquité de son origine est presque immémoriale : néanmoins Vitruve la raporte avec assez de vraisemblance à un Prince *Vitruv. l. 4. cap. 1.* d'Achaïe nommé Dorus, celui apparemment qui a donné son nom aux Doriens, lequel étant Souverain du Péloponnèse, fit bâtir dans la ville d'Argos à la déesse Junon un superbe temple, qui fut le premier modèle de cet Ordre. A l'imitation de ce temple, les peuples voisins en dressèrent plusieurs autres ; dont le plus renommé fut celui que les habitans de la ville d'Olympie consacrerent à Jupiter qui fut surnommé Olympien.

Le caractère essentiel & la qualité spécifique de l'Ordre Dorique, est la solidité. Pour cette raison il doit être employé principalement aux grands édifices & aux magnifiques bâtimens, comme aux portes des citadelles & des villes, aux dehors des temples, aux places publiques & autres semblables lieux, où la délicatesse des ornemens paroît moins convenir : au lieu que la manière héroïque & gigantesque de cet Ordre y fait mer-

18 DE L'ARCHITECTURE.

veilleusement bien son effet, & montre une certaine beauté mâle & naïve, qui est proprement ce qu'on appelle la grande manière.

II. *Ordre Ionique.*

DEPUIS qu'on eut vû des bâtimens réguliers, & ces fameux temples à la Dorique, l'Architecture n'en demeura pas lontems à ces premiers essais : l'émulation des peuples voisins la fit bientôt croître & arriver à sa perfection. Les Ioniens furent les premiers rivaux des Doriens ; & comme ils n'avoient pas eu la gloire de l'invention, ils tâchèrent d'enchérir sur les auteurs. Considérant donc que la figure du corps d'un homme, tel, par exemple, qu'étoit Hercule, sur laquelle on avoit formé l'Ordre Dorique, étoit d'une taille trop robuste & trop massive pour convenir aux maisons sacrées & à la représentation des choses célestes, ils en voulurent composer un à leur mode, & choisirent un modèle d'une proportion plus délicate & plus élégante, qui étoit le corps de la femme, aiant plus d'égard à la beauté qu'à la solidité de l'ouvrage, auquel ils ajoutèrent beaucoup d'ornemens.

Vitruv. ibid

DE L'ARCHITECTURE. 19

Entre les temples célèbres bâtis par le peuple d'Ionie , le plus mémorable , quoiqu'il ne soit pas le plus ancien , est le fameux temple de Diane construit à Ephèse , dont il fera bientôt parlé.

III. *Ordre Corinthien.*

C'EST à Corinthe qu'a pris naissance l'Ordre Corinthien , qui est le plus haut degré de perfection où l'Architecture ait jamais monté. Quoiqu'on ne sache pas précisément son antiquité , ni le tems précis où vivoit Callimaque à qui Vitruve en attribue toute la gloire , on peut néanmoins juger par la noblesse de ses ornemens qu'il fut inventé pendant la magnificence & la splendeur de Corinthe , & bientôt après l'Ordre Ionique , auquel il est fort semblable , à la réserve du chapiteau seulement. Une espèce de hazard y donna lieu. Callimaque aiant vu , en passant près d'un tombeau , un panier que l'on avoit mis sur une plante d'acanthé , fut frappé de l'arrangement fortuit & du bel effet que produisoient les feuilles naissantes de cet acanthé qui environnoient le panier ; & quoique le panier avec l'a-

Vitruv. l. 4.

cap. 1.

20 DE L'ARCHITECTURE.

canthe n'eussent aucun raport naturel avec le chapiteau d'une colonne , & avec un bâtiment massif , il en imita la manière dans les colonnes qu'il fit depuis à Corinthe , établissant & réglant sur ce modèle les proportions & les ornemens de l'Ordre Corinthien.

Plin. l. 34.

cap. 8.

Pausan. l. 1

pag. 48.

Ce Callimaque fut appelé par les Athéniens *κατάτεχνος* , *habile & excellent dans l'art* , à cause de la délicatesse & de l'habileté avec laquelle il tailloit le marbre : & , selon Pline & Pausanias , il fut aussi appelé *κακίζοτεχνος* , parce qu'il n'étoit jamais content de lui-même , & ne cessoit de retoucher ses ouvrages , dont il étoit toujours mécontent , parce que , plein des idées supérieures du beau & du grand , il trouvoit que l'exécution n'y répondoit pas assez : *semper calumniator sui , nec finem habens diligentiae* , dit Pline.

IV. Ordre Toscan.

L'ORDRE TOSCAN , selon l'opinion commune , a pris son origine dans la Toscane , dont il garde encore le nom. De tous les Ordres il est le plus simple & le plus dépourvu d'ornemens. Il est même si grossier ,

DE L'ARCHITECTURE. 27

qu'on le met rarement en usage, si ce n'est pour quelque bâtiment rustique où il n'est besoin que d'un seul Ordre, ou bien pour quelque grand édifice, comme d'un Amphithéâtre, ou pour d'autres ouvrages semblables.

M. de Chambrai estime que la Colonne Toscane sans aucun architrave, est la seule pièce qui mérite d'être mise en œuvre, & qui peut rendre cet Ordre recommandable. Il en apporte pour exemple la Colonne Trajane, un des plus superbes restes de la magnificence Romaine, qu'on voit encore aujourd'hui en pié, & qui a plus immortalisé l'Empereur Trajan, que toutes les plumes des Historiens n'auroient pu faire. Ce mausolée, si l'on peut le nommer ainsi, lui fut érigé par le Sénat & par le peuple Romain, en reconnoissance des grands services qu'il avoit rendus à sa patrie. Et afin que la mémoire en fût présente à tous les siècles, & qu'elle durât autant que l'Empire, ils voulurent qu'on les gravât sur le marbre, du plus riche stile qui ait jamais été employé. L'Architecture fut l'historiographe de cet ingénieux genre d'histoire : & parce qu'elle de-

II DE L'ARCHITECTURE

voit préconiser un Romain , elle ne se servit pas des Ordres grecs , quoiqu'ils fussent incomparablement plus parfaits , & plus en usage dans l'Italie même que les deux autres originaires du pays ; de peur que la gloire de ce monument admirable ne se trouvât en quelque façon partagée , & pour faire voir aussi qu'il n'y a rien de si simple que l'art ne sache perfectionner. Elle choisit donc la colonne de l'Ordre Toscan , qui jusques alors n'avoit eu place que dans les choses grossières & rustiques ; & de cette masse informe elle en fit naître le plus riche & le plus noble chef-d'œuvre du monde , que le tems a épargné & conservé tout entier jusqu'à présent au milieu d'une infinité de ruines dont Rome est remplie. C'est en effet , une espèce de merveille de voir que le Colisée , le Théâtre de Marcellus , ces grands Cirques , les Thermes de Dioclétien , de Caracalla , & d'Antonin , ce superbe Mole de la sépulture d'Adrien , le Septizone de Sévère , le Mausolée d'Auguste , & tant d'autres édifices qui sembloient être bâtis pour l'éternité , soient maintenant si caducs & si délabrés , qu'à peine peut-on

DE L'ARCHITECTURE. 23

remarquer leur ancienne forme ; pendant que la colonne Trajane , dont la structure paroissoit beaucoup moins durable , subsiste encore en son entier.

V. *Ordre Composite.*

L'ORDRE Composite a été ajouté aux autres par les Romains. Il participe & est composé de l'Ionique & du Corinthien , ce qui l'a fait appeler Composite : mais il est encore plus orné que le Corinthien. Vitruve , le pere des Architectes , n'en parle point.

M. de Chambrai s'élève beaucoup contre le mauvais goût des compositeurs modernes , lesquels , parmi tant d'exemples de l'incomparable & unique Architecture des Grecs , quittant le droit chemin que ces grands Maîtres leur ont ouvert , prennent une route détournée , & se livrent aveuglément au mauvais génie de l'art , qui est venu s'introduire entre les Ordres sous le nom de Composite.

Architecture Gothique.

ON APPELLE Architecture Gothique celle qui est éloignée des proportions antiques & qui est chargée

24 DEL'ARCHITECTURE

d'ornemens chimériques. Les Goths l'ont apportée du Nord.

On distingue deux Architectures Gothiques : l'une ancienne, & l'autre moderne. L'ancienne est celle que les Goths ont apportée du Nord dans le V^e siècle. Les édifices construits selon la *Gothique* ancienne, étoient massifs, pesans, & grossiers. Les ouvrages de la *Gothique* moderne étoient plus délicats, plus déliés, plus légers, & d'une hardiesse de travail à donner de la surprise. Elle a été lontems en usage, sur tout en Italie. Il est étonnant que l'Italie, remplie de tant de monumens d'un goût exquis, ait quitté son architecture excellente, autorisée par l'antiquité, par le succès, par la possession, pour en adopter une barbare, étrangère, confuse, irrégulière, peu gracieuse. Mais elle a réparé cette faute, en retournant la première à l'ancienne manière, qui est l'unique partout aujourd'hui. La *Gothique* moderne a duré depuis le XIII^e siècle jusqu'au rétablissement de l'Architecture antique dans le XV^e siècle. Toutes les anciennes cathédrales sont d'une architecture Gothique. Il y a quelques Eglises très

DE L'ARCHITECTURE. 25

très anciennes construites à la pure manière du goût Gothique, qui ne manquent ni de solidité ni de beauté, & qui sont encore admirées des plus habiles Architectes, à cause de quelques proportions générales qui s'y trouvent.

Une estampe des cinq Ordres d'Architecture dont j'ai parlé, mettra les jeunes gens, que je ne perds point de vûe, en état d'en avoir quelque idée. Je la ferai précéder de l'explication des termes de l'art, que M. le Camus, Membre de l'Académie des Sciences, & Professeur & Secrétaire de l'Académie d'architecture, a bien voulu faire exprès pour mon Ouvrage. Je l'ai prié de l'abréger beaucoup; ce qui la rend moins complete.

§. III.

Explication des termes de l'art qui entrent dans les cinq Ordres d'Architecture.

CHEZ LES GRECS, un Ordre étoit composé de colonnes, & d'un entablement. Les Romains ont ajouté des piédestaux sous les colonnes de la plupart des Ordres, pour en relever la hauteur.

Tome XI, I. Partie;

C

La *Colonne* est un pilier rond, fait pour soutenir ou pour orner un bâtiment.

Toute colonne, si l'on en excepte la Dorique, à laquelle les Romains ne donnoient point de base, est composée d'une base, d'un fût, & d'un chapiteau.

La *BASE* est la partie de la colonne qui est au-dessous du fût, & qui pose sur le piédestal, lorsqu'il y en a. Elle a une *plinthe*, qui est une pièce plate & quarrée comme une brique, appelée en grec *πλίνθος*; & des *moulures*, qui représentent des anneaux dont on lioit le bas des piliers pour les empêcher de se fendre. Ces anneaux se nomment *tores* quand ils sont gros, & *astragales* quand ils sont petits. Les tores laissent ordinairement entr'eux des intervalles creusés en rond, que l'on nomme *scoties* ou *trochiles*.

Le *Fût* de la colonne est la partie ronde & unie, qui s'étend depuis la base jusqu'au chapiteau. Cette partie de la colonne est plus étroite par le haut que par le bas. Il y a des Architectes qui veulent que les colonnes soient plus grosses au tiers de leur hauteur qu'au bas de leur fût. On ne

DE L'ARCHITECTURE. 27

trouve point d'exemple de ce sentiment dans l'antiquité. D'autres font le fût de la même grosseur du bas au tiers, & le diminuent depuis le tiers jusqu'au haut. D'autres enfin sont d'avis de commencer la diminution dès le bas.

Le **CHAPITEAU** est la partie supérieure de la colonne qui pose immédiatement sur son fût.

L'**ENTABLEMENT** est la partie de l'Ordre qui est au-dessus des colonnes. Il comprend l'architrave, la frise, & la corniche.

L'*architrave* représente une poutre, & porte immédiatement sur les chapiteaux des colonnes. Les Grecs l'appellent *épistyle*.

La *frise* est l'intervalle qui se trouve entre l'architrave & la corniche. Elle représente le plancher du bâtiment.

La *corniche* est le couronnement de l'Ordre entier. Elle est composée de plusieurs moulures, qui saillant les unes sur les autres peuvent mettre l'Ordre à l'abri des eaux du toit.

Le **PIÉDESTAL** est la partie la plus basse de l'Ordre. C'est un corps quarré, qui renferme trois parties; le *Soc*, qui porte sur l'aire ou pavé; le *Dé*,

28 DE L'ARCHITECTURE.

qui est sur le soc ; la *Cymaise* , qui est la corniche du piédestal, & sur laquelle la colonne est assise.

Les Architectes ne conviennent pas entr'eux sur les proportions des colonnes avec l'entablement & les piédestaux. En suivant celle que propose Vignole , lorsque l'on voudra faire un Ordre entier avec piédestaux dans une hauteur donnée , on divisera cette hauteur en dix-neuf parties égales , pour en donner douze à la colonne avec sa base & son chapiteau , trois à l'entablement , & quatre au piédestal. Mais si l'on veut avoir un Ordre sans piédestal , on divisera la hauteur donnée en quinze parties seulement , & l'on en donnera douze à la colonne , & trois à l'entablement.

C'est sur le Diamètre du bas du fût des colonnes que toutes les parties des Ordres sont réglées. Mais ce diamètre n'a pas la même proportion avec la hauteur de la colonne dans tous les Ordres.

Le demidiamètre du bas du fût se nomme *module*. Ce module sert d'échelle pour mesurer les moindres parties des Ordres. Plusieurs Architectes le divisent en trente parties , de sorte

que le diamètre en contient soixante, qu'on peut appeller *minutes*.

La différence qui se trouve entre le rapport des hauteurs des colonnes avec leurs diamètres ; entre leurs bases, leurs chapiteaux , & leurs entablemens , forme la différence des cinq Ordres d'Architecture. Mais c'est principalement par leurs chapiteaux qu'on peut les distinguer ; excepté le Toscan , que l'on pourroit confondre avec le Dorique , si l'on ne considéroit que leurs chapiteaux.

Les Colonnes Doriques & Toscanes n'ont à leurs chapiteaux que des moulures en forme d'anneaux , & par dessus une pièce plate & quarrée , que l'on nomme *tailloir*. Mais le Dorique est aisé à distinguer du Toscan par la frise. Dans l'Ordre Toscan la frise est unie , & dans le Dorique elle est ornée de *triglifes* , qui sont des bossages quarrés longs , lesquels imitent assez bien les bouts de plusieurs poutres qui porteroient sur l'architrave , pour former un plancher. Cet ornement est affecté à l'Ordre Dorique , & ne se trouve point dans les autres Ordres.

Le chapiteau Ionique est aisé à re-

30 DE L'ARCHITECTURE.

connoître par ses *volutes*, qui sont des enroulemens spiraux qui sortent de dessous le tailloir.

Le chapiteau Corinthien est orné de deux rangs de huit feuilles chacun, & de huit petites *volutes*, qui sortent d'entre les feuilles.

Enfin, le chapiteau Composite est composé du chapiteau Corinthien, & du chapiteau Ionique. Il y a deux rangs de huit feuilles, & quatre grandes *volutes*, qui paroissent sortir de dessous le tailloir.

Pour être instruit pleinement de toutes les particularités qui sont affectées aux différens Ordres, il faudroit entrer dans un long détail qui me meneroit fort loin, & qui ne convient point au plan de mon Ouvrage.

M. Buache, Membre de l'Académie des Sciences, s'est donné la peine de tracer le dessein de la planche suivante sur les Ordres d'Architecture.





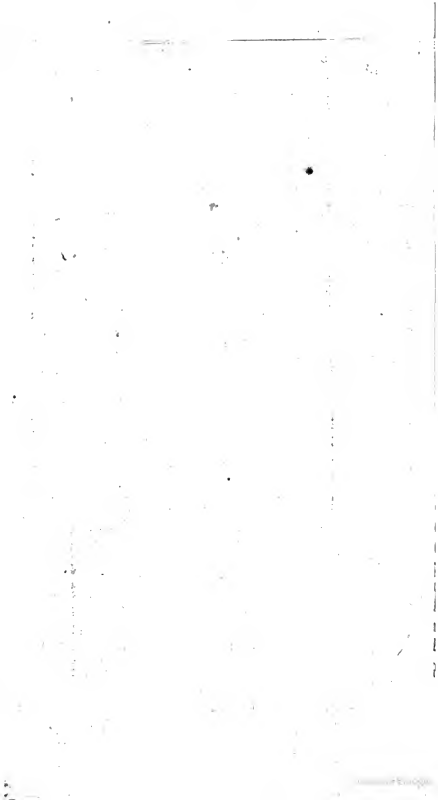
les Piedestaux.
Corinthien

Compose



*Or dans l'Architecture Civile depuis
leurs suivant le système des An-
cienifiés selon les Proportions des
Ors composés et conduits par di-
versand.*





DE L'ARCHITECTURE. 31

ARTICLE SECOND.

Des Architectes & des Bâtimens les plus célèbres dans l'antiquité.

JE NE PUIS toucher que très-lé-
gèrement cette matière, qui demande-
roit des livres entiers pour être traitée
à fond. Je choisirai ce qui me paroitra
le plus propre à instruire le Lecteur,
& à satisfaire sa juste curiosité, sans
même donner exclusion à ce que pour-
ra me fournir l'histoire Romaine ;
comme j'en ai déjà averti.

L'Ecriture Sainte, en parlant de la
construction du Tabernacle, & ensuite
de celle du Temple de Jérusalem qui
y fut substitué, nous apprend une par-
ticularité bien honorable à l'Architec-
ture, c'est que Dieu voulut bien être le
premier Architecte de ces deux grands
ouvrages, & en traça en quelque sorte
de sa main divine le plan, qu'il remit
entre les mains de Moyse & de David
pour servir de modèle aux Ouvriers
qui devoient y être employés. Il fit plus.
Afin que l'exécution répondît pleine-
ment à ses desseins, *il remplit de son*
Esprit Béséléel qu'il avoit destiné pour
présider à la construction du Taberna-
cle.

Exod. 15.

8. 9.

1. Paralip.

28. 19.

Exod. 31.

1. 6.

32. DE L'ARCHITECTURE.

cle, c'est-à-dire, comme l'Ecriture le marque expressement, *qu'il le remplis de sagesse, d'intelligence, & de science pour toutes sortes d'ouvrages, pour inventer tout ce que l'art peut faire avec l'or, l'argent, l'airain, le marbre, les pierres précieuses, & tous les bois différens.* Il lui donna pour adjoint Ooliab, *qu'il remplit de sagesse, aussi bien que tous les artisans, afin qu'ils suivissent en tout ses ordonnances.* Il est dit pareillement qu'Hiram, qui fut employé par Salomon pour la construction du Temple, *étoit rempli de sagesse, d'intelligence, & de science pour faire toute sorte d'ouvrages de bronze.* Les paroles que je viens de citer, sur tout celles de l'Exode, montrent que la science, l'habileté, l'industrie des Ouvriers les plus excellens, ne vient point de leur propre fonds; mais est un don de Dieu, dont il est rare qu'ils connoissent l'origine, & qu'ils fassent un bon usage. Il ne faut pas s'attendre à trouver des sentimens si épurés parmi les païens dont nous avons à parler.

Je passe sous silence les fameux bâtimens & de la Babylonie & de l'Egypte, dont j'ai fait mention ailleurs plus d'une fois, & où l'on avoit employé

3. Reg. 7.

4.

DE L'ARCHITECTURE. 33

si heureusement la brique. J'insérerai ici seulement une remarque de Vitruve qui y a quelque rapport.

Cet excellent Architecte observe que les Anciens , dans leurs bâtimens , faisoient beaucoup d'usage de la brique , parce que la maçonnerie de brique est beaucoup plus durable que celle de pierre. Aussi y avoit-il beaucoup de villes , où les édifices tant publics que particuliers , & même les Maisons roiales , n'étoient que de brique. Entre beaucoup d'autres exemples , il cite celui de Mausole roi de Carie. Dans la ville d'Halicarnasse , dit-il , le palais du puissant roi Mausole a des murailles de brique , quoiqu'il soit par tout orné de marbre de Proconnèse , & l'on voit encore * aujourd'hui ces murailles fort belles & fort entières , couvertes d'un enduit si poli , qu'il ressemble à du verre. Cependant on ne peut pas dire que ce Roi n'ait pas eu le moien de faire des murailles d'une matière plus riche , lui qui étoit si puissant , & qui d'ailleurs avoit tant de goût pour la belle architecture , comme les superbes bâtimens , dont il orna sa ville , le font assez connoître.

*Vitruv. lib. 1.
cap. 8.*

* Depuis
Mausole à
Vitruve il
s'est écoulé
plus de 359
ans.

34 DE L'ARCHITECTURE.

1. Temple d'Ephèse.

LE TEMPLE de Diane d'Ephèse a passé pour l'une des sept merveilles du monde. Ctésiphon ou Chersiphron, *Plin. l. 36. pap. 14.* car les Auteurs varient sur ce nom, s'est rendu fort célèbre par la construction de ce temple. Il en donna les desseins, qui furent exécutés en partie sous la conduite & sous celle de son fils Métagène ; & le reste par d'autres Architectes, qui y travaillèrent après eux dans l'espace de deux cens vingt ans qu'on fut à bâtir ce superbe édifice. Ctésiphon travailloit avant la *AN.M. 3464. Lib. 3. c. 3.* LX^e Olympiade. Vitruve dit que la figure de ce temple étoit *diptérique*, c'est-à-dire, qu'il régnoit tout à l'entour deux rangs de colonnes en forme d'un double portique. Il avoit près de soixante & onze toises de longueur, sur plus de trente-six toises de largeur. Il y avoit dans cet édifice cent vingt-sept colonnes de marbre hautes de soixante piés, données par autant de Rois. Entre ces colonnes, trente-six étoient sculptées par les plus habiles Ouvriers de leur tems. Scopas, l'un des plus célèbres Sculpteurs de la Grèce, en avoit tra-

DE L'ARCHITECTURE. 35
vaillé une , qui faisoit le plus bel ornement de ce superbe édifice. Toute l'Asie avoit contribué avec un empressement incroiable à le construire & à l'embellir.

Vitruve raconte la manière dont on trouva une grande partie du marbre qui entra dans cet édifice. Quoique ce récit paroisse un peu fabuleux , je ne laisserai pas de le rapporter. Il y avoit un berger , nommé Pyxodore , qui menoit souvent ses troupeaux aux environs d'Ephése , dans le tems que les Ephésiens se proposoient de faire venir de Paros , de Proconnése , & d'autres endroits , les marbres dont ils vouloient construire le temple de Diane. Un jour qu'il étoit avec son troupeau , il arriva que deux béliers qui couroient pour se choquer , passèrent l'un d'un côté & l'autre de l'autre sans se toucher , de sorte que l'un alla donner de ses cornes contre un rocher dont il rompit un éclat , qui parut au Berger d'une blancheur si vive , qu'à l'heure même , laissant ses moutons sur la montagne , il courut porter cet éclat à Ephése , où l'on étoit en grande peine pour le transport des marbres. On dit qu'à l'instant on

*Vitruv. lib.
10. cap. 7.*

36 DE L'ARCHITECTURE.

lui décerna de grands honneurs. Son nom de Pyxodore fut changé en celui d'*Evangelus*, qui signifie *porteur de bonnes nouvelles* : & à présent encore , dit Vitruve , le Magistrat de la ville va tous les mois sur le lieu pour lui sacrifier ; & , s'il y manque , on le condamne à l'amende.

Vitruv. ibid.
cap. 6.

Ce n'étoit pas assez d'avoir trouvé des marbres : il falloit les transporter dans le temple après les avoir travaillés ; ce qui ne pouvoit s'exécuter sans beaucoup de peine & de danger. Créfiphon inventa une machine , qui facilita beaucoup ce transport. Son fils Métagène en inventa une autre pour transporter les architraves. Vitruve nous a laissé la description de ces deux machines.

In præfat.
lib. 7.

Le même Vitruve nous apprend que ce furent Démétrius , qu'il appelle *serf de Diane* , *servus Dianæ* , & Péonius Ephésien , qui achevèrent la construction de ce temple : il étoit d'ordre Ionique. Il ne marque point précisément le tems où vivoient ces deux Architectes.

La folle extravagance d'un particulier détruisit en un seul jour le travail de deux cens années. On fait qu'Hé-

rostrate, pour immortaliser son nom, mit le feu à ce fameux temple, qui en fut entièrement consumé. C'est le jour même de la naissance d'Alexandre le Grand; ce qui donna lieu à cette froide pensée d'un Historien, que Diane, occupée aux couches d'Olympias, n'avoit pu secourir son temple.

Ce même Alexandre, qui étoit avide & insatiable de tout genre de gloire, offrit dans la suite aux Ephésiens de leur fournir tous les frais nécessaires pour le rétablissement du temple, pourvu qu'on consentît à lui en faire honneur à lui seul, en ne mettant que son nom dans l'inscription du temple. Cette condition déplut aux Ephésiens : mais ils couvrirent leur refus d'une flatterie, dont ce Prince parut se contenter, en lui répondant, *qu'il ne convenoit pas à un dieu d'ériger un monument à un autre dieu.* Le temple fut rebâti avec plus de magnificence encore que le premier.

2. *Bâtimens construits à Athènes, principalement sous Périclès.*

JE NE finirois point, si j'entreprendois de parcourir tous les bâtimens célèbres dont la ville d'Athènes étoit

38 DE L'ARCHITECTURE.

ornée. Je mets à la tête de tous les autres le Pirée , parce que c'est ce port qui contribua le plus à la grandeur & à la puissance d'Athènes. Avant Thémistocle c'étoit une simple bourgade : les Athéniens pour lors n'avoient d'autre port que le Phalère , qui étoit fort borné , & fort incommode. Thémistocle , qui songeoit à tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer , sentit bien qu'il falloit , pour faire réussir ce dessein véritablement digne d'un grand homme , préparer une retraite assurée pour un grand nombre de vaisseaux. Il jetta sa vûe sur le Pirée , qui , par sa situation naturelle , offroit dans la même enceinte trois ports différens. Il y fit travailler sans relâche , eut soin de le bien fortifier , & le mit bientôt en état de recevoir de nombreuses flotes. Ce port étoit éloigné de la ville d'environ deux lieues , (quarante stades) distance avantageuse , selon la remarque de Plutarque , pour écarter de la ville la licence qui régne ordinairement dans les ports. La ville étoit en état d'être secourue par le Pirée , & le Pirée par la ville , sans que le bon ordre qui devoit être observé dans la ville en souffrît. Pausanias ra-

Cornel. Nep.

in Themist.

cap. 6.

Plut. in Themist.

p. 121.

Tucyd. lib.

1. pag. 61.

Pausan. lib.

2. p. 1. &c.

porte un grand nombre de temples qui décorent cette partie d'Athènes, qui formoit comme une seconde ville séparée de l'autre.

Ce fut Périclès qui joignit ces deux parties par le fameux mur dont la longueur étoit de deux lieues, qui faisoit la beauté & la sûreté du Pirée & de la ville : on l'appelloit *la longue muraille*. Démétrius de Phalère, pendant qu'il gouvernoit Athènes, s'appliqua particulièrement à fortifier & à embellir le Pirée. L'Arcenal, qui y fut alors construit, a été regardé comme un des plus beaux ouvrages qu'il y ait eu dans la Grèce. Démétrius en donna la conduite à Philon, l'un des plus célèbres Architectes de son tems. Il s'acquitta de cette commission avec tout le succès qu'on devoit attendre d'un homme de sa réputation. Quand il en rendit compte dans l'assemblée publique, il le fit avec tant d'élégance, de netteté, & de précision, que le peuple d'Athé-

*Cic. lib. 3.
de Orat. 62.*

a Gloriantur Athenæ armamentario suo, nec sine causa : est enim illud opus & impensa & elegantia visendum. Cujus architectum Philonem ita facundè rationem institutionis suæ in theatro reddidisse constat, ut disertissimus populus non minorem laudem eloquentiæ ejus, quàm arti, tribuerit. *Val. Max. l. 8. cap. 13.*

nes, bon juge en matière d'éloquence ; le trouva aussi disert Orateur que savant Architecte, & n'admira pas moins son talent pour la parole, que son habileté pour les bâtimens. Le même Philon fut chargé du changement qu'on jugea à propos de faire au magnifique temple de Cérès & de Proserpine à Eleufis, dont je parlerai bientôt.

*Vitr. lib. 7.
in præfat.*

*Plut. in Péricl.
p. 158.*

Pour revenir à Périclès, c'est sous son gouvernement aussi long que glorieux, qu'Athènes, enrichie de temples, de portiques, de statues, devint l'admiration de tous les peuples voisins, & qu'elle se rendit presque aussi illustre par la magnificence de ses bâtimens, qu'elle l'étoit d'ailleurs par l'éclat de ses exploits guerriers. Périclès la trouvant dépositaire & maitresse des trésors publics, c'est-à-dire, des contributions auxquelles chaque ville de la Grèce étoit taxée, & qui étoient destinées à l'entretien des troupes & des flotes contre les Perses, crut, après avoir pourvû suffisamment à la sûreté du pays, ne pouvoir employer plus utilement les sommes qui lui restoient qu'à orner & embellir une ville qui faisoit l'honneur & qui travailloit à la défense de toutes les autres.

Je

DE L'ARCHITECTURE. 41

Je n'examine point ici s'il avoit tort ou non, car on lui en fit un crime ; ni si cet emploi des deniers publics étoit bien conforme à l'intention de ceux qui les fournissoient : j'ai dit ailleurs ce qu'on en doit penser. Je me contente de remarquer qu'un homme seul inspira du goût aux Athéniens pour tous les arts ; qu'il mit toutes les mains habiles en mouvement , & qu'il jetta une si vive émulation parmi les plus excellens Ouvriers en tout genre , qu'uniquement occupés du soin d'immortaliser leur nom, ils s'efforçoient à l'envi , dans les ouvrages qu'on confioit à leurs soins , de surpasser la magnificence du dessein par la beauté & l'excellence de l'exécution. On auroit cru qu'il n'y avoit aucun de ces bâtimens auquel il ne falût un grand nombre d'années & une longue suite d'hommes se succédant les uns aux autres pour l'achever : & l'on voioit avec étonnement qu'ils avoient tous été portés à une souveraine perfection sous le gouvernement d'un seul homme , & dans un assez petit nombre d'années , eu égard à la difficulté & à la qualité du travail.

42 DE L'ARCHITECTURE.

Une autre considération, que j'ai déjà touchée ailleurs, en relève encore infiniment le prix : je ne fais ici que copier Plutarque, & je voudrois bien pouvoir approcher de l'énergie & de la vivacité de ses expressions. Pour l'ordinaire la facilité & la promptitude ne communiquent pas aux ouvrages une grace solide & durable, ni une beauté parfaite : mais le tems associé avec le travail paie bien l'usure du délai, & donne à ces mêmes ouvrages une force capable de les conserver, & de les faire triompher des siècles. C'est ce qui rend encore plus admirables les ouvrages de Périclès, qui ont été achevés en si peu de tems, & qui ont eu une si longue durée. Car dans le moment même qu'ils étoient sortis des mains de l'ouvrier, ils avoient une beauté qui sentoit déjà son antique : & aujourd'hui encore, dit Plutarque, c'est-à-dire, environ six cens ans après, ils ont une fraîcheur de jeunesse, comme s'ils venoient d'être achevés, tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté qui empêche que le tems n'en ternisse l'éclat, comme s'ils avoient en eux-mêmes un principe de

DE L'ARCHITECTURE. 43

jeunesse immortelle, & un esprit de vie incapable de vieillir.

Plutarque raporte ensuite plusieurs temples & plusieurs bâtimens superbes, auxquels les plus savans Ouvriers avoient travaillé. Périclès avoit choisi Phidias pour avoir l'intendance sur tous ces ouvrages. C'étoit le plus fameux Architecte, & en même tems le plus habile Sculpteur & Statuaire de son tems. J'en parlerai bientôt, quand je traiterai l'article de la Sculpture.

3. *Mausolée.*

LE SUPERBE tombeau qu'Artémise érigea à Mausole son mari, roi de Carie, est un des plus fameux bâtimens de l'antiquité, puisqu'on a cru devoir lui donner place parmi les sept merveilles du monde. Je rapporterai dans l'Article suivant qui regarde la Sculpture, ce que Pline en dit.

4. *Ville & fanal d'Alexandrie.*

ON S'ATTEND bien que tout ce qui part d'Alexandre doit avoir quelque chose de grand, de noble, de frappant. C'est le caractère de la ville

44 DE L'ARCHITECTURE.

qu'il fit bâtir en Egypte , & qui porta son nom. Il chargea Dinocrate de la conduite de cette importante entreprise. L'histoire de cet Architecte est fort singulière.

*Vitruv. in
Præf. lib. 2.*

Il étoit de Macédoine. Se fiant sur son esprit & sur ses grandes idées , il en partit pour se rendre à l'armée d'Alexandre , dans le dessein de se faire connoître de ce Prince , & de lui proposer des vûes qui seroient de son goût. Il prit des lettres de recommandation de ses parens & de ses amis pour les premiers & les plus qualifiés de la Cour , afin d'avoir un accès plus facile auprès du Roi. Il fut fort bien reçu de ceux à qui il s'adressa , qui lui promirent de le présenter au plutôt à Alexandre. Comme ils différoient de jour à autre , sous prétexte d'attendre une occasion favorable , il prit leurs remises pour une défaite , & résolut de se produire lui-même. Il étoit d'une taille avantageuse : il avoit le visage agréable , & l'abord d'une personne de naissance. Ainsi , comptant sur sa bonne mine , il se dépouilla de ses habits ordinaires , s'huila tout le corps , se couronna d'une branche

de peuplier , & couvrant son épau-
le gauche d'une peau de lion , prit
une massue en sa main , & dans cet
équipage s'approcha du trône sur le-
quel le Roi étoit assis , & rendoit la
justice. La nouveauté de ce spectacle
aiant fait écarter la foule , il fut aperçu
d'Alexandre , qui en fut surpris , &
l'aiant fait approcher lui demanda
qui il étoit. Il lui répondit , » Je suis
» l'Architecte Dinocrate Macédonien ,
» qui apporte à Alexandre des pensées
» & des desseins dignes de sa gran-
» deur. « Le Roi l'écouta. Il lui dit
qu'il songeoit à tailler le mont Athos
en forme d'un homme , qui tiendrait
en sa main gauche une grande ville ,
& en sa droite une coupe qui rece-
vroit les eaux de tous les fleuves qui
découlent de cette montagne pour les
verser dans la mer. Alexandre , goû-
tant ce dessein gigantesque , lui de-
manda s'il y avoit des campagnes aux
environs de cette ville qui pussent
fournir des blés pour la faire subsi-
ster ; & ayant reconnu qu'il en auroit
salu faire venir par mer , il dit qu'il
louoit la hardiesse de l'invention ,
mais qu'il ne pouvoit approuver le
choix du lieu où il prétendoit l'exé-

46 DE L'ARCHITECTURE.

cuter. Il le retint cependant auprès de lui , ajoutant qu'il feroit usage de son habileté pour d'autres entreprises.

En effet Alexandre , dans le voiage qu'il fit en Egypte , y aiant découvert un port qui avoit un fort bon abri , & un abord facile , qui étoit environné d'une campagne fertile , & qui avoit beaucoup de commodités à cause du voisinage du Nil ; il commanda à Dinocrate d'y bâtir une ville , qui fut ; de son nom , appelée Alexandrie. L'art de l'Architecte & la magnificence du Prince concoururent à l'envi pour l'embellir , & semblèrent s'épuiser pour la rendre une des plus grandes & des plus magnifiques villes du monde. Elle étoit environnée d'une grande étendue de murailles , & fortifiée de tours. Il y avoit un port , des aqueducs , des fontaines , des canaux d'une grande beauté ; un nombre presque infini de maisons pour les habitans , des places & des bâtimens magnifiques , des lieux publics pour les Jeux & pour les Spectacles ; enfin des temples & des palais si spacieux & en si grand nombre , qu'ils occupoient presque le tiers de toute la

*Strab. l. 17.
p. 791. &c.*

DE L'ARCHITECTURE. 47
ville. J'ai marqué ailleurs comment
Alexandrie étoit devenue le centre
du commerce de l'Orient & de l'Occi-
dent.

Un bâtiment considérable qu'on fit
quelque tems après dans le voisinage
de cette ville , la rendit encore plus
célèbre : j'entends le fanal de l'île de
Pharos. Les ports étoient ordinaire-
ment munis de tours , tant pour les dé-
fendre , que pour servir la nuit à gui-
der ceux qui navigeoient sur la mer ,
par le moien des feux qu'on y allu-
moit. Ces tours étoient d'abord d'une
structure fort simple : mais Ptolémée
Philadelphie en fit faire une , dans l'île
de Pharos , si grande & si magnifique ,
que quelques-uns l'ont mise parmi les
merveilles du monde : elle couta huit
cens talens , c'est-à-dire , huit cens
mille écus.

L'île de Pharos étoit éloignée du
continent de sept stades , c'est-à-dire ,
de plus d'un quart de lieue. Elle avoit
un promontoire ou une roche , con-
tre laquelle les flots de la mer se bri-
soient. Ce fut sur cette roche que
Ptolémée Philadelphie fit bâtir de
pierre blanche la tour du Phare , ou-
vrage d'une magnificence surprenante,

*Serab. ibid.
Plin. lib. 39.
cap. 12.*

48 DE L'ARCHITECTURE.

à plusieurs étages voutés , à peu près comme la tour de Babylone qui avoit huit étages. Il en donna l'intendance à un célèbre Architecte nommé Sostrate , qui grava sur la tour cette inscription : *Sostrate Cnidien , fils de Dexiphane , aux dieux Sauveurs , en faveur de ceux qui vont sur mer.* On peut voir dans l'histoire de Philadelphie ce qui s'est dit sur cette inscription.

Le Géographe de Nubie .

Un Auteur , qui vivoit il y a environ six cens ans , parle de la tour du Phare comme d'un édifice qui subsistoit encore de son tems. La hauteur de la tour , selon lui , est de trois cens coudées , c'est-à-dire , de quatre cens cinquante piés , ou de soixante & quinze toises. Un Scholiaste de Lucien manuscrit , cité par Isaac Vossius , assure que pour la grandeur elle pouvoit être comparée aux pyramides d'Egypte ; qu'elle étoit carrée ; que ses côtés avoient près d'un stade de long , près de cent quatre toises ; que de son sommet on découvroit jusqu'à cent milles loin , c'est-à-dire , environ jusqu'à trente ou quarante lieues.

*Isaac. Voss.
ad Pomp.
Mel. p. 205.*

Cette tour prit bientôt le nom de l'île ,

DE L'ARCHITECTURE. 49

l'île, & fut appelée *Phare*; & ce nom a passé aux autres tours construites pour le même usage. L'île où elle étoit bâtie devint péninsule dans la suite du tems. La Reine Cléopatre la joignit à la terre par une chaussée, & par un pont ^{*Tzetzes Chil. 2. hist. 31.*} qui alloit de la chaussée à l'île : travail important, dont fut chargé l'Architecte Dexiphane, natif de l'île de Chypre. Elle lui donna pour récompense une charge considérable auprès de sa personne, & la conduite de tous les bâtimens qu'elle fit construire ensuite. On croit qu'il vaut mieux attribuer cet ouvrage à Ptolémée Philadelphie.

On voit en plus d'une occasion que les habiles Architectes étoient fort estimés & fort honorés chez les Anciens. Les habitans de Rhodes avoient assuré ^{*Vitruv. l. 10 1 cap. 22.*} une pension considérable à Diognète leur concitoien, pour récompense des machines de guerre qu'il leur avoit construites. Il survint un Architecte étranger, il se nommoit Callias, qui fit un essai, en petit, d'une machine capable, selon lui, d'enlever quelque poids que ce pût être, & de triompher par là de toutes les autres machines. Diognète, jugeant la chose absolument impossible, ne rougit point d'avouer.

qu'elle étoit au-dessus de sa science. La pension de celui-ci fut assignée à Callias comme beaucoup plus habile que lui. Quand Démétrius Poliorcète se prépara à faire approcher sa terrible *Hélépole* des murs de Rhodes qu'il assiégeoit, les habitans sommèrent Callias de faire usage de sa machine. Il déclara qu'elle étoit trop foible pour pouvoir enlever de si pesans fardeaux. Les Rhodiens sentirent pour lors l'énorme faute qu'ils avoient commise en traitant avec une telle ingratitude un citoyen à qui ils avoient de si grandes obligations. Ils prièrent avec instance Diognète de vouloir secourir sa patrie exposée au dernier danger. Il refusa d'abord, & demeura inflexible à leurs prières. Mais quand il vit que les Prêtres & les enfans des plus nobles de la ville, baignés de larmes, venoient implorer son secours, il se rendit enfin, & céda à un spectacle si touchant. Il s'agissoit d'empêcher que les ennemis n'approchassent leur formidable machine de la muraille. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, aiant fait inonder le terrain par où l'*Hélépole* devoit passer ; ce qui la rendit absolument inutile, & obligea Démétrius

DE L'ARCHITECTURE. 51

de lever le siège après s'être accommodé avec les Rhodiens. Diognète fut comblé d'honneurs, & sa pension rétablie au double.

5. Les quatre principaux temples de la Grèce.

VITRUVÉ dit qu'il y avoit entr'autres quatre temples chez les Grecs qui étoient bâtis de marbre, & enrichis de si beaux ornemens, qu'ils faisoient l'admiration des plus habiles connoisseurs, & étoient devenus comme la règle & le modèle des bâtimens dans les trois Ordres d'Architecture. Le premier de ces Ouvrages est le temple de Diane à Ephèse. Le second est celui d'Apollon dans la ville de Milet. Ils étoient l'un & l'autre d'Ordre Ionique. Le troisième est le temple de Cérès & de Proserpine à Eleusis, qu'Ictinus fit d'Ordre Dorique, d'une grandeur extraordinaire, capable de contenir trente mille personnes : car il s'en trouvoit autant, & souvent plus, à la célèbre procession de la fête d'Eleusis. D'abord ce temple étoit sans colonnes au dehors, pour laisser plus de place à l'usage des sacrifices. Mais Philon ensuite, au tems que Dé-

*Vitruv. in
præf. lib. 7.*

*Herod. lib.
8. cap. 65.
Strab. lib. 9.
pag. 395.*

52 DE L'ARCHITECTURE

métrius de Phalère commandoit à Athènes, y mit des colonnes sur le devant, pour rendre cet édifice plus majestueux. Le quatrième enfin est le temple de Jupiter Olympien à Athènes, d'Ordre Corinthien. Pisistrate l'avoit commencé, mais il étoit demeuré imparfait après sa mort à cause des troubles qui survinrent dans la République. Plus de trois cens ans après, Antiochus Epiphane, roi de Syrie, se chargea de faire la dépense nécessaire pour achever la Nef du temple qui étoit fort grande, & pour les colonnes du Portique. Cossutius, citoyen Romain, qui s'étoit rendu célèbre parmi les Architectes, fut choisi pour exécuter ce grand Ouvrage. Il y acquit beaucoup d'honneur, cet édifice étant estimé tel qu'il y en avoit peu qui en pussent égaler la magnificence. Ce Cossutius fut un des premiers parmi les Romains qui bâtit à la manière des Grecs. Il me donnera occasion de parler de quelques édifices de Rome, qui souvent ont eu des Grecs pour Architectes, & par cet endroit rentrent en quelque sorte dans mon plan.

*Vitruv ibid.
Liv. lib. 41.
n. 28.*

6. *Bâtimens célèbres à Rome.*

L'ART DE BATIR a été presque aussitôt connu dans l'Italie que dans la Grèce ; s'il est vrai que les Toscans n'eussent pas encore eu de commerce avec les Grecs , lorsqu'ils inventèrent la composition d'un Ordre particulier, qui s'appelle encore aujourd'hui de leur nom. Le tombeau que Porfenna roi d'Etrurie se fit élever proche de Clusium pendant qu'il vivoit , marque la grande connoissance qu'on y avoit alors de cet art. Cet édifice étoit de pierre , & construit à peu près de la même manière que le Labyrinthe bâti par Dédale dans l'île de Crète , si le tombeau étoit tel que Varron l'a décrit dans un passage que Pline rapporte. *Plin. lib. 36. cap. 13.*

Le premier Tarquin avoit un peu auparavant fait faire à Rome des travaux fort considérables. Car ce fut lui qui le premier environna cette ville d'une muraille de pierres. Il jetta aussi les fondemens du temple de Jupiter Capitolin , que son petit-fils Tarquin le superbe acheva avec beaucoup de dépense , aiant pour cela fait venir les meilleurs ouvriers d'Etrurie. Les ci-

toiens Romains ne furent point dispensés de ce travail; & ,^a quoiqu'il fût très pénible & très accablant , étant ajouté aux fatigues de la guerre , ils ne s'en trouvèrent point surchargés , tant ils avoient de joie & se croioient honorés de construire de leurs propres mains les temples de leurs dieux.

Ce même Tarquin l'Ancien fit^b deux autres ouvrages , moins éclatans à la vérité pour le dehors , mais d'un travail & d'une dépense encore plus considérables : ouvrages , dit Tite - Live , auxquels la magnificence de nos jours , portée ce semble au suprême degré , n'a presque pu rien faire d'égal.

Un de ces ouvrages étoit les décharges & les conduits souterrains destinés à recevoir toutes les ordures & toutes les immondices de la ville , dont les restes donnent encore aujourd'hui de l'admiration , & étonnent par la hardiesse de l'entreprise , & par la gran-

^a Qui cum haud parvus & ipse militiæ adderetur labor , minùs tamen plebs gravabatur , se templadeùm exædificare manibus suis. *Liv. lib. 1. n. 56.*

^b Quæ (plebs) post hac & ad alia , ut specie minoræ , sic laboris aliquantò majoris , traducebatur opera : foros in circo faciendos , cloacamque maximam receptaculum omnium purgamentorum urbis sub terram agendam ; quibus duobus operibus vix nova hæc magnificentia quicquam adæquare potuit. *Liv. ibid.*

deur des dépenses qu'il a falu faire pour la conduire à fa fin. En effet, de quelle épaisseur & de quelle solidité devoient être ces voutes, conduites depuis l'extrémité de la ville jufqu'au Tibre, pour avoir pu foutenir pendant tant de fiécles, fans s'ébranler le moins du monde, l'énorme poids des grandes rues de Rome bâties dessus, dans lesquelles paffoient des voitures fans nombre, & d'une charge immense !

M. Scaurus, pour orner pendant son Edilité la fcène d'un Théâtre qui ne *Plin. lib. 8. cap. 2.* devoit durer qu'un mois tout au plus, avoit fait préparer trois cens foixante colonnes de marbre, dont plusieurs avoient trente-huit piés de hauteur. Quand le tems du spectacle fut fini, il fit conduire toutes ces colonnes dans fa maison. L'Entrepreneur, chargé de l'entretien des Egouts, exigea de cet Edile qu'il s'engageât à paier le dommage que le transport de tant de colonnes si pesantes pourroit causer à ces voutes, qui depuis Tarquin l'Ancien, c'est-à-dire, depuis près de huit cens ans, étoient toujours demeuré immobiles : & elles foutinrent encore une si violente secousse fans s'ébranler.

56 DE L'ARCHITECTURE.

Au reste ces conduits souterrains contribuoient infiniment à la propreté des maisons & des rues , aussi bien qu'à la pureté & à la salubrité de l'air. Les eaux de sept ruisseaux qu'on avoit réunies ensemble , & qu'on lâchoit fréquemment , nettoioient parfaitement ces fosses souterraines en fort peu de tems , & entraînoient avec elles toutes les immondices dans le Tibre.

De pareils travaux, quoique cachés sous la terre & ensevelis dans les ténèbres, paroîtront sans doute à tout juge équitable plus dignes de louanges que les édifices les plus magnifiques & que les palais les plus superbes. Ceux-ci conviennent à la majesté des Rois , mais ne rehaussent point leur mérite , & , à proprement parler , ne font honneur qu'à l'habileté de l'Architecte : au lieu que les autres marquent des Princes qui connoissent le vrai prix des choses , qui ne se laissent point éblouir à un vain éclat , qui sont plus occupés de l'utilité publique que de leur propre gloire , & qui cherchent à étendre leurs services & leurs bienfaits jusques dans la postérité la plus reculée : digne objet de l'ambition d'un Prince !

DE L'ARCHITECTURE. 57

Après que les Tarquins eurent été chassés de Rome, le peuple ayant aboli le gouvernement monarchique, & repris la souveraine autorité, ne songea plus qu'à étendre les bornes de son Etat. Lorsque dans la suite il eut plus de commerce avec les Grecs, il commença à élever des bâtimens plus superbes & plus réguliers. Car ce fut des Grecs que les Romains apprirent l'excellence de l'Architecture. Avant cela leurs édifices n'avoient rien de recommandable que leur solidité & leur grandeur. De tous les Ordres, ils ne connoissoient que l'Ordre Toscan. Ils ignoroient presque entièrement la Sculpture, & n'avoient pas même l'usage du marbre : du moins ne savoient-ils ni le polir, ni en faire des colonnes, ou d'autres ouvrages, qui par leur éclat & l'excellence du travail fissent paroître de la richesse dans les lieux où ils pouvoient être employés.

*Plin. lib. 34
cap. 6.*

Ce n'est, à proprement parler, que vers les derniers tems de la République & sous les Empereurs, c'est-à-dire, lorsque le luxe fut devenu dominant à Rome, que l'Architecture y parut dans tout son éclat. Quelle sou-

58 DE L'ARCHITECTURE

le de bâtimens superbes & d'ouvrages magnifiques , qui font encore l'ornement de Rome ! le Panthéon , les Thermes , l'Amphithéâtre nommé le Colisée , les Aquéducs , les grands chemins , la Colonne de Trajan , celle d'Antonin. Le fameux pont sur le Danube , bâti par l'ordre de Trajan , auroit suffi pour immortaliser son nom.

*Dio. l. 68.
Pag. 776.*

Il avoit vingt piles pour porter les arches, épaisses chacune de soixante piés, hautes de cent cinquante sans compter les fondemens, & à cent soixantedix piés l'une de l'autre , ce qui fait en tout sept'cens quatre-vingts-quinze toises de large. C'étoit néanmoins l'endroit de tout le pays où le Danube étoit le plus étroit : mais il y étoit aussi le plus rapide & le plus profond ; & c'est ce qui paroissoit un obstacle insurmontable à l'industrie humaine. Il fut impossible d'y faire des batardeaux pour fonder les piles. Au lieu de cela il falut jeter dans le lit de la rivière une quantité prodigieuse de divers matériaux , & par ce moyen former des manières d'empatemens qui s'élevassent jusques à la hauteur de l'eau, pour pouvoir ensuite y construire les piles, & tout le reste du bâ-

timent. Trajan avoit fait ce pont pour s'en servir contre les barbares : Adrien son successeur craignit au contraire que les barbares ne s'en servissent contre les Romains , & en fit abattre les arches. Apollodore de Damas fut l'Architecte qui présida à la construction de ce pont : il avoit travaillé à beaucoup d'autres ouvrages sous Trajan. Il eut une fin bien triste.

L'Empereur Adrien avoit fait construire un temple en l'honneur de Rome & de Vénus , au fond & au haut duquel elles étoient placées , assises chacune sur un trône : on a lieu de croire que lui-même en avoit dressé le plan , & donné les mesures , parce qu'il se piquoit d'exceller en toutes sortes d'arts & de sciences. Après qu'il fut bâti , Adrien en envoya le dessein à Apollodore. Il se souvenoit , qu'un jour s'étant voulu mêler de donner son avis sur quelque édifice dont Trajan entretenoit Apollodore , cet Architecte l'avoit renvoyé avec mépris , comme parlant de choses qu'il n'entendoit point. Aussi ce fut pour lui insulter , & lui montrer qu'on pouvoit faire quelque chose de grand & de parfait sans lui , qu'il lui envoya le

Dio. l.

p. 782. 790.

60 DE L'ARCHITECTURE.

dessein de ce temple , avec ordre exprès de lui en mander son avis. Apollodore n'étoit pas né flateur , & il sentit bien l'insulte qu'on lui vouloit faire. Après avoir loué la beauté , la délicatesse , la magnificence du bâtiment , il ajouta que , puisqu'on lui ordonnoit de dire sa pensée , il ne pouvoit dissimuler qu'il y trouvoit un défaut : c'est que , s'il prenoit envie aux déesses de se lever , elles courroient risque de se casser la tête , parce que la voute étoit trop écrasée , & le temple non assez exhaussé. L'Empereur sentit dans le moment la faute grossière & irréparable qu'il avoit faite , & ne put s'en consoler. L'Architecte en porta la peine , & sa trop grande franchise , qui n'étoit peut-être pas assez mesurée ni assez respectueuse , lui couta la vie.

*Sueton. in
Nerone, c. 31.*

Je n'ai point mis au nombre des bâtimens magnifiques de Rome le palais , appelé la Maison dorée , que Néron fit élever dans Rome , quoique peut-être on n'ait jamais rien vû de pareil pour l'étendue de l'espace qu'il renfermoit , pour la beauté des jardins , pour le nombre & la délicatesse des portiques , pour la somptuosité des

DE L'ARCHITECTURE. 61

édifices, où l'or, les perles, les pierres, & toutes les autres matières précieuses brilloient de toutes parts. Je ne croi pas qu'il soit permis de donner le nom de magnificence à un palais bâti des dépouilles & cimenté en quelque sorte du sang des citoyens. Aussi Suétone dit-il que les bâtimens de Néron furent plus ruineux à l'Empire, que toutes les autres folies. *Non in alia re damnosior quàm in ædificando.*

Cicéron en auroit jugé encore bien plus sévèrement, lui qui ne rangeoit au nombre des dépenses véritablement louables que celles qui avoient pour objet l'utilité publique, comme les murs des villes & des citadelles, les arsenaux, les ports, les aqueducs, les grands chemins, & d'autres pareilles. Il portoit la rigidité jusqu'à improuver les théâtres, les portiques, & même les nouveaux temples; & il s'appuioit de l'autorité de Démétrius de Phalère, qui condannoit nettement les dépenses excessives que Périclès avoit employées pour de pareils édifices.

Le même Cicéron fait d'excellentes réflexions sur les bâtimens des particuliers: car certainement sur cet arti-

Cic. lib. 2. de Offic. n. 609

*Cic. l. 1. de Offic. n. 137
140.*

62 DE L'ARCHITECTURE:

cle comme sur tous les autres, il y a une distinction à faire pour les Princes. Il veut que les personnes qui tiennent le premier rang dans un Etat soient logées honorablement, & qu'elles soutiennent leur dignité par le bâtiment qu'elles occupent, de sorte pourtant que le bâtiment ne fasse pas leur principal mérite, & que ce soit le Maître qui fasse honneur à la maison, & non la maison au Maître. Il recommande aux grands Seigneurs qui bâtissent d'éviter avec soin les dépenses excessives qu'entraîne la magnificence des édifices : dépenses qui deviennent d'un exemple funeste & contagieux dans une ville, la plupart ne manquant pas & se faisant un mérite d'imiter les Grands, & quelquefois même de les surpasser. Ces palais ainsi multipliés font honneur, dit-on, à une ville. Ils la deshonnorent plutôt, si l'on en veut juger sainement, parce qu'ils la corrompent, en lui rendant

a Ornanda est dignitas domo, non ex domo dignitas tota querenda : nec domo Dominus, sed Domino domus honestanda est . . . Cavendum est etiam, præsertim si ipse ædifices, ne extra modum sumptu & magnificentia prodeas. Quo in genere multum malum etiam in exemplo est : studiosè enim plerique, præsertim in hac parte, facta principum imitantur.

pour toujours le luxe & le faste nécessaires, par la somptuosité des meubles, & par les autres ornemens précieux, qu'exige un bâtiment superbe ; outre que souvent ils sont la cause de la ruine des familles.

Caton dans son livre sur la vie rustique, donne un conseil bien sage. Quand il s'agit de bâtir, dit-il, il faut délibérer longtemps, (& souvent ne point bâtir :) mais quand il s'agit de planter, il ne faut point délibérer, mais planter sans délai.

En cas qu'on bâtit, la prudence demande qu'on prenne de justes précautions. » Autrefois, dit Vitruve, il y » avoit à Éphèse une loi très sévère, » mais très juste, par laquelle les Architectes qui entreprenoient un ouvrage public étoient tenus de déclarer ce qu'il devoit coûter, de le faire pour le prix qu'ils avoient demandé, & d'y obliger tous leurs biens. Quand l'ouvrage étoit achevé, ils étoient récompensés & honorés publiquement, si la dépense étoit telle qu'ils avoient dit. Si elle n'excédoit que du quart ce qui étoit porté par le mar-

*Vitruv. prim.
fat. lib. 1.^{re}*

^a *Ædificare diu cogitare | tare non oportet, sed se-
oportet, conferere cogi- | cere.*

64 DE L'ARCHITECTURE.

ché, le surplus étoit fourni des deniers publics. Mais quand elle passoit le quart, l'excédent étoit sur le compte de l'Architecte. Il sembloit à souhaiter, continue Vitruve, que les Romains eussent un pareil règlement pour leurs bâtimens tant publics que particuliers : il empêcheroit la ruine de bien des personnes.

Cette réflexion est bien sensée, & montre dans Vitruve un caractère bien estimable, & un grand fonds de probité, qui brille en effet dans tout son ouvrage, & ne lui fait pas moins d'honneur que son extrême habileté. Il exerçoit sa profession avec un desintéressement & une noblesse bien rares dans ceux qui s'en mêlent. La réputation, non l'argent, étoit son motif. Il avoit appris de ses Maîtres, dit-il, qu'il faut qu'un Architecte attende qu'on le prie de prendre la conduite d'un Ouvrage, & qu'il ne peut, sans rougir, faire une demande

Præfat. l. 6.

a Ego autem, Cæsar, non ad pecuniam parandam ex arte dedi studium, sed potius tenuitatem cum bona fama, quam abundantiam cum infamia sequendam. probavi. Ceteri Architecti rogant & ambiunt, ut architectentur : mihi autem à præceptoribus est traditum, rogatum non rogantem oportere suscipere curam, quod ingenuus color moveatur pudor.

qui

DE L'ARCHITECTURE. 65

qui le fait paroître intéressé : puisqu'on fait qu'on ne sollicite pas les gens pour leur faire du bien , mais pour en recevoir.

Il exige , pour cette profession , Lib. 1. cap. 13
une étendue de connoissances qui étonne. Il faut , selon lui , que l'Architecte soit ingénieux & laborieux tout ensemble : car l'esprit sans le travail , & le travail sans l'esprit , ne rendirent jamais aucun ouvrier parfait. Il doit donc savoir dessiner , être instruit dans la Géométrie , n'être pas ignorant de l'Optique , avoir appris l'Arithmétique , savoir beaucoup de l'Histoire , avoir bien étudié la Philosophie , avoir connoissance de la Musique , & quelque teinture de la Médecine , de la Jurisprudence , & de l'Astrologie. Il entre ensuite dans le détail , & montre en quoi chacune de ces connoissances peut aider un Architecte.

Quand il vient à la Philosophie , outre ce que la Physique peut lui fournir de connoissances nécessaires pour son art , il la considère par rapport aux mœurs. » L'étude de la Phi-

re petendo rem suspicio- | tes , non accipientes , am-
sam, Nam beneficium dan- | biuntur. *Vitruv.*

Tome XI, I. Partie,

F

66 DE L'ARCHITECTURE.

» losophie, dit-il, sert aussi à rendre
 » parfait l'Architecte, qui doit avoir
 » l'ame grande & hardie sans arro-
 » gance, équitable & fidèle, &, ce
 » qui est le plus important, tout-à-fait
 » exemte d'avarice : car il est impossi-
 » ble que sans fidélité & sans hon-
 » neur on puisse jamais rien faire de
 » bien. Il ne doit donc point être inté-
 » ressé, & doit moins songer à s'enri-
 » chir qu'à acquérir de l'honneur &
 » de la réputation par l'Architecture,
 » ne faisant jamais rien d'indigne d'une
 » profession si honorable : car c'est
 » ce que prescrit la Philosophie. «

*Plut. inprac.
 reip. ger.
 pag. 802.*

Vitruve ne s'avise pas de demander, pour un Architecte, le talent de la parole, dont même souvent il est à propos de se défier, comme nous le marque un assez bon mot que Plutarque nous a conservé. Il s'agissoit d'un bâtiment considérable que les Athéniens vouloient faire construire, pour l'exécution duquel deux Architectes se présentèrent devant le peuple. L'un, beau parleur, mais peu habile dans son art, charma & éblouit toute l'assemblée par la manière élégante dont il s'exprima en exposant le plan qu'il se proposoit de suivre. L'autre, aussi

DE L'ARCHITECTURE. 67

mauvais orateur qu'il étoit excellent architecte , se contenta de dire aux Athéniens : *a Messieurs , je ferai comme celui-ci vient de parler.*

J'ai cru ne pouvoir mieux terminer cet Article qui regarde l'Architecture , qu'en donnant quelque idée de l'habileté & des mœurs de celui , qui , au jugement de tous les connoisseurs , l'a enseignée & exercée avec le plus de réputation,

a Α'δρας Αθηναῖοι , ὡς ἄλλος ἀρχιτεκτονῶν , ἔγὼ ποιῶμαι.





CHAPITRE QUATRIEME. DE LA SCULPTURE.

§. I.

*Des différentes espèces renfermées dans
la Sculpture.*

LA SCULPTURE est un Art qui par le moien du dessein & de la matière solide imite les objets palpables de la nature. Elle a pour matière le bois , la pierre , le marbre , l'ivoire ; différens métaux , comme l'or , l'argent , le cuivre ; les pierres précieuses , comme l'agate , & autres pareilles. On travaille sur ces matières , ou en creusant , ou en relief. Cet Art comprend aussi la fonte , qu'on subdivise en l'art de faire des figures de cire , & en celui de les fondre de toutes sortes de métaux. J'entends ici par Sculpture toutes ces différentes espèces.

Les Sculpteurs & les Peintres ont eu souvent parmi eux de grandes disputes sur la prééminence de leur profession ; les premiers se voulant prévaloir de la durée de leurs ouvrages ;

DE LA SCULPTURE. 69

les autres leur opposant l'effet du mélange & de la vivacité des couleurs. Mais , sans entrer dans une question qui n'est pas facile à décider , on peut considérer la Sculpture & la Peinture comme deux Sœurs , qui n'ont qu'une origine , & dont les avantages doivent être communs ; je dirois presque comme un même Art , dont le dessein est l'ame & la règle , mais qui travaille diversément , & sur différentes matières.

Il est difficile , & peu important , de démêler , dans l'obscurité des siècles éloignés , les premiers Inventeurs de la Sculpture. Son origine remonte jusqu'à celle du monde ; & l'on peut dire que Dieu fut le premier Statuaire , lorsqu'ayant créé tous les Etres , il sembla redoubler d'attention pour former le corps de l'homme , à la beauté & à la perfection duquel il parut travailler avec une sorte de complaisance.

Lontems après qu'il eut achevé ce chef-d'œuvre de ses mains toutes-puissantes , il voulut être honoré principalement par le ministère des Sculpteurs dans la construction de l'Arche d'alliance , dont il donna lui-

70 DE LA SCULPTURE.

même l'idée au Législateur des Hébreux. Mais en quels termes parle-t-il de cet Ouvrier admirable qu'il y vouloit employer ? Je ne crains point de les rapporter une seconde fois. *J'ai choisi*, dit-il à son Prophète, *un homme de la Tribu de Juda , que j'ai rempli de mon esprit , de sagesse , d'intelligence , & de science en toute sorte d'ouvrages , pour inventer ce qui peut se faire d'or ou d'argent , de bronze ou de marbre , de bois différens ou de pierres précieuses.* Ne semble-t-il pas qu'il s'agit d'inspirer le Prophète même pour donner des loix à son peuple ? Il parle de même des Ouvriers destinés à bâtir & à orner le Temple de Jérusalem.

Rien ne releveroit tant le mérite de la Sculpture qu'une si noble destination , si elle l'avoit remplie fidèlement. Mais lontems avant la construction du Temple & même du Tabernacle , elle s'étoit vendue honteusement à l'Idolatrie , qui par son moyen remplit l'univers des statues de ses fausses divinités , qu'elle exposoit à l'adoration des peuples. On voit dans ^a l'Ecriture qu'une des causes qui ont

^a Provenit ad horum culturam... diligentia... Multitudo hominum abducta per spe-

DE LA SCULPTURE. 71

donné le plus de cours à ce culte impie,
a été l'extrême beauté que les Ouvriers
s'efforçoient à l'envi de donner aux sta-
tues. L'admiration que cauçoit la vûe
de ces excellens ouvrages de l'art,
étoit une espèce d'enchantement, qui,
en frappant les sens, faisoit illusion
aux esprits, & entraînoit toute la mul-
titude. » C'est de cette séduction géné-
» rale dans tout l'univers, que Jéré-
» mie avertissoit les Israélites de se
» bien donner de garde, quand ils ver-
» roient à Babylone les statues d'or &
» d'argent portées avec pompe dans
» les grandes solennités. Pour lors, dit
» le Prophète, pendant que toute la
» multitude, pénétrée de vénéra-
» tion & de crainte, se prosternera
» devant ces idoles, dites en vous-
» mêmes, « (car la captivité où étoit
réduit le peuple de Dieu dans une ter-
re étrangère, ne lui permettoit pas
de s'expliquer hautement) » dites en
» vous - mêmes : C'EST VOUS ,
» SEIGNEUR ,^a QU'IL FAUT ADORER.

Baruc. VI.

3. 5.

ciem operis, eum, qui ante
tempus tanquam homo ho-
noratus fuerat, nunc deum
æstimaverunt. Et hæc fuit
humanæ vitæ deceptio, Sap.
XIV. 18. 21.

a Vifa itaque turba de
retro & ab antiè adorantes,
dicite in cordibus vestris :
Te oportet adorari, Do-
mine,

72 DE LA SCULPTURE.

Il faut avouer aussi que la Sculpture ne contribua pas peu à la corruption des mœurs par la nudité des images, & par des représentations contraires à la pudeur, comme les païens même l'ont reconnu. J'en fais la remarque de bonne heure, afin que dans tout ce que je dirai dans la suite à la louange de la Sculpture, on voie que je distingue l'excellence de l'Art en lui-même de l'abus que les hommes en ont fait.

*Plin. l. 34.
cap. 12.*

Les Sculpteurs ont commencé à travailler sur de la terre, soit pour former des statues, soit pour faire des moules & des modèles. C'est ce qui a fait dire au Statuaire Praxitèle que les ouvrages en fonte, au ciseau, & au burin devoient leur naissance à l'Art de faire des figures de terre, appelé *Plastique*. On prétend que Démarate, père de Tarquin l'Ancien, qui se refugia de Corinthe dans l'Etrurie, y amena avec lui beaucoup d'Ouvriers habiles dans cet Art, & y en fit naître le goût, qui de là se communiqua au reste de l'Italie. Les statues qu'on y érigea aux dieux, n'étoient d'abord que de terre, auxquelles,

quelles, pour tout ornement; on donnoit une couleur de rouge. Des^a hommes, qui honoroient sincèrement de tels dieux, ne doivent pas, dit Plin, nous faire honte. Ils ne faisoient cas de l'or & de l'argent ni pour eux-mêmes, ni pour leurs dieux. Juvénal appelle une statue, comme celle que Tarquin l'Ancien fit mettre dans le temple du pere des dieux, *le Jupiter de terre, que l'or n'avoit point gâté ni souillé.*

Fictilis, & nullo violatus Jupiter auro.

On^b ne commença que fort tard à Rome à y mettre des statues dorées. L'époque en est marquée sous le Con- AN. M. 382
sulat de P. Cornel. Céthégus, & M. Bæbius Tamphilus, l'année de Rome 571 ou 573.

On fit aussi dans la suite des portraits de plâtre & de cire. L'invention en est attribuée à Lyfistrate de Sicyone, frere de Lyfippe. *Plin. l. 35
cap. 12.*

^a Hæ cum effigies deorum erant laudatissimæ. Nec penitet nos illorum, qui tales deos coluere. Aurum enim & argentum ne diis quidem conficiebant. *Plin.*

^b Acilius Glabrio duumvir, statuam auratam, quæ prima omnium in Italia statua aurata est, patri Glabrioni posuit. *Liv. lib. 40. n. 34.*

74. DE LA SCULPTURE.

On voit que les Anciens ont fait des statues presque de toutes sortes de bois.

*Pausan. l. 6.
Plin. lib. 16
cap. 40.*

Il y avoit à Sicyone une image d'Apollon qui étoit de buis. A Ephèse celle de Diane étoit de cédre selon quelques-uns, aussi bien que le toit du temple. Le citronier, le cypres, le palmier, l'olivier, l'ébène, la vigne, en un mot tous les arbres qui ne sont point sujets à se corrompre, ni à être endommagés des vers, étoient employés pour faire des statues.

*Plin. lib. 36.
cap. 4.*

Le marbre devint bientôt la matière la plus ordinaire & la plus recherchée des ouvrages de Sculpture. On croit que Dypéne & Scyllis, tous deux de Crète, en firent les premiers usage à Sicyone, qui a été longtemps comme le centre & l'école des arts : ils vivoient vers la L^e Olympiade, un peu avant que Cyrus régnât en Perse.

AN. M. 3424.

Deux freres, Bupale & Athenis, se rendirent fort illustres dans l'art de tailler le marbre du tems d'Hipponax, c'est-à-dire vers la LX^e Olympiade. Ce Poète étoit fort laid de visage. Ils firent son portrait pour l'exposer à la risée des spectateurs. Hipponax entra dans une fureur plus que poétique.

AN. M. 3464.

DE LA SCULPTURE. 75

& fit contr'eux des vers si sanglans, que, selon quelques-uns, ils se pendirent de honte & de douleur. Mais ce fait ne peut pas être véritable, puisqu'il y a eu des ouvrages d'eux faits depuis ce tems-là.

Dans ces commencemens on ne se servoit que de marbre blanc tiré de l'île de Paros. On prétend qu'en taillant des blocs de marbre on y trouvoit quelquefois des figures naturelles d'un Silène, d'un dieu Pan, d'une baleine, & d'autres poissons. Le marbre jaspé & tacheté devint ensuite fort à la mode. On le tiroit principalement des carrières de Chio : & bientôt presque tous les pais en fournirent.

On trouva, & l'on croit que ce fut dans la Carie, le moien de couper un gros bloc de marbre en plusieurs parties assez minces, pour incrufter les murailles des maisons. Le palais du Roi Mausole à Halicarnasse est la plus ancienne maison où il paroisse qu'on ait fait usage de ces incrustations de marbre qui en faisoient un des plus grands ornemens.

L'usage de l'ivoire dans les ouvrages de Sculpture étoit connu dès les

Odyss. Δ premiers tems de la Grèce. Homère
v. 71. en parle , quoiqu'il ne parle jamais des
éléphans.

L'art de fondre l'or & l'argent est de l'antiquité la plus reculée , sans qu'on en puisse précisément marquer l'origine. Les dieux de Laban que Rachel vola , paroissent avoir été de fonte. Les bijoux offerts à Rébecca étoient d'or fondu. Avant que de sortir de l'Egypte , les Israélites y avoient vû des statues de fonte , qu'ils imitèrent en fondant le veau d'or ; & depuis ils firent le serpent d'airain. Dès lors toutes les nations de l'Orient avoient des dieux de fonte , *deos conflatiles* ; & Dieu défendit sous peine de mort à son peuple de les imiter. Dans la construction du Tabernacle , les ouvriers n'inventèrent pas l'art de la fonte : Dieu ne fit que diriger leur goût. Il est marqué que Salomon fit fondre les figures employées dans le temple & ailleurs près de Jéricho , parce que la terre y étoit argilleuse , *in argillosa terra* : ce qui montre qu'ils avoient déjà la même manière que nous pour fondre de très grosses masses.

Il seroit à souhaiter que l'on trou-

DE LA SCULPTURE. 77

vât dans les Auteurs grecs ou latins de quelle sorte les Anciens fondoient leurs métaux pour en faire des figures. L'on voit par ce que Pline en a écrit, qu'ils se servoient quelquefois de moules de pierre. Vitruve parle d'une espèce de pierres qui se trouvoient aux environs du lac de Volsène, & en d'autres endroits d'Italie, lesquelles résistoient à la violence du feu, & dont l'on faisoit des moules pour jetter diverses sortes d'ouvrages. Les Anciens avoient l'art de mêler dans la fonte différens métaux, pour exprimer dans les statues différentes passions, différens sentimens, par la diversité des couleurs.

Plin. lib. 37.

*Vitruv. l. 2.
cap. 7.*

*Plin. lib. 34.
cap. 14.*

Il y a diverses manières de graver sur les métaux, & sur les pierres précieuses : car sur les uns & sur les autres, on y fait des ouvrages en relief, en bosse ; ou en creux, qui s'appellent de gravure. Les Anciens excelloient dans l'un & dans l'autre genre. Les bas reliefs qui nous restent d'eux sont infiniment estimés par les connoisseurs : & pour ce qui regarde la gravure des pierres, comme de ces belles Agates, & de ces Cristaux, dont on voit une assez grande quan-

tité dans le Cabinet du Roi, on prétend qu'il n'y a rien de si parfait que ce qui reste de ces anciens Maîtres.

Quoiqu'ils aient gravé presque toutes sortes de pierres précieuses, néanmoins les figures les plus achevées qu'on ait d'eux sont sur des Onyces qui sont une espèce d'Agate opaque, ou sur des Cornalines, qu'ils trouvoient plus propres à être gravées que les autres pierres, parce qu'elles sont plus fermes, plus égales, & qu'elles se gravent nettement; & encore parce qu'il se rencontre dans les Onyces diverses couleurs qui sont par lit les unes audessus des autres, par le moyen desquelles ils faisoient que dans les pièces de relief le fond demeurait d'une couleur, & les figures d'une autre. Pour graver sur les pierres précieuses & sur les cristaux ils se servoient de la pointe du diamant, comme on s'en sert encore.

*Plin. lib. 7.
cap. 1.* On vante beaucoup la pierre précieuse attachée à l'anneau de Polycrate Tyran de Samos, qu'il jeta dans la mer, & qui lui revint par un hazard fort singulier : on prétendoit l'avoir à Rome du tems de Pline. C'étoit, selon les uns, une Sardoine, & selon les au-

tres une émeraude. Celle de Pyrrhus n'étoit pas moins estimée. On y voïoit Apollon avec sa guittare , & les neuf Muses chactine avec leur attribut particulier. Et tout cela n'étoit point l'effet de l'art , mais de la nature , *Non arte , sed sponte natura.*

C'étoit sur les coupes à boire dans les repas que l'art de sculpter étoit le plus exerceé : ces pièces étoient les plus riches , les plus curieuses , & la matière de la plus grande somptuosité.

Un des plus grands avantages que l'Art de peindre ait reçu pour éterniser ses ouvrages , est la gravure sur le bois & sur le cuivre , par le moien de laquelle on tire un grand nombre d'estampes , qui multiplient presque à l'infini un même dessein , & font voir en différens lieux la pensée d'un Ouvrier , qui auparavant n'étoit connue que par le seul travail qui sortoit de ses mains. Il y a lieu de s'étonner que les Anciens , qui ont gravé tant d'excellentes choses sur les pierres dures & sur les cristaux , n'aient point découvert un si beau secret , qui véritablement n'a encore paru qu'après celui de l'imprimerie , & qui sans doute en a été une suite & comme une imita-

tion. Car l'impression des figures & les estampes n'ont commencé à être en usage qu'à la fin du quinzième siècle. L'invention en est due à un Orfèvre qui travailloit à Florence.

Après avoir rapporté en abrégé la plus grande partie de ce qui occupoit anciennement la Sculpture, il me reste à faire connoître quelques-uns de ceux qui l'ont exercée avec le plus de succès & de réputation.

§. II.

Sculpteurs célèbres, qui se sont le plus distingués dans l'antiquité.

QUOIQUE la Sculpture ait pris naissance dans l'Asie & dans l'Égypte, c'est, à proprement parler, la Grèce qui l'a mise dans tout son lustre, & l'a fait paroître avec éclat. Pour ne point parler des premières ébauches de cet Art, qui se sentent toujours comme d'une sorte d'enfance, on vit, sur tout du tems de Périclès & après lui, sortir du sein de la Grèce une foule d'excel-

a Multas artes ad animorum corporumque cultum nobis eruditissima omnium gens (Græca) invenit. *Livy. lib. 39. n. 8.*

DE LA SCULPTURE. 81

lens Ouvriers, & travailler à l'envi à mettre la Sculpture en honneur par un nombre infini d'ouvrages, qui ont fait & feront l'admiration de tous les siècles. L'Attique, ^a fertile en carrières de marbres, & plus riche encore en génies heureux pour les Arts, fut bientôt remplie d'un nombre infini de statues.

Je ne rapporterai ici que ceux qui se font le plus distingués par leur habileté & leur réputation. Les plus célèbres sont Phidias, Polyclète, Myron, Lysippe, Praxitèle, Scopas.

Il en est un autre, plus illustre encore que tous ceux que je viens de nommer, mais dans un genre différent : c'est le fameux Socrate. Je ne dois pas envier à la Sculpture l'honneur qu'elle a eu de le compter parmi ses Eleves. Il étoit fils d'un Statuaire, & il le fut lui-même, avant que d'être Philosophe. On lui attribuoit communément les trois Graces qu'on conservoit avec soin dans la citadelle d'Athènes. Elles n'étoient point nues, comme on avoit coutume de les représenter, mais cou-

*Diog. Laërte
in Socrat.*

^a Exornata eo genere operum eximie terra Attica, & copia domesticæ marmoris, & ingenio artificum. *Liv. lib. 31. n. 26.*
Ces marbres se tiroient du mont Pentélique, qui étoit dans l'Attique.

82 DE LA SCULPTURE.

vertes : ce qui marque quel étoit dès lors son penchant pour la vertu. Il disoit que cet Art lui avoit enseigné les premiers préceptes de la Philosophie ; & que , comme la Sculpture donne la forme à son objet en ôtant les superfluités , de même cette science introduit la vertu dans le cœur de l'homme , en retranchant peu à peu toutes ses imperfections.

P H I D I A S.

PHIDIAS mérite par bien des raisons d'être mis à la tête des Sculpteurs. Il étoit d'Athènes , & florissoit dans la **ANM, 3556. LXXXIII^e** Olympiade, tems heureux, où après les victoires remportées contre les Perses , l'abondance fille de la paix & mere des beaux arts , faisoit éclore divers talens par la protection que leur donna Périclès. Phidias n'étoit pas de ces artisans qui ne savent que manier les instrumens de leur art. Il avoit l'esprit orné de toutes les connoissances qui pouvoient être utiles à un homme de sa profession ; Histoire , Poésie , Fable , Géométrie , Optique. Un fait assez curieux montrera combien cette dernière lui fut utile, . . .

Alcamène & lui furent chargés de faire chacun une statue de Minerve, afin que l'on pût choisir la plus belle des deux, que l'on vouloit placer sur une colonne fort haute. Quand les deux statues furent achevées, on les exposa aux yeux du public. La Minerve d'Alcamène vûe de près parut admirable, & eut tous les suffrages. Celle de Phidias au contraire fut trouvée hideuse : une grande bouche ouverte, des narines qui sembloient se retirer, je ne sai quoi de rude & de grossier dans le visage. On se moqua de Phidias & de sa statue. *Placez-les, dit-il, à l'endroit où elles doivent être.* On les y plaça l'une après l'autre. Alors la Minerve d'Alcamène ne parut plus rien, au lieu que celle de Phidias frapoit par un air de grandeur & de majesté qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer. On rendit à Phidias l'approbation que son rival avoit surprise, & celui-ci se retira confus & honteux, se repentant bien de n'avoir pas appris les règles de l'Optique.

Les statues que l'on vante avant le tems dont nous parlons, étoient plus recommandables par leur antiquité

84 DE LA SCULPTURE.

que par leur mérite. Phidias donna le premier aux Grecs le goût de la belle nature, & leur apprit à l'imiter. ^a Aussi, dès que ses ouvrages parurent, ils firent l'estime du public. Ce qui est étonnant, ce n'est pas qu'il ait fait des statues admirables, mais qu'il en ait pu faire un si grand nombre : car le dénombrement qu'en font les Auteurs paroît presque incroyable ; & il est peut-être le seul qui ait joint tant de facilité à tant de perfection.

Pausan. in Attic. p. 62. Je croi qu'il travailla de bon cœur sur un bloc de marbare qu'on trouva dans le camp des Perses après la bataille de Marathon, où ils furent entièrement défaits. Ces Barbares, qui comptoient sur une victoire assurée, l'avoient apporté pour en ériger un trophée. Phidias en fit une Némésis, déesse qui avoit pour fonction d'humilier & de punir l'orgueil insolent des hommes. La haine que les Grecs portoient naturellement aux Barbares, & le doux plaisir de venger sa patrie, animèrent sans doute d'un nouveau feu le génie du Sculpteur,

^a Quinti Hortensii admodum adolescentis ingenium, ut Phidiaz signum, simul aspectum & probatum est. *Cic. de clar. Orat.* n. 228.

DE LA SCULPTURE. 85

& prêtèrent à son ciseau & à ses mains une nouvelle adresse.

Du prix des dépouilles remportées sur les mêmes ennemis , il fit aussi pour les Platéens une statue de Minerve. Elle étoit de bois doré. Le visage , aussi bien que l'extrémité des mains & des piés, étoit de marbre Pentélique. *Id. in Bæot. pag. 148.*

Son grand talent étoit de bien représenter les dieux. Il avoit l'imagination grande & noble , de sorte que , selon la remarque ^a de Cicéron , il n'alloit pas chercher leurs traits & leur ressemblance dans quelque objet visible , mais par la force de son génie il s'étoit fait une idée du vrai beau , à laquelle il avoit sans cesse l'esprit appliqué , qui devenoit sa règle & son modèle , & qui dirigeoit son art & sa main.

Aussi Périclès , qui s'en fioit plus à lui qu'à tous les Architectes , l'avoit-il fait Directeur & comme Surintendant des bâtimens de la République.

^a Phidias , cum faceret Jovis formam aut Minervæ , non contemplabatur aliquem à quo similitudinem duceret : sed ipsius in mente insidebat species pulchritudinis eximia quædam , quam intuens , in eaque defixus , ad illius similitudinem artem & manum dirigebat. *Cic. in Orat. n. 9.*

86 DE LA SCULPTURE.

Quand le Parthénon fut achevé, ce magnifique temple de Minerve, dont quelques restes assez bien conservés charment encore aujourd'hui les voyageurs, il songea à en faire la Dédicace, qui consistoit à y mettre une statue de la Déesse. Phidias fut chargé de l'ouvrage, & ce fut alors qu'il se surpassa lui-même. Il fit une statue d'or & d'ivoire, haute de vingt-six coudées. (trente-neuf pieds.) Les Athéniens voulurent de l'ivoire, qui étoit alors beaucoup plus rare & plus précieux que le plus beau marbre.

*Plin. lib. 36.
cap. 5.*

Quelque riche que fût cette prodigieuse statue, l'art y surpassoit infiniment la matière. Phidias avoit gravé sur la partie convexe du bouclier de Minerve, le combat des Athéniens contre les Amazones; sur la partie concave, le combat des Géans contre les dieux; sur la chaussure de la déesse, le combat des Centaures & des Lapithes; sur le piédestal, la naissance de Pandore, & tout ce qu'en dit la Fable. Cicéron, Pline, Plutarque, Pausanias, & plusieurs autres grands Ecrivains de l'antiquité, tous connoisseurs, tous témoins oculaires, ont parlé de cette statue.

DE LA SCULPTURE. 87

Sur leur témoignage on ne peut pas douter que ce ne fût en effet un des plus beaux ouvrages qu'on eût jamais vûs.

Quelques-uns assurent, dit Plutarque, que Phidias avoit mis son nom *Plut. in Pericl. p. 160.* au piédestal de sa Minerve d'Athènes. Cette circonstance n'est point marquée dans Pausanias, & se trouve démentie par Cicéron qui dit positivement que Phidias n'ayant pas eu la liberté de mettre son nom à cette statue, il avoit gravé son portrait sur le bouclier de la déesse. Plutarque ajoute que Phidias s'étoit représenté lui-même sous la forme d'un vieillard tout chauve qui leve une grosse pierre de ses deux mains, & qu'il avoit aussi représenté Périclès combattant contre une Amazone, mais dans une telle attitude, que sa main qu'il étendoit pour lancer un javelot cachoit une partie du visage.

Les habiles Ouvriers ont toujours été curieux d'insérer leur nom dans leurs ouvrages, pour participer à l'immortalité qu'ils procuroient aux

a Phidias similem sui non liceret. *Tusc. lib. 1.*
speciem includit in clypeo. *7. 34.*
Μηνερα, cum inscribere

Plin. lib. 36. autres. Myron ^a ce fameux Statuaire, pour rendre son nom éternel, l'avoit mis sur une des cuisses de la statue d'Apollon en caractères presque imperceptibles. Pline raporte que deux Architectes Lacédémoniens, Saurus & Batrachus, sans exiger de récompense, bâtirent quelques temples dans un endroit de la ville de Rome qu'Octavia fit depuis environner de galeries. Ils s'étoient flatés d'y pouvoir mettre leur nom; & c'étoit, ce semble, la moindre récompense qu'on dût à leur généreux désintéressement. Mais il paroît qu'alors ceux qui mettoient en œuvre les plus habiles gens prenoient toutes les précautions possibles pour ne pas partager avec de simples ouvriers les suffrages & l'attention de la postérité. On refusa à ceux-ci impitoyablement ce qu'ils demandoient. Leur adresse leur fournit un dédommagement. Ils semèrent, en manière d'ornemens, des Lézards & des Grenouilles sur les bases & sur les chapiteaux de toutes les colonnes. Le nom de *Saurus* étoit désigné par le

^a Signum Apollinis pulcherrimum, cujus in femine literulis minutis argenteis nomen inscriptum Myronis. *Cic. Verrin. de sign.* n. 93.

DE LA SCULPTURE. 89

Lézard que les Grecs nommoient σαύρα ; & celui de *Batrachus* par la Grenouille , qu'ils appellent βατραχός.

Cette défense dont je viens de parler n'étoit point générale dans la Grèce , comme on en aura bientôt une preuve éclatante par rapport à Phidias même : peut-être étoit-elle particulière à Athènes. Quoiqu'il en soit , on lui fit un crime des deux portraits qu'il avoit fait entrer dans le bouclier de Minerve. On ne s'en tint pas là. Ménon , un de ses Eleves , demanda à être entendu , & se fit son dénonciateur. Il l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie des * quarante-quatre talens d'or qu'il devoit employer à la statue de Minerve. Périclès avoit eu un pressentiment de ce qui devoit arriver , & par son conseil Phidias avoit tellement appliqué l'or à sa Minerve , qu'on pouvoit l'en détacher aisément , & le peser. L'or fut donc pesé , & à la honte de l'accusateur on y retrouva les quarante-quatre talens. Phidias , qui sentit bien que son innocence ne

Plut in Pericl. p. 169.

* En supposant la proportion de l'or avec l'argent de dix à un , 44 talens d'or faisoient la somme de quatre cens quarante talens ; c'est-à-dire de treize cens vingt mille livres.

le mettroit pas à couvert contre la noire jalousie de ses envieux, & contre le complot des ennemis de Périclès qui lui avoient suscité cette affaire, prit la fuite, & se retira en Elide.

Là il songea à se venger de l'injustice & de l'ingratitude des Athéniens d'une manière qui pourroit paroître permise ou pardonnable à un Ouvrier, si jamais la vengeance pouvoit l'être : ce fut d'emploier toute son industrie à faire pour les Eléens une statue qui pût effacer sa Minerve, que les Athéniens regardoient comme son chef-d'œuvre. Il y réussit. Son Jupiter Olympien fut un prodige de l'art ; & si bien un prodige, que pour l'estimer sa juste valeur, on crut le devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. Aussi n'avoit-il rien oublié pour amener cet ouvrage à sa dernière perfection. Avant que de l'achever entièrement, il l'exposa aux yeux & au jugement du public, se tenant caché derrière une porte, d'où il entendoit tous les discours qui se tenoient. L'un trouvoit le nez trop épais, un autre le visage trop allongé, d'autres remarquoient d'autres dé-

DE LA SCULPTURE. 91

faits. Il profita de toutes les critiques qui lui parurent avoir un juste fondement ; persuadé , dit Lucien qui rapporte ce fait , que plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Excellente réflexion pour toutes sortes d'ouvrages !

Cette statue d'or ou d'ivoire , haute de soixante piés , & d'une grosseur proportionnée , fit le désespoir de tous les grands Statuaires qui vinrent après. Aucun d'eux n'eut la présomption de penser seulement à l'imiter : *Præter Plin. lib. 34. Jovem Olympium , quem nemo æmula-* cap. 8.
tur, dit Pline. Selon Quintilien , la *Quintil. lib. 12. cap. 10.* majesté de l'ouvrage égaloit celle du dieu , & ajoutoit encore à la religion des peuples : *Ejus pulcritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religioni videtur , adeo majestas operis deum æquavit.* Ceux qui la voioient , saisis d'étonnement demandoient si le dieu étoit descendu du ciel en terre pour se faire voir à Phidias , ou si Phidias avoit été transporté au ciel pour contempler le dieu. Phidias lui-même , interrogé où il avoit pris l'idée de son Jupiter Olympien , cita les trois beaux vers d'Homère , où ce Poète représente la majesté de ce dieu en termes magnifi-

ques , voulant donner à entendre que c'étoit le génie d'Homère qui l'avoit inspiré.

*Pausan. lib. 1.
pag. 303.* Au bas de la statue on lisoit cette inscription ; PHIDIAS ATHÉNIEN , FILS DE CHARMIDE , M'A FAIT. Il semble que Jupiter , faisant gloire ici en quelque sorte d'avoir été travaillé de la main de Phidias , & le déclarant par cette inscription , reprochoit tacitement aux Athéniens leur mauvaise délicatesse , de n'avoir pu souffrir que cet excellent Ouvrier mît ou son nom ou son image à la statue de Minerve.

Pausanias qui avoit vû cette statue de Jupiter Olympien , & qui l'avoit soigneusement examinée , nous en a laissé une fort longue & fort belle description. M. l'Abbé Gédoyen l'a insérée dans sa Dissertation sur Phidias , dont il a fait lecture à notre Académie des Inscriptions , & qu'il a bien voulu me communiquer. J'en ai fait usage dans ce que j'ai rapporté de ce fameux Statuaire.

La statue de Jupiter Olympien mit le comble à la gloire de Phidias , & lui assura une réputation que deux mille ans ne lui ont point ravie. Ce

DE LA SCULPTURE. 93

fut par ce grand chef-d'œuvre qu'il termina ses travaux. Lontems après lui on conservoit encore son atelier, & les voyageurs l'alloient voir par curiosité. Les Eléens, pour faire honneur à sa mémoire, créèrent en faveur de ses descendans une charge, dont toute la fonction consistoit à nettoier cette magnifique statue, & à la préserver de tout ce qui pourroit en ternir la beauté.

*Pausan. Ab.
6. pag. 313.*

POLYCLETE.

POLYCLETE étoit de Sicyone, ville du Péloponnèse. Il vivoit en la LXXXVII^e Olympiade. Il avoit eu Agélade pour maître, & eut pour disciples plusieurs Sculpteurs très célèbres, entr'autres Myron, dont nous parlerons bientôt. Il fit plusieurs statues d'airain, qui furent fort estimées. Il y en eut une qui représentoit un beau jeune homme couronné, laquelle fut vendue cent talens, c'est-à-dire cent mille écus. Mais ce qui lui donna le plus de réputation, fut la ^a statue d'un * Doryphore, où il rencontra si

*Plin. lib. 34.
cap. 8.*

AN. M. 3772.

* On appelloit ainsi les Gardes des Rois de Perse.

a Fecit & quem canonat à lege quadam; solusque artifices vocant, lineamentum hominum artem ipse fecisse se, ta artis ex eo petentes velut artis opere judicatur.

94 DE LA SCULPTURE.

heureusement toutes les proportions du corps humain , qu'elle fut appelée *la Règle* ; & les Sculpteurs venoient de toutes parts pour se former , en voyant cette statue , une idée juste de ce qu'ils avoient à faire pour exceller dans leur art. Polyclète ^a passe sans contredit pour avoir porté à sa dernière perfection l'art de la Sculpture , comme Phidias pour l'avoir le premier mis en honneur.

Ælian. lib.
14. cap. 8.

Travaillant à une statue , par ordre du peuple , il eut la complaisance d'écouter tous les avis qu'on vouloit bien lui donner , de retoucher son ouvrage , d'y changer & d'y corriger tout ce qui déplaçoit aux Athéniens. Mais il en fit une autre en particulier, où il n'écouta que son propre génie & les règles de l'art. Quand elles furent exposées aux yeux du public , il n'y eut qu'une voix pour condamner la première , & pour admirer l'autre. *Ce que vous condamnez , leur dit Polyclète , est votre ouvrage : ce que vous admirez , est le mien.*

^a Hic consummasse hanc | toreuticen sic erudisse , ut
scientiam judicaretur , & | Phidias aperuisse. *Plin.*

M Y R O N.

ON SAIT peu de choses de ce Statuaire. Il étoit Athénien, ou du moins passoit pour tel, parce que les habitans d'Eleuthérie, lieu de sa naissance, s'étoient réfugiés à Athènes, & en étoient regardés comme citoiens. Il vivoit dans la LXXXIV^e Olympiade. Ses ouvrages le rendirent fort célèbre, une vache sur tout qu'il représenta en cuivre, & qui a donné lieu à beaucoup de belles épigrammes grecques, rapportées dans le 4 livre de l'Anthologie. AN. M. 3560.

L Y S I P P E.

L Y S I P P E étoit de Sicyone, & vivoit du tems d'Alexandre le Grand dans la CXIII^e Olympiade. Il exerça d'abord le métier de Serrurier : mais son génie heureux le porta bientôt à une profession plus noble & plus digne de lui. Il avoit coutume de dire que le Doriphore^a de Polyclète lui avoit tenu lieu de maître. Mais le peintre Eupompe lui en indiqua un autre encore meilleur & plus sûr. Car *Plin. lib. 34. cap. 8.*
AN. M. 3676.

^a Polycleci Doryphorum strum fuisse, Cic. in Brute, ubi Lysippus aiebat magi- n. 296.

96 DE LA SCULPTURE:

Lyfippe ^a lui aiant demandé qui de ceux qui l'avoient précédé dans son art il devoit se propofer pour modèle & pour maître : *Nul homme en particulier*, lui répondit-il, *mais la nature même*. Il l'étudia donc uniquement dans la fuite, & profita bien de fes leçons.

Il travailloit avec tant de facilité, que de tous les Anciens il est celui qui a fait le plus grand nombre d'ouvrages : on en comptoit plus de fix cens.

Il fit entr'autres la statue d'un homme qui se frote en sortant du bain, laquelle étoit d'une beauté excellente. Agrippa l'avoit mise à Rome devant fes thermes. Tibère, ^b qui en étoit charmé, étant parvenu à l'Empire, ne put réfifter à l'envie qu'il avoit de la pofféder, quoique ce fût dans les premières années de fon règne, où, maître de lui, il favoit encore modérer fes defirs : de forte qu'il enleva cette statue pour la mettre dans fa

^a Eum interrogatum quem fequetetur præcedentium, dixiffe demonstrata hominum multitudine, naturam ipsam imitandam esse, non artificem. *Plin.*

^b Mirè gratum Tiberio

principi, qui non quivit temperare sibi in eo, quam imperiosus sui inter initia principatus, transtulitque in cubiculum, alio ibi signo substituto. *Plin.*

chambre,

chambre , & en fit placer une autre très belle au même endroit. Le peuple, qui craignoit Tibère, ne put néanmoins s'empêcher de crier en plein théâtre qu'il desiroit qu'on remit la première statue : à quoi l'Empereur , quelque attache qu'il eût à cette statue , fut obligé de consentir , pour apaiser le tumulte.

Lysippe avoit fait plusieurs statues d'Alexandre selon ses différens âges , aiant commencé dès son enfance. On a fait que ce Prince avoit défendu à tout autre Statuaire que Lysippe de faire sa statue , comme à tout autre Peintre qu'Apelle de tirer son portrait : ^b persuadé , dit Cicéron , que l'habileté de ces grands Ouvriers , en éternisant leurs noms , immortaliseroit aussi le sien : car ce n'étoit pas pour leur faire plaisir qu'il avoit donné cet Edit , mais pour l'intérêt de sa propre gloire.

^a Edicto vetuit ne quis se præter Apellem
Pingeret , aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.

Horat. lib. 2. Epist. ad Aug.

^b Neque enim Alexander quod illorum artem cum
der gratiæ cautâ ab Apelle ipsis , tum etiam sibi , glo-
posissimum pingi , & à Ly- riæ fore putabat. *Cic. ad*
sippo fingi volebat ; sed *famil. lib. 5. Epist. 12.*

Tome XI. I. Partie.

I

98 DE LA SCULPTURE.

Entre ces statues d'Alexandre , il y en avoit une d'une rare beauté , dont Néron faisoit grand cas , & pour laquelle il avoit un attachement particulier. Mais , comme elle n'étoit que de bronze , ce ^a Prince , qui étoit sans goût , & qui n'étoit frappé que de l'éclat , s'avisa de la faire dorer. Cette nouvelle parure , quelque précieuse qu'elle fût , lui fit perdre tout son prix , en couvrant la délicatesse de l'art. Il fallut ôter tout cet or postiche , moyennant quoi la statue recouvra une partie de sa première beauté & de son ancien prix , malgré les vestiges & les cicatrices qu'avoit laissé l'opération par laquelle on y avoit attaché l'or. Il me semble voir dans le mauvais goût de Néron celui de plusieurs personnes , qui cherchent à substituer le clinquant des pensées brillantes à la précieuse & inestimable simplicité des Anciens.

On dit que Lyfippe ajouta beaucoup à la perfection de la Statuaire , en exprimant les cheveux mieux que

^a Quam statuam inaurari jussit Nero princeps , delectatus admodum illa. Dein , cum pretio perisset gratia artis , detractum est aurum ; pretiosiorque talis existimatur , etiam cicatricibus operis atque conscissuris , in quibus aurum hæserat , remanentibus. *Plin.*

ceux qui étoient avant lui, & en faisant les têtes plus petites & les corps moins gros, pour faire paroître les statues plus hautes. Sur^a quoi Lyfippe disoit de lui-même, *que les autres avoient représenté dans leurs statues les hommes, tels qu'ils étoient faits; mais que pour lui il les représentoit, tels qu'ils paroissent*; c'est-à-dire, si je ne me trompe, de la manière la plus propre à les faire paroître dans toute leur beauté. Le premier point, dans la Sculpture comme dans la Peinture, est de suivre & d'imiter la nature: nous avons vû que Lyfippe la regardoit comme son maître & sa règle. Mais l'art ne s'en tient point là. Sans s'écarter jamais de la nature, il y ajoute des traits, des graces, qui ne la changent point, mais qui simplement l'embellissent, & frappent la vûe plus vivement & plus agréablement. On^b reprochoit à Démétrius, Statuaire d'ailleurs très habile, de s'attacher trop scrupuleusement à la vérité dans ses ouvrages, & d'y rechercher plus

^a Vulgò dicebat ab illis (veteribus) factos, quales essent homines, à se, quales viderentur esse. | ^b Demetrius tanquam nimius in eâ (veritate) reprehenditur; & fuit similitudinis quàm pulcritudinis amantior. Quintil. lib. 1.

cap. 10.

la ressemblance que la beauté. C'est ce que Lyssippe évitoit.

PRAXITÈLE.

AN. M. 3649. PRAXITÈLE vivoit vers la CIV^e Olympiade. Il ne faut pas le confondre avec un autre Praxitèle qui se rendit célèbre du tems de Pompée par d'excellens ouvrages d'orfèvrerie. Celui dont nous parlons ici, est aux premiers rangs entre les Statuaires. Il travailloit principalement sur le marbre, & il y avoit un succès extraordinaire.

*Pausan. l. 1.
pag. 34.*

Parmi le grand nombre de statues qu'il avoit faites, on ne sauroit à laquelle il faudroit donner la préférence, si lui-même ne nous l'avoit appris : & il le fit d'une manière qui a quelque chose de singulier. Phryné, la célèbre courtisane, se l'étoit fort attaché. Elle l'avoit souvent pressé de lui faire présent de celui de ses ouvrages qu'il estimoit davantage, & qui lui paroissoit le plus achevé ; & il n'avoit pu le lui refuser. Mais, quand il s'agit de porter ce jugement, il différoit de jour en jour, soit qu'il eût peine à se déterminer lui-même, ou plutôt parce qu'il cherchoit à se dé-

barrasser de ses vives & pressantes sollicitations, en traînant l'affaire en longueur. L'industrie & l'adresse ne manquent pas pour l'ordinaire aux personnes de la profession de Phryné. Elle sut tirer habilement de Praxitèle son secret malgré lui. Un jour qu'il étoit chez elle, le domestique du Statuaire qu'elle avoit su gagner, accourant tout hors d'haleine : » Le feu, lui dit-il, a pris à votre atelier, & a déjà gâté une partie de vos ouvrages. Lesquels faut-il que je sauve ? » Le Maître, tout hors de lui, s'écria : » Je suis perdu, si les flammes n'ont point épargné mon Satyre & mon Cupidon. Rassurez-vous, reprit aussitôt la Courtisane : il n'y a rien de brulé. J'ai appris ce que je voulois savoir. « Praxitèle ne put pas s'en défendre davantage. Elle choisit le Cupidon, qu'elle plaça dans la suite à Thespies sa patrie, ville de Béotie, où lontems après on alloit encore le voir par curiosité. Quand Mummius enleva de Thespies plusieurs statues pour les envoyer à Rome, il respecta celle-ci, parce qu'elle étoit consacrée à un dieu. Le

*Cic. in Verr.
de sign. n. 4.*

Cupidon de Verrès, dont parle Ci-

céron , étoit auffi de Praxitèle , mais différent de celui-ci.

C'est du premier fans doute qu'il est parlé dans les Mémoires de M. le Président de Thou. Le fait est très curieux : je le transcrirai ici tel qu'il y est rapporté. M. de Thou , encore jeune , accompagnoit en Italie M. de Foix que la Cour y avoit envoyé. Ils étoient pour lors à Pavie. Entr'autres raretés qu'Isabelle d'Este , grand'mère des Ducs de Mantoue , avoit rangées avec soin & avec ordre dans un cabinet magnifique , on fit voir à M. de Thou une chose digne d'admiration : c'étoit un Cupidon endormi , fait d'un riche marbre de Spezzia , par Michel-Ange Buonarotti , cet homme célèbre , qui de ses jours avoit fait revivre la Peinture , la Sculpture , & l'Architecture , fort négligées depuis lontems. De Foix , sur le raport qu'on lui fit de ce chef-d'œuvre , le voulut voir. Tous ceux de sa suite , & de Thou lui-même , qui avoit un goût fort délicat pour ces fortes d'ouvrages , après l'avoir considéré curieusement de tous les côtés , avouèrent tout d'une voix qu'il étoit infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on lui donnoit.

*Sur la côte
de Gennes.*

Quand on les eut laissés quelque tems dans l'admiration, on leur fit voir un autre Cupidon, qui étoit envelopé d'une étofe de soie. Ce monument antique, tel que nous le représentent tant d'ingénieuses * épi-grammes que la Grèce à l'envi fit autrefois à sa louange, étoit encore souillé de la terre d'où il avoit été tiré. Alors toute la compagnie comparant l'un avec l'autre, eut honte d'avoir jugé si avantageusement du premier, & convint que l'ancien paroissoit animé; & le nouveau un bloc de marbre sans expression. Quelques personnes de la maison assurèrent alors que Michel-Ange, qui étoit plus sincère que les grands Artistes ne le sont ordinairement, avoit prié instamment la Comtesse Isabelle, après qu'il lui eut fait présent de son Cupidon & qu'il eut vû l'autre; qu'on ne montrât l'ancien que le dernier, afin que les connoisseurs pussent juger en les voiant, de combien, en ces sortes d'ouvrages, les Anciens l'emportent sur les Modernes.

* Il y a jusqu'à 22 épi-grammes sur Cupidon dans le quatrième Livre de l'Anthologie.

*M. de Piles
dans la vie de
Michel-An-
ge.*

Mais quelquefois les plus habiles s'y trompent : le même Michel-Ange en fournit une preuve. Aiant fait la figure d'un Cupidon , il l'a porta à Rome , & lui aiant cassé un bras qu'il retint , il enterra le reste dans un lieu où il savoit qu'on devoit fouiller. Cette figure y aiant été trouvée , fut admirée des connoisseurs , & vendue pour Antique au Cardinal de saint Grégoire. Michel-Ange les détrompa bientôt en produisant le bras qu'il en avoit réservé. Il est beau d'être assez habile pour imiter parfaitement les Anciens , jusqu'à tromper les yeux les plus savans ; & assez modeste , pour avouer ingénument qu'on leur est de beaucoup inférieur , comme nous avons vû que Michel-Ange l'a fait.

On raconte une méprise semblable , mais dans une matière différente. Joseph Scaliger , le plus habile Critique de son tems , s'étoit vanté qu'on ne pouvoit pas le tromper sur le stile des Anciens. On fit courir six vers comme trouvés tout récemment : je vais les transcrire.

Here , si querelis , ejulatu , fletibus ,
Medicina fieret miseriis mortalium ,

Auro parandæ lacrumæ contrà forent.
 Nunc hæc ad minuenda mala non magis
 valent,
 Quàm Nænia Præficæ ad excitandos mor-
 tuos.
 Res turbidæ consilium non fletum expe-
 tunt.

Ces vers , qui sont admirables , & qui ont tout l'air antique , éblouirent tellement Scaliger , qu'il les cita dans son Commentaire sur Varron comme un fragment de Trabea , découvert depuis peu dans un ancien Manuscrit. Trabea, Poète Comique , vivoit six cens ans après la fondation de Rome. Ces six vers étoient de la façon de Muret , qui joua ce tour à Scaliger son rival & son concurrent.

On juge bien que Praxitèle , livré *Athen. l. 1. p. 591.* comme il étoit à Phryné , ne manqua pas d'employer le travail de ses mains pour celle qui s'étoit rendue maitresse de son cœur. Une des statues de Phryné fut placée depuis à Delphes même , entre celles d'Archidamus roi de Sparte & de Philippe roi de Macédoine. Quelle honte ! Si les richesses étoient un titre pour y trouver place , elle la méritoit bien : car les siennes étoient

immenses. Elle eut l'effronterie (quel autre nom donner au trait que je vais rapporter ?) de s'engager à rebâtir Thèbes à ses dépens , pourvû qu'on y mît cette inscription : ALEXANDRE A DÉTRUIT THEBES , ET PHRYNÉ L'A RÉTABLIE.

Plin. l. 36.
cap. 5.

Les habitans de l'île de Cos avoient demandé une statue de Vénus à Praxitèle. Il en fit deux dont il leur donna le choix pour le même prix. L'une étoit nue , l'autre voilée ; mais la première l'emportoit infiniment pour la beauté : *immensa differentia famæ*. Ceux de Cos eurent la sagesse de donner la préférence à la dernière, persuadés que la bienséance , l'honnêteté , & la pudeur , ne leur permettoient pas d'introduire dans leur ville une telle image , capable d'y faire un ravage infini pour les mœurs : *Severum id ac pudicum arbitrantur*. Cette retenue des païens , à combien de chrétiens fera-t-elle honte ? Les Cnidiens furent moins attentifs aux bonnes mœurs. Ils achetèrent avec joie la Vénus rebutée , qui fit depuis la gloire de leur ville, où l'on alloit exprès de fort loin pour voir cette statue , qui passoit pour l'ouvrage le plus achevé de Praxitèle. Nicomède,

roi de Bithynie , en faisoit un tel cas , qu'il offrit aux habitans de Cnide d'acquitter toutes leurs dettes qui étoient fort grandes , s'ils vouloient la lui céder. Ils crurent que ce seroit se deshonorer , & même s'appauvrir , que de vendre , pour quelque prix que ce fût , une statue qu'ils regardoient comme leur gloire & leur trésor.

S C O P A S.

SCOPAS étoit en même tems excellent Architecte & excellent Sculpteur. *Plin. l. 36. cap. 5.*

Il étoit de l'île de Paros , & florissoit dans la LXXXVII^e Olympiade. Parmi *AN. M. 35724* tous ses ouvrages , sa Vénus tenoit le premier rang. On prétend même qu'elle l'emportoit sur celle de Praxitèle qui étoit si renommée. Elle fut portée à Rome : mais , a dit Pline , le nombre & l'excellence des ouvrages dont cette ville est remplie , en obscurcit l'éclat ; outre que les emplois & les affaires dont on y est occupé ne laissent guères le tems de s'amuser à ces curiosités , qui demandent pour en admirer la

a Romæ quidem magnitudo operum eam (Venerem) obliterat , ac magni officiorum negotiorumque ætævi omnes à conspectu rione talium operum abducunt , quoniam otiosorum & in magno loci silentio apta admiratio talis est. *Plin.*

beauté, des personnes de loisir & des-œuvrées, aussi bien qu'un lieu tranquille & éloigné du tumulte.

Bid. cap. 14. J'ai déjà remarqué ailleurs que la colonne qu'il fit pour le temple de Diane d'Ephèse, fut celle de toutes qui eut le plus de réputation.

Plin. lib. 36. cap. 5. Il contribua aussi beaucoup à la beauté & à l'ornement du fameux Mausolée, que la Reine Artémise fit ériger à Mausole son mari dans la ville d'Halicarnasse, & qui a été mis au nombre des sept merveilles du monde, tant pour sa grandeur & la noblesse de son architecture, que pour la quantité & l'excellence des ouvrages de Sculpture dont il étoit enrichi. D'illustres compétiteurs en partagèrent la gloire avec Scopas. J'ai différé & remis pour ce lieu-ci la description que Pline nous a laissée d'une partie de ce superbe édifice, parce qu'elle regarde encore plus la Sculpture que l'Architecture.

L'étendue de ce Mausolée étoit de soixante-trois piés du midi au septentrion. Les faces étoient un peu moins larges; & son tour étoit de * quatre cens onze piés. Il avoit trente-six piés

* Il y avoit apparemment | *léc, & quelque espace vuide*
un mur autour du Mausolée | *entre l'un & l'autre ; ce*

& demi de hauteur , & trente-fix colonnes dans son enceinte. Scopas entreprit ce qui regarde l'orient ; Timothée eut le côté du midi ; Léocharé travailla au couchant , & Briaxis au septentrion. C'étoient les plus renommés Ouvriers qui fussent alors pour la Sculpture. Artémise mourut avant qu'ils eussent achevé l'ouvrage : mais ils crurent qu'il étoit de leur honneur de ne le point laisser imparfait. On doute encore aujourd'hui , dit Pline , lequel des quatre avoit le mieux réussi : *Hodieque certant manus*. Pythis se joignit à eux , & ajouta une Pyramide au - dessus du Mausolée , sur laquelle il posa un char de marbre attelé de quatre chevaux. Anaxagore ^{Diog. Laërt.} de Clazomène dit froidement , quand ^{in Anaxag.} il le vit : *Voilà bien de l'argent changé en pierre.*

Je ne dois pas terminer cet Article ^{Plin. lib. 34.} sans parler d'un combat fort singu- ^{cap. 8.} lier auquel deux des plus célèbres Statuaires dont j'ai fait mention furent exposés même après leur mort : ce sont Phidias & Polyclète. J'ai marqué ci-devant que le temple de Diane

qui paroît nécessaire pour ^{cuit dont il est parlé ici.} remplir la mesure du cir-

LIO DE LA SCULPTURE.

d'Ephése ne fut achevé qu'après une longue suite d'années. Il s'agissoit , dans un tems que Pline ne fixe point , d'y placer des statues d'Amazones au nombre de quatre apparemment. On en avoit plusieurs travaillées par les plus grands Maîtres tant morts que vivans. La majesté du temple demandoit qu'on n'y admît que ce qu'il y avoit de plus achevé dans l'art. Il falut s'en rapporter au jugement des plus habiles Statuaires du tems , quelque intéressés qu'ils pussent être dans la dispute. Ils s'adjugèrent chacun à eux-mêmes la première place , & nommèrent ensuite ceux qu'ils croioient avoir le mieux réussi ; & ce furent ceux qui eurent la pluralité de ces derniers suffrages , qu'on déclara victorieux. Polyclète eut la première place , Phidias la seconde , Ctésilas & Cylon les deux suivantes. Il étoit arrivé lontems auparavant quelque chose de pareil , mais pour un sujet bien différent. Après la bataille de Salamine , les Capitaines Grecs , selon une coutume usitée pour lors , devoient marquer sur un billet celui qu'ils croioient s'être le plus distingué dans la bataille. Chacun se nom-

*Plut. in The-
mist. p. 120.*

DE LA SCULPTURE. 111

ma le premier, & Thémistocle le second. C'étoit lui donner bien réellement la première place.

On voit bien que dans le court dénombrement que j'ai fait des Statuaires anciens, je n'ai choisi que la fleur des plus renommés. Il en reste beaucoup d'autres, & d'une grande réputation, que je suis obligé d'omettre, pour ne pas trop allonger mon ouvrage.

Cicéron vante beaucoup la Sapho de bronze du célèbre Statuaire Silanion. Rien n'étoit plus parfait que cette statue : Verrès l'avoit enlevée du Prytanée de Syracuse.

Pline raconte que le même ^a Silanion avoit jetté en bronze la statue d'Apollodore son confrere, homme emporté & violent contre lui-même, & à qui il arrivoit souvent de briser par dégoût ses propres ouvrages, parce qu'il ne pouvoit les porter à la souveraine perfection dont il avoit l'idée dans l'esprit. Silanion représenta d'une manière si vive cette mauvaise humeur & cet emportement, que l'on croioit voir, non Apollodore, mais

*Florem hominum liban-
tibus, Plin.*

*Cic. in Verr.
de sign. n.
125-127.*

*Plin. lib. 34
cap. 8.*

^a Silanion Apollodorum finxit, fidorem & ipsum, sed inter cunctos diligentissimum artis, &

inimicum sui judicem, crebro perfecta signa frangentem, dum satiare cupiditatem nequit artis.

112 DE LA SCULPTURE.

la Colére en personne : *Hoc in eo expressit , nec hominem ex are fecit , sed iracundiam.*

Plin. lib. 36.

cap. 5.

Le même Pline vante fort aussi un Laocoon qui étoit dans le palais de l'Empereur Tite , & lui donne la préférence sur tous les ouvrages de Peinture & de Sculpture. Trois habiles Ouvriers , Agésandre , Polydore , & Athénodore Rhodiens , l'avoient travaillé de concert & avoient fait d'une seule pierre Laocoon , ses enfans , & les serpens avec tous leurs plis & replis. L'ouvrage étoit bien excellent , s'il égaloit l'admirable description que *Virgile* fait de cette histoire , ou même s'il en approchoit.

Æneid. l. 2.

Il me reste à peindre le caractère de ces illustres Ouvriers , si habiles eux-mêmes à représenter au naturel les dieux & les hommes. Je le ferai d'après *Quintilien* & *Cicéron* , deux excellens peintres en fait de caractères & de portraits , mais qu'on ne peut copier ordinairement sans les gâter.

Quintil. lib.

12. cap. 10.

Le premier avoit marqué combien , dans la Peinture il se trouve de manières différentes : il continue ainsi. La même différence se trouve encore dans

dans la Sculpture. Car les premiers Statuaires dont il soit fait mention, Calon & Egésias, travailloient durement, & à peu près dans le goût Toscan. Calamis vint après eux, & ses ouvrages étoient déjà moins contrainsts. Ceux de Miron ensuite eurent un air plus naturel & plus aisé. Polyclète ajouta la régularité & l'agrément. La plupart lui donnent le premier rang : cependant, comme on ne trouve rien sans défauts, ils disent que ses statues auroient besoin d'un peu plus de force. En effet il a représenté les hommes avec des graces infinies, & mieux qu'ils ne sont : mais il n'a pas tout-à-fait atteint la majesté des dieux. On dit même que l'âge robuste étonnoit ses savantes mains : c'est pourquoi il n'a guères exprimé que la tendre jeunesse. Mais ce qui manquoit à Polyclète, Phidias & Alcamène l'ont eu en partage. On tient pourtant que Phidias représentoit mieux les dieux que les hommes. Jamais Ouvrier n'a si bien manié l'ivoire, quand nous n'en jugerions que par la Minerve d'Athènes, & par son Jupiter Olympien ; dont la beauté semble avoir encore ajouté quelque

chose à la religion des peuples, tant la majesté de l'ouvrage égaloit le dieu. On estime que Lysippe, & Praxitèle font les deux qui ont le mieux copié la nature. Car, pour Démétrius, on le blâme d'avoir porté ce soin jusqu'à l'excès, & de s'être plus attaché à la ressemblance qu'à la beauté.

Cic. in Brut.
n. 70.

L'endroit de Cicéron est plus court, & il y parle aussi de quelques anciens peu connus. Je trouve, dit-il, que Canachus dans ses statues fait voir un goût sec & dur. Calamis, tout dur qu'il est, ne l'est pas tant que Canachus. Myron n'est pas encore assez dans le vrai, quoiqu'absolument parlant, ce qui sort de ses mains soit beau. Polyclète est fort au-dessus, &c., à mon sens, il a attrapé la perfection.

J'ai déjà remarqué plus d'une fois que c'est à la Grèce que la Sculpture est redevable de la souveraine perfection où elle a été portée. La grandeur de Rome, qui devoit s'élever sur les débris de celle des Successeurs d'Alexandre, demeura longtemps dans la simplicité rustique de ses premiers Dictateurs & de ses Consuls, qui n'estimoient & n'exerçoient d'autres

Arts que ceux qui servent à la guerre & aux besoins de la vie. On ne comença à avoir du goût pour les statues & les autres ouvrages de Sculpture , qu'après que Marcellus , Scipion , Flamininus , Paul Emile , & Mummius eurent exposé aux jeux des Romains ce que Syracuse , l'Asie , la Macédoine , Corinthe , l'Achaïe , & la Béotie avoient de plus beaux ouvrages de l'art. Rome vit avec admiration les tableaux , les bronzes , les marbres , & tout ce qui sert de décoration aux temples & aux places publiques. On se piqua d'en étudier les beautés , d'en discerner toute la délicatesse , d'en connoître le prix ; & cette intelligence devint un nouveau mérite , mais en même tems l'occasion d'un abus funeste à la République. Nous avons vû que Mummius , après la prise de Corinthe , chargeant des Entrepreneurs de faire transporter à Rome quantité de statues & de tableaux de la main des premiers Maîtres , les menaça , s'il s'en perdoit ou s'en gâtoit en chemin , de les obliger d'en fournir d'autres à leurs propres frais & dépens. Cette grossière ignorance n'est-elle

a Non purò dubitè , Vinicè , quiri magis , pro

pas , dit un Historien , infiniment préférable à la prétendue science qui en prit bientôt la place ? Foiblesse étrange de l'humanité ! L'innocence est-elle donc attachée à l'ignorance ? & faut-il que des connoissances & un goût estimable en soi ne puissent s'acquérir , sans que les mœurs en souffrent par un abus , dont la honte retombe quelquefois , quoiqu'injustement , sur les Arts mêmes ?

Ce nouveau goût pour les pièces rares fut bientôt porté à l'excès. Ce fut à qui orneroit le plus superbement ses maisons à la ville & à la campagne. Le gouvernement des pays conquis leur en offroit les occasions. Tant que les mœurs ne furent pas corrompues , il n'étoit pas permis aux Gouverneurs de rien acheter des peuples que le Sénat leur soumettoit , parce que , dit Cicéron , quand le vendeur n'a pas la liberté de vendre les choses le prix qu'elles valent , ce n'est plus une vente de sa part , c'est une violence qu'on lui fait : *Quod putabant ereptionem esse non emptionem, cum ven-*

*Verr. de
p. 10.*

rep. fuerit manere adhuc
eodem Corinthiorum in-
tellectum , quam in tan-
tum ea intelligi , & quia

hac prudentiâ illa impru-
dentiâ decori publico fue-
rit convenientior. *Vell.
Paterc. lib. 1. cap. 13.*

atori suo arbitratu vendere non liceret.

On a fait que ces merveilles de l'art, qui portent le nom des grands maîtres, étoient souvent sans prix. En effet elles n'en ont point d'autre que celui qu'y mettent l'imagination, la passion, & , pour me servir de l'expression de Sénèque, la ^b fureur de quelques particuliers. Les Gouverneurs de provinces achetoient pour rien ce qui étoit fort estimé : encore étoient-ce les plus modérés. La plupart ufoient de force & de violence.

L'histoire nous en a fourni des preuves dans la personne de Verrès Préteur de Sicile : & il n'étoit pas le seul qui en usât de la sorte. Il est vrai, que, sur cet article, il porta l'impudence à un excès qui ne se conçoit point. Cicéron ^c ne fait pas comment l'appeler : passion, maladie, folie, brigandage. Il ne trouve point de nom qui l'exprime assez fortement. Ni bien-

^a Qui modus est in his rebus cupiditatis, idem est estimationis. Difficile est enim finem facere pretio, nisi libidini feceritis. *Verr. de sign. n. 14.*

^b Corinthia paucorum furore pretiosa, *De brev. vit. cap. 12.*

^c Venio nunc ad istius, quemadmodum ipse appellat, studium; ut amici ejus morbum & insaniam; ut Siculi, latrocinium. Ego, quo nomine appellem, nescio. *Ibid. n. 2.*

118 DE LA SCULPTURE.

féance , ni sentiment d'honneur , ni crainte des loix , rien ne l'arrétoit. Il comptoit être dans la Sicile , comme dans un pays de conquête. Nulle statue , soit petite soit grande , pour peu qu'elle fût estimée & précieuse , n'échappoit à ses mains rapaces. Pour dire tout en un mot , Cicéron ^a prétend que la curiosité de Verrès avoit plus coûté de dieux à Syracuse , que la victoire de Marcellus ne lui avoit coûté d'hommes.

^a Sic habetote , plures effe à Syracusanis istius adventu deos , quàm victoria Marcelli homines desideratos. *Ibid.* n. 131.





CHAPITRE CINQUIEME,

DE LA

PEINTURE.

ARTICLE PREMIER.

De la Peinture en général.

§. I.

Origine de la Peinture.

IL EN EST de la Peinture comme Plin. l. 35. cap. 3.
de tous les autres Arts, c'est-à-dire
qu'elle a eu des commencemens très
grossiers & très imparfaits. L'ombre
d'un homme marquée & circonscripte
par des lignes y a donné naissance,
aussi bien qu'à la Sculpture. La pre-
mière manière de peindre tira donc
son origine de l'ombre, & ne con-
sista qu'en quelques traits, qui se
multipliant peu à peu formèrent le
dessin. On ajouta ensuite la Couleur.
Elle fut d'abord unique dans chaque
dessin, sans en mêler plusieurs dans
la même pièce : cette manière de
peindre fut appelée *Monochrome*,
c'est-à-dire d'une seule couleur. Enfin,

l'Art se perfectionnant de jour en jour, on introduisit le mélange de quatre couleurs seulement : il en fera parlé dans la suite.

Je n'examine point ici l'antiquité de la Peinture. Les Egyptiens se vantent d'en avoir été les inventeurs, & cela peut bien être : mais ce ne sont point eux qui l'ont mise en honneur & en crédit. Plin., dans le long dénombrement qu'il fait des habiles Ouvriers en chaque genre, & des chefs-d'œuvres de l'Art, ne nomme pas un seul Egyptien. C'est donc dans le sein de la Grèce, soit à Corinthe, soit à Sicyone, soit à Athènes, & dans d'autres villes, que la Peinture s'est perfectionnée. On la croit postérieure à la Sculpture, parce qu'Homère, qui parle souvent de statues, de bas reliefs, & de gravûres, ne fait mention d'aucun tableau ni d'aucune peinture.

Plin. Ibid.

Ces deux Arts ont beaucoup de parties qui leur sont communes ; mais elles arrivent à leur fin, qui est l'imitation de la nature, par différens moiens : la Sculpture, par le relief de la matière ; la Peinture, par les couleurs sur une superficie plate ; &

il faut avouer que le ciseau dans les mains d'un homme de génie intéresse presque autant que le pinceau. Mais sans prétendre régler les rangs entre ces deux Arts , ni donner la préférence à l'un sur l'autre , quelle merveille de voir que la main d'un Artisan , par quelques coups de ciseau , puisse animer le bronze & le marbre ; & qu'en se jouant sur une toile avec un pinceau & des couleurs , elle imite par des lignes , des jours , & des ombres , tous les objets de la nature ? Si ^a Phidias forme l'image de Jupiter , dit Sénèque , il semble que ce dieu va lancer la foudre : s'il représente Minerve , on diroit qu'elle va parler pour instruire ceux qui la considèrent , & que cette sage déesse ne garde le silence que par modestie. Doux prestige , agréable imposture , qui trompe sans induire en erreur , qui fait illusion aux sens pour éclairer l'esprit !

^a Non vidit Phidias Jovem , fecit tamen velut tantum ; nec stetit ante oculos ejus Minerva , dignus tamen illa arte animus , & concepit deos ,

& exhibuit. *Senec. Controv. lib. 1. cap. 34.*

Verecundè admodum silent , ut hinc responsuras paulo minùs voces præstoleris. *Laſſant.*

§. II.

*Des différentes parties de la Peinture.
Du vrai dans la Peinture.*

LA PEINTURE est un Art qui par des lignes & des couleurs représente sur une surface égale & unie tous les objets visibles. L'image qu'elle en fait, soit de plusieurs corps ensemble, ou d'un seul en particulier, s'appelle Tableau ; dans lequel il y a trois choses à considérer, la COMPOSITION, le DESSEIN, le COLORIS, qui sont les trois parties nécessaires pour former un bon Peintre.

I. LA COMPOSITION, qui est la première partie de la Peinture, contient deux choses : l'Invention, & la Disposition.

L'*Invention* est un choix des objets qui doivent entrer dans la composition du sujet que le Peintre veut traiter. Elle est ou historique simplement, ou allégorique. L'Invention historique est un choix d'objets qui simplement par eux-mêmes représentent le sujet. Elle ne regarde pas seulement toutes les histoires vraies ou fabuleuses, mais

elle comprend encore les portraits des personnes, la représentation des pays, des animaux, & de toutes les productions de l'art & de la nature. L'invention allégorique est un choix d'objets qui servent à représenter dans un tableau, ou en tout ou en partie, autre chose que ce qu'ils sont en effet. Tel est, par exemple, le tableau d'Apelle qui représente la Calomnie, duquel Lucien fait la description : je la rapporterai dans la suite. Telle est la peinture morale d'Hercule entre Vénus & Minerve, où ces divinités païennes ne sont introduites que pour nous marquer les attrait de la volupté & de la vertu.

La *Disposition* contribue beaucoup à la perfection & au prix d'un tableau. Car, quelque avantageux que soit le sujet, quelque ingénieuse que soit l'invention, quelque fidèle que soit l'imitation des objets que le Peintre a choisis, s'ils ne sont bien distribués, l'ouvrage n'aura point une approbation générale. L'économie & le bon ordre est ce qui fait tout valoir, ce qui attire l'attention, & ce qui attache l'esprit, par un arrangement ingénieux

124 DE LA PEINTURE

& prudent , qui met toutes les figures dans leur place naturelle. C'est cette économie & cet arrangement qu'on appelle Disposition.

2. LE DESSEIN , entant qu'il fait une des parties de la Peinture , est pris pour la circonscription des objets , pour les mesures & les proportions des formes extérieures. Il regarde également les Peintres , les Sculpteurs , les Architectes , les Graveurs , & généralement tous les Artisans dont les ouvrages ont besoin de grace & de symétrie.

On considère plusieurs choses dans le Dessin : la Correction , le bon Goût , l'Elégance , le Caractère , la Diversité , l'Expression , la Perspective. Mon dessein est de ne parler des principes de la Peinture qu'autant que mes Lecteurs peuvent en avoir besoin pour entendre ce qui sera raporté de l'ancienne Peinture , & pour en pouvoir juger avec quelque discernement & quelque justesse.

Correction est un terme dont les Peintres se servent ordinairement pour exprimer l'état d'un dessein qui est exempt de fautes dans les mesures.

Cette Correction dépend de la justesse des proportions, & de la connoissance du corps humain & de ses parties.

Le *Goût* est une idée qui suit l'inclination naturelle du Peintre, ou qu'il s'est formée par l'éducation. Chaque Ecole a son goût de Dessin; & depuis le rétablissement des beaux Arts en Europe celle de Rome a toujours été estimée la meilleure, parce qu'elle s'est formée sur l'Antique. L'Antique est donc ce qu'il y a de meilleur pour le Goût du Dessin.

L'*Elégance* du Dessin est une manière d'être qui embellit les objets, sans en détruire la vérité. Cette partie qui est fort importante, sera traitée plus au long dans la suite.

Le *Caractère* est la marque propre & particulière qui distingue & caractérise chaque espèce d'objet, qui tous demandent des touches différentes pour exprimer l'esprit de leur caractère.

La *Diversité* consiste à donner à chaque personnage d'un tableau l'air & l'attitude qui lui sont propres. Le Peintre habile a le talent de discerner le naturel qui est toujours varié. Ainsi la contenance & l'action des person-

nes qu'il peint sont toujours variées. Il est pour un grand Peintre , par exemple , une infinité de joies & de douleurs différentes , qu'il fait varier encore par les âges , par les tempéramens , par les caractères des nations & des particuliers , & par mille autres moyens. Le sujet le plus rebattu devient un sujet neuf sous son pinceau.

Le mot d'*Expression* se confond ordinairement en parlant de Peinture avec celui de *Passion*. Ils diffèrent néanmoins en ce que , *Expression* est un terme général qui signifie la représentation d'un objet selon le caractère de sa nature , & selon le tour que le Peintre a dessein de lui donner pour la convenance de son ouvrage. Et la *Passion* , en Peinture , est un mouvement du corps accompagné de certains traits sur le visage qui marquent une agitation de l'ame. Ainsi toute passion est une expression , mais toute expression n'est pas une passion.

La *Perspective* est l'Art de représenter les objets qui sont sur un plan , selon la différence que l'éloignement y apporte , soit pour la figure , soit pour la couleur. On distingue donc deux sortes de perspectives , la linéaire

& l'aérienne. La Perspective linéaire consiste dans le juste raccourcissement des lignes ; l'aérienne dans une juste dégradation des couleurs. *Dégrader*, c'est ; en terme de Peinture , ménager le fort & le foible des jours , des ombres ; & des teintes selon les divers degrés d'éloignement. M. Perrault , par un zèle aveugle pour les modernes , prétendoit que la Perspective étoit absolument inconnue aux Anciens ; & il fondeoit son sentiment sur le manque de Perspective dans la colonne Trajane. M. l'Abbé Salier , dans une courte mais élégante Dissertation sur cette matière , prouve par plusieurs passages que la Perspective n'étoit point inconnue aux Anciens , & que c'est cet artifice industrieux qui leur enseignoit si bien à faire illusion aux sens dans leurs tableaux , par la modification des grandeurs , des figures , & des couleurs , dont ils faisoient augmenter ou diminuer la force & l'éclat. Quant à la colonne Trajane , si la Perspective n'y a pas été exactement observée , ce n'est point par ignorance des règles de l'Art , mais parce que souvent les grands Maîtres se mettent au-dessus des ré-

*Mémoires de
l'Acad. des
Inscriptions
Tome VIII.*

128 DE LA PEINTURE.

gles même pour atteindre plus sûrement à leur but. M. de Piles reconnoît que le défaut de dégradation dans cette colonne ne doit être attribué qu'au dessein que l'Ouvrier, supérieur aux règles de son art, avoit de soulager la vûe, & de rendre les objets plus sensibles & plus palpables.

3. Le **COLORIS** est différent de la couleur. Celle-ci est ce qui rend les objets sensibles à la vûe. Le **Coloris** est une des parties essentielles de la Peinture, par laquelle le Peintre fait imiter la couleur de tous les objets naturels, en faisant un mélange judicieux des couleurs simples qui sont sur sa palette. Cette partie est bien importante. Elle enseigne de quelle sorte les couleurs doivent être employées pour produire ces beaux effets du *Clair-obscur*, qui aident à faire paroître le relief des figures, & les enfoncemens des tableaux.

Plinè l'explique assez au long. Après avoir parlé des commencemens fort simples & fort grossiers de la Peinture, il ajoute qu'à l'aide du tems & de l'expérience elle se dévelopa peu à

a Tandem se ars ipsa | men atque umbras, dif-
-stinxit, & invenit lu- | ferentia colorum alterna

DE LA PEINTURE. 129

peu : qu'elle trouva les Jours & les Ombres , avec la différence des couleurs qui se relevent l'une par l'autre ; & qu'elle mit en usage le Clair-obscur, comme le dernier éclat & la consommation du Coloris. Car ce Clair-obscur n'est pas proprement la lumière ; mais il tient comme le milieu entre les Jours & les Ombres qui entrent dans la composition du sujet. Et de-là vient que les Grecs l'ont appelé T O N O S , c'est-à-dire le Ton de la Peinture : pour nous faire entendre , que , comme dans la Musique il y a mille tons différens qui s'unissent les uns aux autres d'une manière insensible pour faire un son harmonieux ; de même , dans la Peinture , il y a une force & une dégradation de lumière presque imperceptibles , lesquelles varient encore selon les couleurs propres ou locales des divers objets où elles tombent. C'est par cette distribution enchantée des lumières & des ombres , & , s'il est permis de parler ainsi , par les prestiges de cette espèce de magie ,

vice se se excitante : Postea deinde adjectus est SPLEN- DOR , alius hic quàm lu- men , quia inter	hoc & umbram effect , ap- pellaverunt <i>Tim. Plin.</i> <i>lib. 35. cap. 5.</i>
---	--

que les Peintres font illusion aux sens, & en imposent aux yeux des spectateurs. Ils emploient avec un art qu'on ne se lasse point d'admirer, les teintes, les demi-teintes, & toutes les diminutions de couleurs nécessaires pour dégrader la couleur des objets. Les nuances ne sont pas mieux fondues dans la nature que dans leurs tableaux.

C'est cet appas séduisant de la Peinture qui frappe & attire tout le monde : les ignorans, les connoisseurs, & les Peintres même. Elle ne permet à personne de passer indifféremment par un lieu où sera quelque tableau qui porte ce caractère, sans être comme surpris, sans s'arrêter, & sans jouir quelque tems du plaisir de la surprise. La véritable Peinture est donc celle qui nous appelle, pour ainsi dire, en nous surprenant : & ce n'est que par la force de l'effet qu'elle produit que nous ne pouvons nous empêcher d'en approcher, comme si elle avoit quelque chose à nous dire. Et quand nous sommes auprès d'elle, nous trouvons en effet qu'elle nous divertit par le beau choix, & par la nouveauté des choses qu'elle nous

présente ; par l'histoire , & par la fable dont elle nous rafraîchit la mémoire ; par les inventions ingénieuses , & par les allégories dont nous nous faisons un plaisir de trouver le sens , ou de critiquer l'obscurité.

Il y a plus , comme le remarque Aristote dans le Poétique. Des monstres , & des hommes morts ou mourans , que nous n'oserions regarder ou que nous ne verrions qu'avec horreur , nous les voyons avec plaisir imités dans les ouvrages des Peintres. Mieux ils sont imités , plus nous les regardons avidement. Le massacre des Innocens a dû laisser des idées bien funestes dans l'imagination de ceux qui virent réellement les soldats effrénés égorger les enfans dans le sein des mères sanglantes. Le tableau de le Brun , où nous voyons l'imitation de cet événement tragique , nous émeut & nous attendrit ; mais il ne laisse dans notre esprit aucune idée importune. Nous savons que le Peintre ne nous afflige qu'autant que nous le voulons , & que notre douleur , qui n'est que superficielle , disparaîtra avec le tableau : au lieu que nous ne serions pas maîtres ni de la vivacité ,

132 DE LA PEINTURE.

ni de la durée de nos sentimens, si nous avons été frappés par les objets mêmes.

Mais ce qui doit dominer dans la Peinture, & ce qui en fait la souveraine perfection, c'est le Vrai. Rien n'est bon, rien ne plait sans le Vrai. Tous les Arts qui ont pour objet l'imitation, ne s'exercent que pour instruire & pour divertir les hommes par une fidèle représentation de la nature. J'insérerai ici sur cette matière un morceau, dont j'espère que le Lecteur me saura gré. Je l'ai extrait du petit Traité de M. de Piles sur le Vrai dans la Peinture, & encore plus d'une Lettre de M. du Guet qui y est jointe, & qu'il avoit écrite à une Dame, qui lui avoit demandé son sentiment sur ce petit Traité.

Cours de
Peinture de
M. de Piles,
qui se vend
chez la Veuve
Estienne.

Du Vrai dans la Peinture.

QUOIQUE la Peinture ne soit qu'une imitation, & que l'objet qui est dans le tableau ne soit que feint, il est pourtant appelé vrai, quand il imite parfaitement le caractère de son modèle.

On distingue trois sortes de Vrai

a Picturæ probari non similes veritati. *Vitruv.*
debent, quæ non sunt lib. 7. cap. 5.

dans la Peinture : le vrai simple , le vrai idéal , & le vrai composé , ou le vrai parfait.

Le Vrai simple , qu'on appelle le premier Vrai , est une imitation simple & fidèle des mouvemens expressifs de la nature , & des objets tels que le Peintre les a choisis pour modèle & qu'ils se présentent d'abord à nos yeux : en sorte que les carnations paroissent de véritables chairs , & les draperies de véritables étofes selon leur diversité , & que chaque objet en détail conserve le véritable caractère de sa nature.

Le Vrai idéal , est un choix de diverses perfections qui ne se trouvent jamais dans un seul modèle , mais qui se tirent de plusieurs , & ordinairement de l'Antique.

Le troisième Vrai , qui est composé du Vrai simple & du Vrai idéal , fait par cette union le dernier achèvement de l'art , & la parfaite imitation de la belle nature. On peut dire que les Peintres sont habiles selon le degré auquel ils possèdent les parties du premier & du second Vrai , & selon l'heureuse facilité qu'ils ont acquise d'en faire un bon composé.

134 DE LA PEINTURE.

Cette union concilie deux choses qui paroissent opposées : d'imiter la nature, & de ne se pas borner à l'imiter ; d'ajouter à ses beautés pour les atteindre , & de la corriger pour la bien faire sentir.

Le Vrai simple fournit le mouvement & la vie. L'idéal lui choisit avec art tout ce qui peut l'embellir, & le rendre touchant, & il ne le choisit pas hors du Vrai simple, qui est pauvre dans certaines parties, mais riche dans son tout.

Si le second Vrai ne suppose pas le premier, s'il l'étouffe & l'empêche de se faire plus sentir que tout ce que le second lui ajoute, l'art s'éloigne de la nature ; il se montre au lieu d'elle ; il en occupe la place, au lieu de la représenter ; il trompe l'attente du spectateur, & non ses yeux ; il l'avertit du piège, & ne fait pas le lui préparer.

Si au contraire le premier Vrai, qui a toute la vérité du mouvement & de la vie, mais qui n'a pas toujours la noblesse, l'exactitude, & les graces qui se trouvent ailleurs demeure sans le secours d'un second Vrai toujours grand & parfait, il ne plaît

qu'autant qu'il est agréable & fini, & le tableau perd tout ce qui a manqué à son modèle.

L'usage donc de ce second Vrai consiste à suppléer dans chaque sujet ce qu'il n'avoit pas, mais qu'il pouvoit avoir, & que la nature avoit répandu dans quelques autres; & à réunir ainsi ce qu'elle divise presque toujours.

Ce second Vrai, à parler dans la rigueur, est presque aussi réel que le premier: car il n'invente rien, mais il choisit par tout. Il étudie tout ce qui peut plaire, instruire, animer. Rien ne lui échape, lors même qu'il paroît échapé au hazard. Il arrête par le Dessein ce qui ne se montre qu'une fois; & il s'enrichit par mille beautés différentes pour être toujours régulier, & ne jamais tomber dans les redites.

C'est pour cette raison que l'union de ces deux Vrais a un effet si surprenant. Car alors c'est une imitation parfaite de ce qu'il y a dans la nature de plus spirituel, de plus touchant, & de plus parfait.

Tout est alors vraisemblable, parce que tout est vrai: mais tout est surprenant, parce que tout est rare. Tout fait impression, parce que l'on a obset-

136 DE LA PEINTURE.

vé tout ce qui est capable d'en faire : mais rien ne paroît affecté, parce qu'on a choisi le naturel, en choisissant le merveilleux & le parfait.

C'est ce beau Vrai - semblable qui paroît souvent plus vrai que la vérité même : parce que dans cette union le premier Vrai saisit le spectateur, sauve plusieurs négligences, & se fait sentir sans qu'on y pense.

Ce troisième Vrai est un but où personne n'a encore atteint. On peut dire seulement, que ceux qui en ont le plus approché, sont les plus habiles.

CE QUE j'ai rapporté jusqu'ici des parties essentielles de la Peinture, facilitera l'intelligence de ce qui sera dit bientôt des Peintres mêmes dans l'histoire abrégée que j'en ferai. Les plus grands Maîtres conviennent qu'il n'y a jamais eu de Peintre qui ait possédé au dernier degré d'excellence toutes les parties de son Art. Quelques-uns sont ingénieux dans l'Invention, d'autres heureux dans le Dessin : ceux-là réussissent dans le Coloris, ceux-ci dans l'Expression : d'autres enfin peignent avec beaucoup de grace & de beauté. Personne n'a encore possédé tous ces avantages à la fois. Ces talens,

talens , & plusieurs autres que j'ai omis , ont toujours été partagés : le plus excellent Peintre est celui qui en a réuni en sa personne le plus grand nombre.

L'important est de bien connoître à quoi nous porte notre naturel. Les hommes naissent avec un génie déterminé non seulement pour un certain Art , mais pour certaines parties de cet Art , qui sont les seules où ils puissent réussir éminemment. S'ils sortent de leur sphère, ils deviennent des hommes au-dessous du médiocre. L'art ajoute beaucoup aux talens naturels ; mais ne les supplée point quand ils manquent. Tout dépend du génie. On appelle ainsi l'aptitude qu'un homme a reçue de la nature pour faire bien & facilement certaines choses , que les autres ne sauroient faire que très mal , même en se donnant beaucoup de peine. Souvent ^a un Peintre plait sans observer les règles , pendant qu'un autre déplaît en les observant , parce que ce dernier n'a pas le bonheur d'être né

^a Ut verè dictum est caput esse artis , decere quod facias : ita id neque sine arte esse , neque totum arte tradî potest. *Quintil. lib. 11 cap. 3.*
^b In quibusdam virtutibus non habent gratiam,

138 DE LA PEINTURE.

avec du génie. Ce génie est le feu qui élève les Peintres au-dessus d'eux-mêmes, qui leur fait mettre de l'ame dans leurs figures, & qui leur tient lieu de ce qu'on appelle enthousiasme dans la poésie.

Au reste, quoiqu'un Peintre n'excelle pas dans toutes les parties de son Art, cela n'empêche pas que la plupart des ouvrages qui partent de la main des grands Maîtres ne doivent être regardés comme des ouvrages parfaits dans leur genre, & selon la mesure de perfection dont la foiblesse humaine est capable. La preuve certaine de leur excellence, c'est l'impression subite qu'ils font également sur tous les Spectateurs ignorans ou savans; avec cette seule différence, que les premiers n'en sentent que le plaisir, & que les autres en connoissent la raison. En matière d'ouvrages de poésie ou de peinture, le sentiment est un juge non récusable. On pleure à une tragédie ou à la vûe d'un tableau, avant que d'avoir discuté sur l'objet que le Poëte ou le Peintre nous

in quibusdam vitia ipsa delectant. *Quintil. lib. 10.*
cap. 3.

a Docili rationem amis.

intelligunt, indocti voluptatem. *Quintil. lib. 9.*
cap. 3.

y présentent, est un objet capable de toucher par lui-même, & s'il est bien imité. Le sentiment nous apprend ce qui en est, avant que nous ayons pensé à en faire l'examen. Le même instinct qui nous feroit gémir par un premier mouvement à la rencontre d'une mere qui conduiroit son fils au tombeau, nous fait pleurer quand la scène ou le tableau nous font voir l'imitation fidèle d'un pareil événement. Le public est donc capable de bien juger des vers & des tableaux sans savoir les règles de la poésie & de la peinture, parce que, comme l'observe Cicéron, tous les hommes, à l'aide du sentiment intérieur que la nature a mis en eux, connoissent, sans savoir les règles, si les productions des arts sont de bons ou de mauvais ouvrages.

On ne fera point étonné que je mette ici la Peinture en parallèle avec la Poésie. Tout le monde fait ce mot de Simonide, *que la Peinture est une*

a Illud ne quis admiratur quoniam modo hæc vulgus imperitorum notet, cum in omni genere, rum in hoc ipso, magna quardam est vis incredibilique naturæ. Omnes enim tacito quodam sensu, sine ulla arte aut ratione, quæ sint in artibus, ac rationibus recta ac prava, dijudicant. Cic. lib. 3. de Orat. ni 195.

poésie muette, & la poésie une peinture parlante. Je n'examine point laquelle des deux peut le mieux réussir à représenter un objet, & à peindre une image. Cette question me meneroit trop loin. Elle a été fort bien traitée par l'Auteur des réflexions critiques sur la Poésie & sur la Peinture, dont j'ai emprunté ici beaucoup de choses. Je me contente d'observer, que comme le tableau qui représente une action, ne nous fait voir qu'un instant de sa durée, le Peintre ne peut point exprimer beaucoup de circonstances touchantes qui précèdent ou suivent cet instant, & encore moins faire sentir les passions & les discours, qui en augmentent beaucoup la vivacité : au lieu qu'il est libre au Poète de faire l'un & l'autre à loisir, & de leur donner une juste étendue.

Il ne me reste, avant que de passer à l'histoire des Peintres, que de donner une idée abrégée des différentes espèces de Peinture.

§. III.

Differentes espèces de Peinture.

AVANT qu'on eût trouvé le se-

DE LA PEINTURE. 141

trèt de peindre en huile , tous les Peintres ne travailloient qu'à Fresque & à Détrempe.

On appelle *Fresque* une peinture faite sur un enduit de mortier encore frais , avec des couleurs détrempées dans de l'eau. Ce travail se fait contre les murailles & les voutes. La peinture à fresque venant à s'incorporer avec le mortier , ne périt & ne tombe qu'avec lui. Les murs du temple des Dioscures * à Athènes avoient été peints à fresque par Polygnote & par Diognète pendant la guerre du Péloponnèse. Pausanias remarque que ces peintures s'étoient bien conservées jusqu'à son tems , c'est - à - dire près de six cens ans depuis celui de Polygnote. Les bons Peintres cependant, au raport de Pline , peignoient rarement en fresque. Ils ne croioient pas devoir borner leur travail à des maisons particulières , ni laisser à la discrétion des flammes des chefs-d'œuvres irréparables. Ils se fixoient à des ouvrages portatifs , qu'on pouvoit , en cas d'accident , sauver de l'incendie , en les transportant d'un lieu en un au-

Plin. l. 39.

cap. 10.

* On appelloit ainsi Castor & Pollux , parce qu'ils étoient fils de Jupiter.

242 DE LA PEINTURE.

tre. Tous les monumens de ces grands Peintres, dit Pline, faisoient, pour ainsi dire, la garde dans les palais, dans les temples, & dans les villes, pour être en état d'en sortir à la première allarme; & un grand Peintre, à proprement parler, étoit un bien commun & un trésor public, qui appartenoit à toute la terre.

La *Détrempe* est une peinture faite de couleurs délaïées seulement avec de l'eau, & de la colle ou de la gomme.

L'invention de *peindre à l'huile* n'a point été connue des Anciens. Ce fut un Peintre Flamand, nommé Jean *Van-Eych*, mais plus connu sous le nom de Jean de Bruge, qui en trouva le secret, & qui le mit en usage au commencement du quinzième siècle. Ce secret, qui a été si longtems caché, ne consiste néanmoins qu'à broier les couleurs avec de l'huile de noix, ou de l'huile de lin. Il a été d'un grand secours pour la Peinture, parce que toutes les couleurs se mêlant mieux ensemble, font un coloris plus doux, plus délicat, & plus agréable; & donne une union & une tendresse à

a Omnis eorum ars ur- que res communis terribus excubabat, piæor- lum erat.

tout l'ouvrage, qui ne peut se faire dans les autres manières. On peint à huile contre les murailles, sur le bois, sur la toile, sur les pierres, & sur toutes sortes de métaux.

On^a prétend que les anciens Peintres ne peignoient que sur des tables de bois, blanchies avec de la craie, d'où vient le mot de *tabula*, tableau; & que l'usage de la toile, parmi les modernes, n'est pas même fort ancien.

Pline, après avoir fait un long dé- Lib. 35. c. 7.
nombrement de toutes les couleurs que la Peinture emploioit de son tems, ajoute : » Sur quoi je ne puis m'empê-
» cher, à la vûe d'une si grande va-
» riété de couleurs & de coloris, d'ad-
» mirer la sagesse & l'économie de l'an-
» tiquité. Car ce n'est qu'avec qua-
» tre couleurs simples & primitives
» que les anciens Peintres ont exécuté
» ces ouvrages immortels, qui font en-
» core aujourd'hui toute notre admi-
» ration : le *blanc* de Mélos, le *jaune*
» d'Athènes, le *rouge* de Sinope, & le

^a Nero princeps jusserrat solosseum se pingi 120 pedum in lineis, incognitum ad hoc tempus. *Plin.* lib. 35. cap. 7.
lis immortalia illa opera fecere . . . Apelles, Melanthius . . . clarissimi pictores, cum tabula eorum singula oppidorum venissent opibus.

144 DE LA PEINTURE.

» simple *noir*. Voila tout ce qu'ils ont
 » employé ; & néanmoins c'est avec
 » ces quatre couleurs bien ménagées ,
 » qu'un Apelle , un Mélanthe , les plus
 » grands Peintres qui furent jamais ,
 » ont produit ces pièces merveilleuses ,
 » dont une seule étoit d'un tel prix ,
 » qu'à peine toutes les richesses d'une
 » ville suffisoient-elles pour l'acheter.
 On peut croire que leurs ouvrages au-
 roient été encore plus parfaits , si à
 ces quatre couleurs ils en avoient
 ajouté deux , qui sont les plus géné-
 rales & les plus aimables de la nature ;
 le *bleu* qui représente le ciel , & le *verd*
 qui habille si agréablement toute la
 terre.

*Plin. lib. 35.
 cap. 11.*

* Ce mot
 vient de *causis*,
 qui signifie
 brûler.

Les Anciens avoient une manière
 de peindre , qui étoit fort en usage
 encore du tems de Pline , qu'ils ap-
 pelloient * *Caustique*. C'étoit * une
 peinture en cire , où le pinceau n'a-
 voit que pen ou point de part. Tout
 l'art consistoit à préparer des *cires* de
 diverses couleurs , & à les appliquer
 sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen
 du feu.

LA MINIATURE (on prononce or-

α Ceris pingere , ac pi- | excogitaverit, non constar.
 auram inurere quis primus | *Plin.*

dinairement

inairement mignature) est une sorte de peinture qui se fait de simples couleurs très fines , détrempées avec de l'eau & de la gomme sans huile. Elle est distinguée des autres peintures , en ce qu'elle est plus délicate , qu'elle veut être regardée de près , qu'on ne la peut faire aisément qu'en petit , qu'on ne la travaille que sur du vélin , ou des tablettes.

Il y a une manière de dessiner au *pastel* , qui est fort estimée , & où régné une extrême délicatesse. *Pastel* est une pâte faite de plusieurs couleurs gommées , & broiées ensemble , ou séparément , dont on fait des craions pour peindre sur le papier , ou sur le parchemin.

On peint à l'huile sur le Verre comme l'on fait sur les Jaspes , & sur les autres pierres fines : mais la plus belle manière d'y travailler , est de peindre sous le Verre , c'est-à-dire qu'on voit les couleurs au travers du Verré. On avoit autrefois l'art d'incorporer la couleur dans le Verre même , comme on le voit à la Sainte Chapelle , & dans beaucoup d'autres Eglises. On dit que ce secret est perdu.

Peinture en Email. L'Email est une
Tome XI. I. Part. N

espèce de Verre coloré, Sa matière fondamentale est de l'étain & du plomb en parties égales calcinées au feu ; à quoi l'on ajoute séparément des couleurs métalliques telles qu'on lui veut donner. *L'Émail* se dit aussi de la peinture & du travail qui se fait avec des couleurs minérales qui se cuisent avec le feu. La porcelaine, la faïence, les pots vernissés de terre, sont autant d'espèces d'*Emaux*. L'usage d'*émailler* sur la terre est fort ancien, puisque du tems de Persenna roi des Toscans, on faisoit dans ses Etats des vases émaillés de différentes figures.

Mosaïque. C'est un ouvrage composé de plusieurs petites pièces de rapport, & diversifié de couleurs & de figures, mastiquées sur un fond de * Stuc. D'abord on en fit des compartimens pour orner les lambris & le pavé. Puis les Peintres entreprirent d'en revêtir des murailles, & de faire diverses figures dont ils ornèrent leurs temples & plusieurs autres édifices. Ils emploioient pour cela le Verre & les Emaux, dont ils firent une infinité de

* Stuc, est une composition de marbre blanc.
de chaux & de poudre

petits morceaux de toutes sortes de grosseurs , & coloriés de diverses manières : lesquels aiant un luisant & un poli admirable , font de loin tout l'effet qu'on peut desirer , & résistent comme le marbre même à toutes les injures de l'air. C'est en cela que ce travail surpasse toutes sortes de peinture , que le tems efface & consume ; au lieu qu'il embellit la Mosaïque , qui subsiste si longtems , qu'on peut dire que sa durée n'a presque point de fin. On voit à Rome , & dans plusieurs endroits de l'Italie , des fragmens de Mosaïque antique. On jugeroit mal du pinceau des Anciens , si l'on vouloit en juger sur ces Mosaïques. Il est impossible d'imiter avec les pierres & les morceaux de verre dont les Anciens se sont servis pour peindre de la sorte , toutes les beautés & tous les agrémens que le pinceau d'un habile homme met dans un tableau.



ARTICLE SECOND.

*Histoire abrégée des Peintres de la Grèce
les plus connus.*

JE NE ME propose ici de parler que des Peintres qui ont eu le plus de réputation , sans examiner qui sont ceux qui les premiers ont fait usage du pinceau. Pline , dans les Chapitres 8 , 9 & 10 du 35^e Livre de son Histoire naturelle , me fournira la plus grande partie de ce que j'ai à dire. Je me contente d'en avertir une fois , après quoi je ne le citerai plus que rarement.

PHIDIAS ET PANENUS.

AN.M. 3560. PHIDIAS , qui fleurissoit dans la LXXXIV^e Olympiade , a été Peintre avant que d'être Sculpteur. Il a peint , à Athènes , le fameux Périclès , surnommé l'Olympien , à cause de la majesté & des foudres de son éloquence. J'ai parlé fort au long de Phidias dans l'article de la Sculpture. PANENUS son frere se distingua aussi parmi les Peintres de son tems. Il peignit la fameuse journée de Marathon ,

où les Athéniens défirent en bataille rangée toute l'armée des Perses. Les principaux Chefs de part & d'autre étoient représentés dans ce tableau de grandeur naturelle , & d'après une exacte ressemblance.

POLYGNOTE.

POLYGNOTE , fils & disciple d'Aglaophon , étoit de Thase , île septentrionale de la mer Egée. Il parut avant la XC^e Olympiade. Il est le premier AN. M. 3582. qui ait donné quelque grace à ses figures : & il contribua beaucoup au progrès de l'Art. Avant lui on n'avoit pas beaucoup avancé cette partie qui regarde l'Expression. D'abord il jeta en fonte quelques statues : mais enfin il revint au pinceau , & s'y distingua en diverses manières.

Mais la peinture qui lui fit le plus d'honneur à tous égards , est celle qu'il fit à Athènes dans le * *Pécile*, où il représenta les principaux événemens de la guerre de Troie. Quelqu'important & quelque précieux que fût cet ouvrage , il en refusa le paiement , par une générosité d'autant plus esti-

* C'étoit en Porrique, ainsi nommé à cause de la variété des peintures & des ornemens dont il étoit enrichi.

mable qu'elle est rare dans les personnes qui tirent du gain de leur art. Le Conseil des Amphyctions, qui représentoit les Etats de la Grèce, l'en remercia par un Decret solennel au nom de la nation, & ordonna que dans toutes les villes où il passeroit, il seroit logé & défraié aux dépens du public. Mycon, autre Peintre, qui travailla au même Portique, mais d'un côté différent, moins généreux & peut-être moins riche que Polygnote, reçut de l'argent, & par ce contraste augmenta encore la gloire de son confrere.

A P O L L O D O R E.

CE PEINTRE étoit d'Athènes ; **N. M. 3596.** & vivoit dans la XCIII. Olympiade. C'est lui qui trouva enfin le secret de représenter au vif, & dans leur plus grande beauté, les divers objets de la nature, non seulement par la correction du Dessin ; mais principalement par l'entente du Coloris, & par la distribution des ombres, des lumières, & du Clair-obscur ; en quoi il porta la Peinture à un degré de force & de douceur, où jusques-là elle n'avoit pu encore parvenir. Plin

remarque qu'avant lui il n'y avoit point de tableau qui appellât & retînt le Spectateur : *Neque ante eum tabula ullius ostenditur quæ teneat oculos.* L'effet que doit produire toute peinture excellente, est d'attacher les yeux du Spectateur, de les rappeler, de les tenir dans l'admiration. Pline le jeune après avoir décrit d'une manière fort vive une Antique de Corinthe qu'il avoit achetée, & qui représentoit un vieillard debout, termine cette admirable description par ces mots : » Enfin tout y est d'une force à arrêter » les yeux des Maîtres de l'Art, & à » charmer ceux des ignorans. *Talia denique omnia, ut possint artificum oculos tenere, delectare imperitorum.*

Plin. Epist.
lib. 3.

Z E U X I S.

ZEUXIS, natif* d'Héraclée, apprit les premiers élémens de la Peinture vers la LXXXV^e Olympiade.

AN. M. 3564

Pline dit, ^a qu'ayant trouvé la porte

* On ne fait point de quelle Héraclée parlent les Auteurs, car il y a plusieurs villes de ce nom. On pan-

l'Italie proche de Crotona. a Ab hoc (Apollodoro) fores apertas Zeuxis Heraclotes intravit... audentemque jam aliquid penicillum ad magnam gloriam perdoxit.

N iv.

de la Peinture ouverte par les soins & l'industrie d'Apollodore son Maître , il y entra sans peine , & poussa même le pinceau , qui commençoit déjà à s'enhardir , à une gloire très distinguée. *La porte de l'Art* est ici l'entente des couleurs & la pratique du Clair-obscur , qui étoit la dernière perfection qui manquoit à la Peinture. Apollodore y avoit déjà fait d'heureuses découvertes. Mais , comme ceux qui inventent ne perfectionnent pas toujours , Zeuxis , aiant profité des lumières de son Maître , porta encore plus loin que lui ces deux excellentes parties. De là vient qu'Apollodore , indigné contre son Disciple de cette espèce de larcin qui lui étoit si honorable , ne put s'empêcher de le lui reprocher fort aigrement dans une Satyre en vers , & de le traiter de Voleur , qui , non content de lui avoir dérobé son art , osoit encore s'en parer en tous lieux comme d'un bien légitime.

Toutes ces plaintes ne touchèrent point l'Imitateur , & ne servirent qu'à lui faire faire encore de plus grands efforts , pour tâcher de se surpasser lui-même après avoir surpassé son

Maître. Il y réussit parfaitement par les excellens ouvrages qu'il mit au jour , qui lui acquirent en même tems une grande réputation & de grandes richesses. Ce n'est pas ici le bel endroit de Zeuxis. Il fit ostentation de ces richesses d'une manière puérile. Il aimait à paroître , & à se donner de grands airs , sur tout dans les occasions éclatantes , comme dans les Jeux Olympiques , où il se faisoit voir à toute la Grèce couvert d'une robe de pourpre , avec son nom en lettres d'or sur l'étoffe même.

Quand il fut devenu fort riche , il commença à donner libéralement ses ouvrages , sans en recevoir de récompense. Il en apportoit une raison , qui ne fait pas beaucoup d'honneur à sa modestie. *S'il a donnoit gratuitement ses ouvrages , c'est , disoit-il , qu'aucun prix ne les pouvoit paier. J'aurois mieux aimé le laisser dire aux autres.*

Une Inscription qu'il mit à un de ses tableaux , ne marque pas plus de modestie. C'étoit un ATHLETE , dont il fut si content , qu'il ne pouvoit s'empêcher de l'admirer & de s'en applau-

a Postea donare opera | satis digno pretio permutata instituit, quòd ea nullo | tati posse diceret. *Plin.*

dir comme d'un chef-d'œuvre inimitable. Il écrivit au bas du tableau un vers grec dont le sens revient à ceci :

A l'aspect ^a du LUTTEUR, dans lequel je
m'admire,

En vain tous mes Rivaux voudront se tour-
menter.

Ils pourront peut-être en médire

Sans pouvoir jamais l'imiter.

Plut. de glor.
Athen. pag.
346.

Le vers grec se trouve dans Plutarque ; mais il est appliqué aux ouvrages d'Apollodore. Le voici.

Μυμήσται τις μᾶλλον, ἢ μιμήσται.

On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera.

Zeuxis avoit plusieurs rivaux, dont les plus illustres étoient Timanthe & Parrhasius. Ce dernier entra en concurrence avec lui dans une dispute publique, où l'on disputoit les prix de Peinture. Zeuxis avoit fait une pièce, où il avoit si bien peint des raisins, que, dès qu'elle fut exposée, les oiseaux s'en approchèrent pour en

^a Ces vers sont de l'Auteur de l'Histoire de la Peinture ancienne extraite du Livre 35 de l'Histoire Naturelle de Plin, dont il donne la traduction, ou plutôt la paraphrase, avec le texte Latin. Ce Livre est imprimé à Londres en 1725. J'y ai trouvé d'excellentes réflexions, dont j'ai fait grand usage.

becqueter le fruit. Sur quoi, transporté de joie , & tout fier du suffrage de ces Juges non suspects & non récusables , il demanda à Parrhasius qu'il fît donc paroître incessamment ce qu'il avoit à leur opposer. Parrhasius obéit, & produisit sa pièce , couverte , comme il sembloit , d'une étoffe délicate en manière de rideau. *Tirez ce rideau*, ajouta Zeuxis , & *que nous voyions ce beau chef-d'œuvre*. Ce rideau étoit le tableau même. Zeuxis avoua qu'il étoit vaincu. *Car*, dit-il, *je n'ai trompé que des oiseaux*, & *Parrhasius m'a trompé moi-même qui suis Peintre*.

Le même Zeuxis , quelque tems après , peignit un jeune homme , qui portoit une corbeille de raisins : & voyant que les oiseaux les venoient aussi becqueter , il avoua , avec la même franchise , que si les raisins étoient bien peints , il falloit que la figure le fût bien mal , puisque les oiseaux n'en avoient aucune peur.

Quintilien nous apprend ^a que les anciens Peintres s'étoient assujettis à donner à leurs Dieux & à leurs Héros

a Ille verò ita circum-
scripsit omnia , ut eum
legum latorem vocent ,
quia decorum & heroum

effigies , quales ab eo sunt
traditæ , ceteri , tanquam
ita necesse sit , sequuntur.
Quintil. lib. 12. cap. 1.

156 DE LA PEINTURE.

la physionomie & le même caractère que Zeuxis leur avoit donné, ce qui lui attira le nom de Législateur.

*In voce Pi.
Bot.*

Festus rapporte que le dernier tableau de ce Peintre fut le portrait d'une Vieille, & que cet ouvrage le fit tant rire, qu'il en mourut. Il est étonnant que nul autre Auteur que Verrius Flaccus, cité par Festus, n'ait rapporté ce fait. Quoique la chose soit difficile à croire, dit M. de Piles, elle n'est pas sans exemple.

PARRHASIUS.

PARRHASIUS, natif d'Ephèse, fils & disciple d'Evénor, étoit, comme on l'a vû, émule de Zeuxis. Ils passoient tous deux pour les plus habiles de leur tems, qui étoit le beau tems de la Peinture; & Quintilien dit, qu'ils l'ont portée à un haut degré de perfection, Parrhasius pour le dessein, & Zeuxis pour le coloris.

*Plin. lib. 35.
cap. 10.*

Pline fait un éloge & trace un caractère de Parrhasius qui ne laisse rien à désirer. Si on l'en croit, c'est à ce Peintre qu'on devoit l'observation

a Zeuxis atque Parrhasius, plurimum arti addiderunt. Quorum prior	invenisse rationem, secundus examinasse subtilius lineas traditur. <i>Quin-</i>
luminum umbrarumque	<i>til, lib. 12. cap. 10.</i>

exacte de la Symmétrie, c'est-à-dire, des proportions: outre cela, les airs de tête spirituels, délicats, & passionnés; la distribution élégante des cheveux, la beauté & la dignité des visages & des personnes; & enfin, du consentement des plus grands Maîtres, le finissement & l'arrondissement des figures, en quoi il a surpassé tous ses prédécesseurs, & égalé tous ceux qui l'ont suivi. Pline considère cette partie comme la plus difficile & la plus importante de la Peinture. Car, dit-il, encore qu'il soit toujours avantageux de bien peindre le milieu des corps, c'est pourtant une chose où plusieurs ont réussi. Mais d'en tracer les contours, les faire fuir, & par le moyen de ces affoiblissements, faire en sorte qu'il semble qu'on aille voir d'une figure ce qui en est caché, c'est en quoi consiste la perfection de l'art.

Parrhasius avoit été formé dans la Peinture par Socrate, à qui un tel Disciple ne fit pas peu d'honneur.

Xénophon nous a conservé un entretien court à la vérité, mais bien

*Xenoph. in
Memorabil.
Socr. lib. 3.
p. 780. 781.*

a Ambire enim debet post se, ostenda que etiam
se extremas ipsa, & sic quæ occultat.
desinere, ut promittat alia

158 DE LA PEINTURE.

sensé, où ce Philosophe, qui avoit été Sculpteur dans sa jeunesse, donne à Parrhasius des leçons, qui font voir qu'il possédoit parfaitement la connoissance de toutes les règles de la Peinture.

Plin. ibid.

On convient que Parrhasius excelloit dans ce qui regarde les mœurs & les passions de l'ame, ce qui parut bien dans un de ses tableaux, qui fit beaucoup de bruit & lui acquit beaucoup de réputation. C'étoit une peinture fidèle du PEUPLE D'ATHÉNES, qui brilloit de mille traits savans & ingénieux, & montrait dans le peintre une richesse d'imagination inépuisable. Car, ^a ne voulant rien oublier touchant le caractère de cette nation, il la représenta, d'un côté, bizarre, colére, injuste, inconstante; & de l'autre, humaine, clémente, sensible à la pitié; & avec tout cela, fière, hautaine, glorieuse, féroce; & quelquefois même basse, fuyarde, & timide. Voila un tableau peint certai-

^a Pinxit & DEMON-ATHENIENSIVM, argumento quoque ingenioso. Volebat namque varium, iracundum, injustum, inconstantem; eundem verò exorabilem, clementem, misericordem, excelsum, gloriosum, humilem, ferocem, fugacemque, & omnia pariter ostendere. *Plin.*

nement d'après nature. Mais, comment le pinceau peut-il rassembler & réunir tant de traits différens ? C'est la merveille de l'Art. C'étoit apparemment un tableau allégorique.

Différens Auteurs ont peint aussi d'après nature le portrait de notre Peintre. C'étoit un Artisan d'un vaste génie & d'une fertilité d'invention universelle ; mais dont jamais personne n'a approché en fait de présomption, ou plutôt de cette arrogance, qu'une gloire justement acquise, mais mal soutenue, inspire quelquefois aux meilleurs Ouvriers. Il s'habilloit de pourpre ; il portoit une couronne d'or ; il avoit une canne fort riche ; les attaches de ses souliers étoient d'or, & ses brodequins superbes ; enfin il étoit magnifique en tout ce qui environnoit sa personne. Il se donnoit à lui-même libéralement les épithètes les plus flatteuses & les noms les plus relevés, qu'il ne rougissoit point d'inscrire au bas de ses tableaux : *le délicat, le poli, l'élégant Parrhasius : le Consommateur de l'art ; sorti originairement d'Apollon, & né*

Plin. lib. 35.

cap. 10.

Athen. lib.

12. p. 543.

Ælian. lib. 9.

cap. 11.

^a *Fœcundus artifex, sed arrogantiùs sit usus gloria quo nemo insolentius & artis. Plin.*

pour peindre les dieux mêmes. Il ajoutoit qu'à l'égard de son Hercule, il l'avoit représenté précisément, & trait pour trait, tel qu'il lui étoit souvent apparu en songe. Avec tout ce faste & toute cette vanité, il ne laissoit pas de se donner pour un homme vertueux : moins délicat en ce point que M. Despreaux, qui se disoit

Ami de la vertu plutôt que vertueux.

*Plin. in Æ-
lian. & A-
then. ibid.*

Le succès de la dispute qu'eut Parthasius avec Timanthe dans la ville de Samos, fut bien humiliant pour le premier, & dut coûter beaucoup à son amour propre. Il s'agissoit d'un prix pour celui qui auroit le mieux réussi. La matière du tableau & du combat, étoit un Ajax outré de colère contre les Grecs de ce qu'ils avoient adjugé les armes d'Achille à Ulysse. Ici, à la pluralité des meilleurs suffrages, la victoire fut adjugée à Timanthe. Le vaincu couvrit sa honte, & se dédommagea de sa défaite par un bon mot, qui sent un peu la rodomontade. *Voyez, dit-il, mon Héros ! Son sort me touche encore plus que le mien propre. Il est vaincu une seconde fois par un homme qui ne le vaut pas.*

PAMPHILE.

P A M P H I L E.

P A M P H I L E étoit d'Amphipolis ;
 fur les confins de la Macédoine & de
 la Thrace. Il est le premier qui joi-
 gnit l'érudition à la Peinture. Il s'at-
 tacha , sur toutes choses , aux Mathé-
 matiques , & particulièrement au Cal-
 cul & à la Géométrie , soutenant hau-
 tement que sans leur secours il n'é-
 toit pas possible d'amener la Pein-
 ture à sa perfection. On conçoit ai-
 sément qu'un tel Maître n'avilissoit
 point son Art. Il ne prenoit aucun
 Eleve qu'à raison de dix talens pour
 autant d'années ; & ce ne fut qu'à ce *Dix mille*
 marché que Mélanthe & Apelle de- *écus.*
 vinrent ses disciples. Il obtint , d'a-
 bord à Sicyone , & ensuite par toute
 la Grèce , l'établissement d'une espèce
 d'Académie , où les Enfans de condi-
 tion libre , qui avoient quelque dis-
 position pour les beaux Arts , étoient
 élevés & instruits avec soin. Et de
 peur que la Peinture ne vînt enfin
 à s'avilir & à dégénérer , il obtint en-
 core des Etats de la Grèce un Edit sé-
 vère , qui l'interdisoit absolument aux
 esclaves.

Le prix excessif que donnoient les Eleves à leurs Maîtres, & l'établissement des Académies pour les personnes libres avec l'exclusion des esclaves, montrent dans quelle haute considération étoit cet Art, avec quelle émulation on s'y appliquoit, & avec quel succès & quelle promptitude il devoit parvenir à sa perfection.

Zeuxis, Parrhasius, Mélanthe, & Pamphile étoient contemporains. On les place vers la CXV^e Olympiade.

T I M A N T H E.

TIMANTHE étoit, selon les uns de Sicyone, & selon d'autres de Cythne, l'une des Cyclades. Son caractère propre^a étoit l'Invention. Cette partie, si rare & si difficile, ne s'acquiert ni par le travail, ni par les conseils, ni par les préceptes des Maîtres : c'est l'effet d'un génie heureux, d'une vive imagination, & de ce beau feu qui anime les Peintres aussi bien que les Poètes par une sorte d'enthousiasme.

Plin. lib. 35.

cap. 6.

Quintil. lib.

2 cap. 13.

L'Iphigénie de Timanthe, célèbre par les louanges de tant d'Ecrivains, a été regardée par tous les grands

^a Timanthi plurimum adfuit ingenii, *Plin.*

Maîtres comme un chef-d'œuvre de l'Art dans ce genre ; & c'est principalement ce tableau qui a fait dire que ^a ses ouvrages faisoient concevoir plus de choses qu'ils n'en mon-
troient , & que , quoique l'art y fût porté au suprême degré , le génie en-
chérissoit encore sur l'art. Le sujet étoit beau , grand , tendre , & tout-
à-fait propre à la Peinture : mais l'exécution y donna tout le prix. Ce
tableau représentoit Iphigénie se te-
nant debout devant l'autel , telle
qu'une jeune & innocente Princesse
qui va être immolée au salut de sa
patrie. Elle étoit environnée de plu-
sieurs personnes , qui toutes s'inté-
ressoient vivement à ce sacrifice ,
mais néanmoins selon différens de-
grés. Le ^b Peintre avoit représenté le
Prêtre Calchas fort affligé, Ulysse beau-
coup plus triste , & Ménélas oncle
de la Princesse avec toute l'affliction

*Val. Max.
lib. 8. cap. 11.*

^a In omnibus ejus operibus intelligitur plus semper , quam pingitur ; & cum ars summa sit , ingenium tamen ultra artem est. *Plin. lib. 35. cap. 15.*

^b Cum in Iphigeniæ immolatione pinxisset tristem Calchantem , tristiorum Ulyssem , addidisset

Menelao quem summum poterat ars efficere interorem ; eo sumptis affectibus , non repèrens quo dignè modo patris vultum posset exprimere , velavit ejus caput , & sub cuique animo dedit allu-
mandam. *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

qu'il étoit possible de mettre sur son visage. Restoit Agamemnon pere d'Iphigénie ; & c'étoit là où il faloit se surmonter. Cependant tous les traits de la tristesse étoient épuisés. La nature vint au secours de l'art. Il n'est pas naturel à un pere de voir égorger sa fille : il lui suffit bien d'obéir aux dieux qui la lui demandent , & il lui est permis de se livrer à la plus vive douleur. Le Peintre ne pouvant exprimer celle du Pere , prit le parti de lui jeter un voile sur les yeux , laissant aux Spectateurs à juger de ce qui se passoit au fond de son cœur : *Vela-*
vit ejus caput , & suo cuique animo dedit
æstimandum.

Cette idée est belle & ingénieuse , & elle a fait beaucoup d'honneur à Timanthe. On ne fait pourtant s'il en est véritablement l'auteur , & il y a beaucoup d'apparence que l'Iphigénie d'Euripide la lui a fournie : voici l'endroit. *Lorsqu'Agamemnon vit sa fille qu'on menoit dans le bois pour y être sacrifiée , il gémit , & détournant la tête versu des larmes , & se couvrit les yeux de sa robe.*

Un de nos illustres Peintres, c'est le Poussin , a heureusement imité le

trait dont je viens de parler, dans son tableau de la mort de Germanicus. Après avoir traité les différens genres d'affliction des autres personnages comme des passions qui pouvoient s'exprimer, il place à côté du lit de Germanicus une femme remarquable par sa taille & par ses vêtemens, qui se cache le visage avec les mains, dont l'attitude entière marque la douleur la plus profonde, & fait clairement entendre que c'est la femme du Prince dont on pleure la mort.

Je ne puis m'empêcher de joindre ici un fait très curieux en matière de Peinture allégorique. On appelle ainsi une peinture, qui emploie une fiction & un emblème pour exprimer une action véritable.

M. le Prince de Condé faisoit peindre dans la gallerie de Chantilly l'histoire de son pere, connu en Europe sous le nom du Grand Condé. Il se rencontroit un inconvénient dans l'exécution du projet. Le Héros, durant sa jeunesse, s'étoit trouvé lié d'intérêt avec les ennemis de l'Etat, & il avoit fait une partie de ses belles actions quand il ne portoit pas les armes pour sa patrie. Il sembloit donc

qu'on ne devoit point faire parade de ces faits d'armes dans la gallerie de Chantilly. Mais , d'un autre côté , quelques-unes de ces actions , comme le secours de Cambrai , & la retraite de devant Arras , étoient si brillantes , qu'il devoit être bien mortifiant pour un fils amoureux de la gloire de son pere , de les supprimer dans le monument qu'il élevoit à la mémoire de ce Héros. Il trouva lui-même un heureux dénouement : car c'étoit , non seulement le Prince , mais l'homme de son tems né avec la conception la plus vive & l'imagination la plus brillante. Il fit donc dessiner la Muse de l'Histoire , personnage allégorique mais très connu , qui tenoit un livre sur le dos duquel étoit écrit , *Vie du Prince de Condé*. Cette Muse arrachoit des feuillets du livre qu'elle jettoit par terre , & on lisoit sur ces feuillets : *Secours de Cambrai , Secours de Valenciennes , Retraite de devant Arras* : enfin , le titre de toutes les belles actions du Prince de Condé durant son séjour dans les Pays - Bas , actions dont tout étoit louable , à l'exception de l'écharpe qu'il portoit quand il les fit. Malheureusement ce

tableau n'a pas été exécuté suivant une idée si ingénieuse & si simple. Le Prince qui avoit conçu une idée si noble, eut en cette occasion un excès de complaisance, & déferant trop à l'art, il permit au Peintre d'altérer l'élégance & la simplicité de sa pensée par des figures qui rendent le tableau plus composé, mais qui ne lui font rien dire de plus que ce qu'il disoit déjà d'une manière si sublime. J'ai tiré ce récit des *Réflexions Critiques* sur la Poésie & sur la Peinture.

A P E L L E.

A P E L L E, que la renommée a mis au dessus de tous les Peintres, parut dans la CXII^e Olympiade. Il étoit de l'île de Co, fils de Pithius, & disciple de Pamphile. Il est quelquefois appelé Ephésien, parce qu'il s'établit à Ephèse, où sans doute un homme d'un tel mérite obtint bientôt le droit de bourgeoisie.

*Plin. lib. 35.
cap. 10.*

AN. M. 3672.

*Ile dans la
mer Egée.*

Il a eu la gloire de contribuer lui seul, plus que tous les autres ensemble, à la perfection de la Peinture, non seulement par ses excellens ouvrages; mais par ses écrits, aiant composé trois Volumes sur les prin-

cipaux secrets de son Art , qui subsistoient encore du tems de Pline , mais qui malheureusement ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Le fort de son pinceau a été la GRACE , c'est-à-dire ce je ne sai quoi de libre , de noble , & de doux en même tems , qui touche le cœur & qui réveille l'esprit. Quand il le voyoit & admiroit les ouvrages de ses Confreres , ce qu'il faisoit fort volontiers , après avoir avoué qu'ils excelloient dans toutes les autres parties , il ajoutoit que la Grace leur manquoit ; mais que pour lui cette qualité lui étoit échue en partage , & que personne ne pouvoit lui en disputer la palme. Ingénuité qui se pardonne aux hommes d'un vrai mérite , quand elle ne vient point d'orgueil & de fierté.

La manière dont il fit connoissance & lia une étroite amitié avec Protogène , célèbre Peintre de son tems , est assez curieuse , & mérite d'être rapportée. Protogène vivoit à Rhodes , connu d'Apelle seulement de réputation & par le bruit de ses tableaux. Celui-ci voulant s'assurer de la beauté de ses ouvrages par ses propres yeux , fit un voyage exprès à Rhodes. Arrivé
chez

chez Protogène , il n'y trouva qu'une vieille femme qui gardoit l'atelier de son Maître , & un Tableau monté sur le chevalet , où il n'y avoit encore rien de peint. La Vieille lui demandant son nom , je vais le mettre ici , lui dit-il : & prenant un pinceau avec de la couleur , il dessina quelque chose d'une extrême délicatesse. Protogène , à son retour , aiant appris de la servante ce qui s'étoit passé , & considérant avec admiration les traits qui avoient été dessinés , ne fut pas lontems à en deviner l'Auteur : *C'est Apelle* , s'écria-t-il : *il n'y a que lui au monde qui soit capable d'un dessein de cette finesse & de cette légèreté.* Et prenant d'une autre couleur , il fit sur les mêmes traits un contour plus correct & plus délicat ; & dit à sa Gouvernante , que si l'Etranger revenoit , elle n'avoit qu'à lui montrer ce qu'il venoit de faire , & l'avertir en même tems que c'étoit - là l'ouvrage de l'homme qu'il étoit venu chercher. Apelle revint bientôt après : mais honteux de se voir inférieur à son Emule , il prit d'une troisième couleur , & parmi les traits qui avoient été faits , il en conduisit de si savans

& de si merveilleux , qu'il y épuisa toute la subtilité de l'art. Protogène aiant distingué ces derniers traits , *Je suis vaincu* , dit-il , & *je cours embrasser mon vainqueur*. En effet , il vola au port à l'instant , où aiant trouvé son rival , il lia avec lui une étroite amitié , qui depuis ne se démentit jamais : chose assez rare entre deux personnes du premier mérite , & qui courent la même carrière ! Ils convinrent entr'eux , par rapport au tableau où ils s'étoient escrimés , de le laisser à la postérité tel qu'il étoit sans y toucher davantage , prévoyant bien , comme en effet cela arriva , qu'il feroit un jour l'admiration de tout le monde , & particulièrement des connoisseurs & des maîtres de l'art. Mais ce précieux monument des deux plus grands Peintres qui furent jamais , fut réduit en cendres au premier embrasement de la maison d'Auguste , dans le Palais où il étoit exposé à la curiosité des Spectateurs , toujours nouvellement surpris , au milieu de quantité d'autres des plus excellens & des plus finis , de ne trouver dans celui-ci qu'une espèce de vuide , d'autant plus admirable , qu'on

n'y voioit que trois desseins au simple trait & de la dernière finesse , qui échapoient à la vûe par leur subtilité , & qui par cela même devenoient encore plus estimables & plus attraians pour de bons yeux.

C'est à peu près de cette sorte qu'il faut entendre l'endroit de Pline. Dans ces mots *arrepto penicillo lineam ex colore duxit summa tenuitatis per tabulam*, par *lineam* il ne faut pas entendre une simple ligne de Géométrie , mais un trait de pinceau. Cela est contraire au bon sens , dit M. de Piles , & choque tous ceux qui savent un peu ce que c'est que Peinture.

Quoiqu'Apelle fût fort exact dans ses ouvrages , il savoit jusqu'à quel point il devoit travailler sans fatiguer son esprit , & ne pouffoit point l'exactitude jusqu'au scrupule. Il a dit un jour , parlant de Protogène , qu'il avouoit que ce rival pouvoit lui être égalé , ou même préféré pour tout le reste , mais qu'il ne savoit pas quitter

a Idem & aliam gloriam usurpavit , cum Protogenis opus immensi laboris ac curæ supra modum assiduae , miraretur. Dixit enim omnia sibi cum illo paria , aut illi

meliora : sed uno se praestare , quod manum ille de tabula non sciret tollere ; memorabili praecepto , nocere sæpè nimiam diligentiam. *Plin.*

le pinceau, & qu'il gâtoit souvent les belles choses qu'il faisoit à force de les vouloir perfectionner. Parole mémorable, dit Plinè, & qui marque qu'une trop grande exactitude devient souvent nuisible !

Ce n'est pas qu'Apelle approuvât la négligence dans ceux qui se méloient de Peinture. Il pensoit bien autrement & pour lui-même, & pour les autres. Il ne passoit aucun jour de sa vie, quelque occupation étrangère qu'il eût d'ailleurs, sans s'exercer au craion, à la plume, ou au pinceau, tant pour se conserver la main libre & légère, que pour se perfectionner de plus en plus dans toutes les finesse d'un Art qui n'a point de bornes.

Un de ses Disciples lui montrant un tableau pour savoir ce qu'il en pensoit, & ce Disciple lui disant qu'il l'avoit fait fort vite, & qu'il n'y avoit employé qu'un certain tems : *Je le vois bien sans que vous me le disiez*, répondit Apelle, *& je suis étonné que dans ce peu de tems-là même vous n'en aiez pas fait davantage de cette sorte.*

Un autre Peintre lui faisant voir le tableau d'une Hélène qu'il avoit peinte avec soin, & qu'il avoit ornée de

beaucoup de pierreries , il lui dit : *O mon ami , n'ayant pu la faire belle, vous avez voulu du moins la faire riche.*

S'il disoit son sentiment avec simplicité , il recevoit de la même manière celui des autres. Sa coutume étoit , quand il avoit achevé un ouvrage , de l'exposer aux yeux des passans , & d'entendre caché derrière un rideau , ce qu'on en disoit , dans le dessein de corriger les défauts que l'on pourroit y remarquer. Un Cordonnier aiant trouvé qu'il manquoit quelque chose à une Sandale , le dit librement ; & la critique étoit juste. Repassant le lendemain par le même endroit , il vit que la faute avoit été corrigée. Tout fier de l'heureux succès de sa critique , il s'avisa de censurer aussi une jambe , à laquelle il n'y avoit rien à redire. Le Peintre alors , sortant de derrière sa toile , avertit le Cordonnier de se renfermer dans son métier , & dans ses Sandales. C'est ce qui donna lieu au proverbe , *Ne sutor ultra crepidam* : c'est-à-dire

SAVETIER ,

Fais ton métier ;

Et garde toi sur tout d'élever ta censure

Au dessus de la chaussure.

P iiij

Apelle rendoit justice avec joie au mérite des grands Ouvriers, & ne rougissoit point de se les préférer à lui-même pour de certaines qualités. Ainsi il avouoit ingénument qu'Amphion l'emportoit sur lui pour la Disposition, & Asclépiodore pour la régularité du Dessin. Nous avons vû le jugement avantageux qu'il portoit de Protogène. Il ne s'en tint pas à de simples paroles.

Cet excellent Peintre n'étoit pas beaucoup estimé de ses compatriotes, comme il arrive assez ordinairement. Pendant qu'Apelle étoit avec lui à Rhodes, lui aiant demandé un jour ce qu'il vendoit ses ouvrages lorsqu'il y avoit mis la dernière main; & l'autre lui aiant marqué une somme très modique : *Et moi, reprit Apelle, je vous en offre cinquante* talens pour chacun, & je les prendrai tous à ce prix; en ajoutant qu'il ne seroit point en peine de s'en défaire, & qu'il les vendroit comme étant de sa propre main. Cette offre, qui étoit sérieuse, fit ouvrir les yeux aux Rhodiens sur le mérite de leur Peintre, qui, de son*

* C'est-à-dire, cinquante mille écus. Cette somme me paroît exorbitante. Il est assez ordinaire qu'il se glisse quelque erreur dans les chiffres.

DE LA PEINTURE. 175
côté , s'en prévalut, & ne livra plus ses
tableaux qu'à un prix très considéra-
ble.

La souveraine habileté dans la Pein-
ture n'étoit pas le seul mérite d'A-
pelle. La politesse , la connoissance du
monde , les manières douces , infi-
nuantes , spirituelles le rendirent fort
agréable à Alexandre le Grand , qui
ne dédaignoit pas d'aller souvent chez
le Peintre , tant pour jouir des char-
mes de sa conversation , que pour le
voir travailler , & devenir le pre-
mier témoin des merveilles qui sor-
toient de son pinceau. Cette affection
d'Alexandre pour un Peintre qui étoit
poli , agréable , délicat , ne doit pas
étonner. Un jeune Monarque se pas-
sionne aisément pour un Génie de ce
caractère , qui joint à la bonté de son
cœur , la beauté de l'esprit , & la dé-
licateffe du pinceau. Ces sortes de fa-
miliarités entre les Héros de divers
genres , ne sont pas rares , & font hon-
neur aux Princes.

Alexandre avoit une si haute idée
d'Apelle , qu'il donna un Edit pour
déclarer que sa volonté étoit de n'ê-
tre peint que par lui , de même qu'il
ne donna permission par le même Edit

qu'à Pyrgotéle de graver ses médailles , & à Lyfippe de le représenter par la fonte des métaux.

*Plut. de
mic. & adu-
lat. p. 58.*

Il arriva qu'un des principaux Courtisans d'Alexandre se trouvant un jour chez Apelle lorsqu'il peignoit , se répandit en questions ou en réflexions peu justes sur la Peinture , comme il est ordinaire à ceux qui veulent parler d'un art qu'ils ignorent. Apelle , qui étoit en possession de s'expliquer librement avec les plus grands Seigneurs , lui dit : « Voiez-vous ces jeu-
» nes garçons qui broient mes cou-
» leurs ? Pendant que vous gardiez le
» silence , ils vous admiroient , éblouis
» de l'éclat de votre pourpre , & de
» l'or qui brille sur vos habits. De-
» puis que vous avez commencé à
» parler de choses que vous n'en-
» tendez point , ils ne cessent de
» rire. « C'est Plutarque qui rapporte ce fait. Selon ^a Pline , c'est à Alexandre

*Plin l. 35.
cap. 10.*

lui-même qu'Apelle osa faire cette leçon ; mais d'une manière plus douce , en lui conseillant seulement de s'expliquer avec plus de réserve de-

a In officina imperitè colores tererent. Tantum multa differenti silentium auctoritatis & juris erat ei comiter suadebat , rideri in regem , alioquin iracundum. dicens à pueris qui cundum.

vant ses ouvriers : tant le Peintre bel-esprit avoit acquis d'ascendant sur un Prince , qui faisoit déjà la terreur & l'admiration du genre humain , & qui étoit naturellement colére ! Alexandre lui donna d'autres marques encore plus extraordinaires de son affection & de ses égards.

Le caractère simple & ouvert d'Apelle ne revenoit pas également à tous les Généraux du jeune Monarque. Ptolémée , l'un d'eux , qui dans la fuite eut en partage le royaume d'Égypte , n'avoit pas été des plus favorables à notre Peintre : on n'en fait pas la raison. Quoi qu'il en soit , Apelle s'étant embarqué , quelque tems après la mort d'Alexandre , pour une ville de la Grèce , fut malheureusement jetté par la tempête du côté d'Alexandrie , où le nouveau Roi ne lui fit aucun accueil. Outre cette mortification à laquelle il devoit s'attendre , il y trouva des envieux assez malins pour chercher à le faire tomber dans un piège. Dans cette vûe , ils engagèrent un des Officiers de la Cour à l'inviter au souper du Roi comme de sa part , ne doutant point que cette liberté , qu'il paroîtroit

avoir prise de lui-même , ne lui attirât l'indignation d'un Prince qui ne l'aimoit pas , & qui ne favoit rien de la supercherie. En effet , Apelle s'y étant rendu par déférence , le Roi irrité de son audace , lui demanda brusquement qui étoit celui de ses Officiers qui l'avoit appelé à sa table , & lui montrant de la main ses Invitateurs ordinaires , il ajouta qu'il vouloit savoir absolument qui d'eux lui avoit fait prendre cette hardiesse. Le Peintre , sans s'émouvoir , se tira de ce pas en homme d'esprit & en Dessinateur consommé. Il prit d'un réchaut qui étoit là un charbon éteint , & en trois ou quatre coups il craionna sur le champ contre la muraille l'ébauche de celui qui l'avoit invité , au grand étonnement de Ptolémée , qui reconnut dès les premiers traits , le visage de l'Impositeur. Cette aventure le réconcilia avec le Roi d'Egypte , qui le combla ensuite de biens & d'honneurs.

*Lucian. de
Calum. pag.
563-565*

Mais elle ne le réconcilia pas avec l'Envie , qui n'en devint que plus animée. On l'accusa , quelque tems après , devant le Prince d'avoir tramé avec * Théodote la conjuration qui

* On accuse ici Lucien d'un grossier anachronisme.

avoit éclaté contre lui dans la ville de Tyr. Ce fut un autre Peintre de réputation , nommé Antiphile , qui se porta pour délateur. L'accusation n'avoit pas la moindre vraisemblance. Apelle n'avoit point été à Tyr : il n'avoit jamais vû Théodote : il n'étoit ni d'un caractère ni d'une profession propre à tramer un tel complot : l'accusateur , Peintre comme lui , mais bien inférieur en mérite & en réputation , pouvoit être , sans injure , soupçonné de jalousie de métier. Mais le Prince , sans rien écouter , sans rien examiner , comme cela n'est que trop ordinaire , tenant Apelle pour coupable , éclata en plaintes contre son ingratitude & son mauvais cœur ; & il auroit été conduit au supplice , sans la confession volontaire d'un des complices , qui touché de compassion pour l'Innocent prêt d'être mis à mort , s'avoua lui-même criminel , & déclara qu'Apelle n'avoit eu aucune part à la conjuration. Le Roi , confus d'avoir ajouté foi si légèrement à la calomnie , lui rendit son amitié , le gratifia même de cent talens pour le dédommager de l'injure qu'il lui avoit faite , & lui

*Cent mille
écus.*

livra Antiphile pour être son esclave.

Apelle de retour à Ephèse , se vengea de tous ses ennemis par un excellent tableau de la Calomnie , dont voici l'ordonnance. A la droite du tableau est assis un homme d'éclat & d'autorité , qui a de grandes oreilles à peu près comme Midas , & qui tend la main à la Calomnie , comme pour l'inviter de s'approcher. A ses côtés sont deux femmes , dont l'une représente l'*Ignorance* , & l'autre le *Soupçon*.

La *Calomnie* paroît s'avancer. C'est une femme d'une grande beauté. On entrevoit sur son visage & dans sa démarche je ne sai quoi de violent & d'emporté , comme d'une personne animée de colère & de fureur. D'une main elle tient un flambeau pour allumer le feu de la division & de la discorde ; & , de l'autre , elle traîne par les cheveux un jeune homme , qui tend les mains vers le ciel , & qui implore l'assistance des dieux. Devant elle marche un Homme , qui a le visage pâle , le corps sec & décharné , les yeux perçans , & qui

* Le mot grec est féminin : ὀπίσθησις.

semble mener la bande : c'est * l'Envie. La Calomnie est accompagnée de deux autres femmes , qui l'excitent , qui l'animent , & qui s'empressent autour d'elle pour relever ses attraits & ses atours. A leur air composé , on conjecture que c'est la RUSE & la TRAHISON. Enfin , après tous les autres , suit le REPENTIR , couvert d'un habit noir & déchiré , qui , avec beaucoup de confusion & de larmes , tournant la tête en arrière , reconnoît dans le lointain la VÉRITÉ , qui s'approche environnée de lumière. Telle fut la vengeance utile & ingénieuse de ce grand homme. Je ne croi pas qu'il eût été sûr pour lui , pendant qu'il étoit en Egypte , de tracer , ou du moins de produire au jour un pareil tableau. Ces grandes oreilles, cette main étendue vers la Calomnie comme pour l'inviter d'approcher, & d'autres traits semblables , ne font pas d'honneur à celui qui y tient le premier rang , & marquent un Prince soupçonneux , crédule , ouvert à la fraude , & qui semble appeller les délateurs.

Pline fait un long dénombrement

** En grec , l'envie est masculin : φθίς.*

des tableaux d'Apelle. Celui ^a d'Antigone est un des plus renommés. Ce Prince n'avoit qu'un œil : il le peignit tourné de côté, pour couvrir cette difformité. On prétend que c'est Apelle qui le premier a trouvé l'art du profil.

Il fit plusieurs portraits d'Alexandre, dont l'un sur tout fut regardé comme l'un de ses tableaux les plus achevés. Il y étoit représenté la foudre à la main. Ce tableau fut fait pour le temple de la Diane des Ephésiens.

Il semble, dit Plinè qui l'avoit vû, que la main du Héros, avec la foudre, sortent réellement du tableau. Aussi ce Prince disoit-il lui-même, qu'il comptoit deux Alexandres : l'un de Philippe, qui étoit invincible; l'autre d'Apelle, qui étoit inimitable.

Plinè parle d'un de ses tableaux, qui devoit être d'une grande beauté. Il l'avoit fait pour une dispute publique entre les Peintres : le sujet qu'on leur avoit proposé étoit une cavale. S'apercevant que la brigade alloit faire adjuger le prix à quelqu'un de ses ri-

^a Haber in pictum speciem tota facies. Apelles tantum imaginem Antigonæ latere tantum altero ostendit, ut amissi oculi deformitas lateret. *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

vaux, il^a en appella du jugement des hommes à celui des animaux, muets, mais plus équitables que les hommes. Il fit présenter les tableaux des autres Peintres à des chevaux qu'il avoit fait venir exprès, qui demeurèrent immobiles devant ces premiers tableaux, & ne hannirent que devant celui d'Apelle.

On prétend que sa Vénus, surnommée *Anadyoméne*, c'est-à-dire, qui sort de la mer, étoit son chef-d'œuvre. Plin^b dit que cette pièce fut célébrée par les vers des plus grands Poètes, & que si la Peinture y a été surpassée par la poésie, aussi en a-t-elle été illustrée. Apelle en avoit commencé une autre à Cos sa patrie, qui selon lui & selon tous les connoisseurs, devoit surpasser la première; mais la mort envieuse l'arrêta au milieu de l'ouvrage. Il ne se trouva personne depuis qui osât y porter le pinceau. On ne sait si c'est cette seconde Vénus, ou la première, qu'Au-

*Strab. l. 14.
pag 657.*

*Cent mille
écus.*

^a Quo judicio ad mutas
quadrupedes provocavit ab
hominibus.

^b Versibus græcis tali
opere, dum laudatur, vi-
cto, sed illustrato.

du tribut qui leur avoit été imposé de la part de la République Romaine. Si c'est celle-ci, comme il y a beaucoup d'apparence, elle eut un sort aussi triste que l'autre, & même encore plus funeste. Dès le tems d'Auguste, l'humidité en avoit déjà gâté la partie inférieure. On chercha quelqu'un de la part du Prince pour la retoucher : mais il ne se trouva personne qui fût assez hardi pour l'entreprendre, ce qui ^a augmenta la gloire du Peintre Grec, & la réputation de l'ouvrage même. Enfin cette belle Vénus, que personne n'osoit toucher par vénération ou par timidité, fut insultée par les vers qui se mirent dans le bois, & la dévorèrent. Néron, qui régnoit alors, en mit une autre à la place, de la main d'un Peintre peu connu.

Dorothee.

Pline fait souvenir le Lecteur que tant de merveilleux tableaux, qui faisoient l'admiration de tous les bons connoisseurs, étoient peints simplement avec les quatre couleurs primitives dont il a été parlé.

Apelle forma plusieurs Elèves, qui profitèrent de ses inventions : mais,

^a *Ipse injuria cessit in gloriam Artificis.*

dit

DE LA PEINTURE. 185

dit Pline, une chose en quoi personne n'a pu pénétrer son secret, est la composition d'un certain Vernis, qu'il appliquoit à ses tableaux pour leur conserver pendant une longue suite de siècles toute leur fraîcheur & toute leur force. Il tiroit trois avantages de ce Vernis. 1. Il donnoit du lustre aux couleurs quelles qu'elles fussent, & les rendoit plus moëlleuses, plus unies, & plus tendres : ce qui est maintenant l'effet de l'huile. 2. Il garantissoit ses ouvrages de l'ordure & de la poussière. 3. Il ménageoit la vûe du Spectateur qui s'éblouit facilement, en tempérant les couleurs vives & tranchantes par l'interposition de ce Vernis, qui tenoit lieu de verre à ses ouvrages.

A R I S T I D E.

UN des plus fameux contemporains d'Apelle étoit A R I S T I D E de Thèbes. À la vérité il ne possédoit pas l'élégance & les graces dans le même degré qu'Apelle : mais il est le premier, qui, par génie & par étude, se

*Plin. lib. 35.
cap. 10.*

a Ne claudas colorum aciem offendere... & eadem res nimis floridis coloribus autem oculum daret. *Plin.*
b Is omnium primus animam pinxit, & sensus omnes expressit. *Plin.*

Tome XI. I. Part,

Q

soit fait des règles sûres pour peindre l'ame , c'est-à-dire les sentimens les plus intimes du cœur. Il excelloit dans les passions fortes & véhémentes , aussi bien que dans les passions douces : mais son coloris avoit quelque chose de dur & d'austère.

On a de lui cet admirable tableau , (c'est toujours Plin qui parle) où , dans le Sac d'une ville , est représentée une MERE qui expire d'un coup de poignard qu'elle a reçu dans le sein , & un ENFANT qui se traîne jusqu'à sa mammelle pour la téter. On voit sur le visage de cette femme , quoique mourante , les sentimens les plus vifs , & les soins les plus empreffés de la tendresse maternelle. Elle paroît sentir le danger de son fils , & craindre qu'au lieu du lait qu'il cherche il ne trouve que du sang. On diroit que Plin a le pinceau à la main , tant il peint avec de vives couleurs tout ce qu'il décrit. Alexandre , qui aimoit tant les belles choses , fut si enchanté de cette pièce ,

a Hujus pictura est , opido capto , ad Matris morientis vulnere mammam adrepens Infans ; intelligi-

turque sentire Mater , & imere , ne , emortuo lacte , sanguinem lambas.

qu'il la fit emporter de Thèbes où elle étoit, à Pella lieu de sa naissance, ou du moins qui passoit pour tel.

Le même peignit encore la bataille des Grecs contre les Perses, où il fit entrer dans un seul quadre jusqu'à cent personnages, à raison de mille * dragmes (cinq cens livres) pour chaque figure, par accord fait entre lui & le Tyran Mnason, qui régnoit alors à Elatée dans la Phocide. J'ai parlé ailleurs d'un Bacchus, qui étoit regardé comme le chef-d'œuvre d'Aristide, & qui fut trouvé à Corinthe lors de sa prise par Mummius.

Il étoit si habile à exprimer la langue tant du corps que de l'ame; qu'Attale, grand connoisseur en ces sortes de choses, ne fit point difficulté de donner cent talens pour un de ses tableaux, où il ne s'agissoit que d'une Cent mille écus. expression de cette nature. Il n'y a que des richesses aussi immenses que celles d'Attale, qui étoient passées en proverbe (*Attalicis conditionibus*) qui puissent rendre vraisemblable un prix si exorbitant pour un seul tableau.

* Le texte porte dix mi- dragmes, & la dragme dix
sols. La mine valoit cent

188 DE LA PEINTURE.
PROTOGENE.

PROTOGENE étoit de Caune , ville située sur la côte méridionale de l'île de Rhodes , dont elle dépendoit. Il n'étoit d'abord occupé qu'à peindre des navires , & vécut longtems dans une grande pauvreté. Peut-être ne lui fut-elle pas si nuisible : car souvent elle évertue les hommes , & est ^a la sœur , ou plutôt la mere du bon esprit. Il parvint , dans les ouvrages où il fut employé à Athènes , à faire l'admiration du peuple le plus savant du monde.

*Plin. lib. 35.
cap. 10.
Aul. Gell.
l. 15. c. 31.
Plut. in Demetr. p. 898.*

*Tom. VII.
pag. 264.*

Son tableau le plus fameux est l'IALYSE ; c'étoit un grand chasseur , fils ou petit fils du Soleil , & Fondateur de Rhodes. Ce qu'on admiroit le plus dans ce tableau étoit l'écume qui sortoit de la * gueule du chien. J'ai rapporté au long cette histoire en parlant du siège de Rhodes.

Un autre tableau de Protogène fort renommé , étoit le SATYRE appuyé

a Nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas. Petron.

** Dans mon premier récit j'avois , de ma pure libéralité , donné une bou-*

che au chien , & ce n'est point sans peine que je suis obligé de la lui ôter. En effet , je ne sais pourquoi on n'en gratifie pas un animal si ami de l'homme.

contre une colonne. Il le travailloit dans le tems même du siège de Rhodes , c'est pourquoi on disoit qu'il *l'avoit peint sous l'épée*. D'abord il y Strab. l. 14. pag. 650. avoit une Perdrix perchée sur la colonne. Mais parce que les gens du lieu , aiant vû le tableau nouvellement exposé , donnoient toute leur attention & toute leur admiration à la perdrix , & ne disoient rien du Satyre qui étoit bien plus admirable ; & que des perdrix apprivoisées, qu'on apporta à cet endroit , jettèrent des cris à la vûe de celle qui étoit sur la colonne comme si elle eût été vivante ; le Peintre, indigné de ce mauvais goût, qui selon lui faisoit tort à sa réputation , demanda permission aux Directeurs du temple où le tableau étoit consacré, de retoucher à son ouvrage : ce qui lui aiant été accordé, il effaça la perdrix.

Il peignit aussi la mere d'Aristote , son bon ami. Ce Philosophe célèbre , qui avoit cultivé toute sa vie les Sciences & les beaux Arts , estimoit beaucoup les talens de Protogène. Il auroit même souhaité qu'il les eût employés plus dignement qu'à peindre des Chasseurs , ou des Satyres ,

ou à faire des portraits. Aussi lui proposoit-il, pour sujet de son pinceau, les batailles & les conquêtes d'Alexandre, comme plus favorables à la peinture par la grandeur des idées, par la noblesse des expressions, par la variété des événemens, & par l'immortalité des choses mêmes. Mais un certain goût particulier, une certaine pente naturelle pour des sujets plus tranquilles & plus gracieux, le tournèrent plutôt du côté des ouvrages qu'on vient de dire. Tout ce que le Philosophe put enfin obtenir du Peintre, fut le portrait d'Alexandre, mais sans bataille. Il est dangereux de vouloir tirer les habiles Ouvriers de leur goût & de leur talent naturel.

P A U S I A S.

*Plin. l. 35.
cap. 11.*

P A U S I A S étoit de Sicyone. Il se distingua sur tout dans un genre particulier de Peinture appelée *Caustique*, parce qu'on fait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu. Il eut pour Maître dans ce genre de Peinture Pamphile, qu'il laissa beaucoup derrière lui. Il commença le premier à décorer les

DE LA PEINTURE. 191

voutes & les lambris de ces sortes de Peintures. On avoit de lui plusieurs ouvrages considérables. Pausanias parle d'une IVRESSE, si bien peinte, dit-il, qu'on aperçoit, à travers un grand verre qu'elle vuide, tous les traits de son visage enluminé. *Pausan. lib. 21. pag. 34.*

La courtisane Glycère, de Sicyone comme lui, excelloit dans l'art de faire des couronnes, & elle en étoit regardée comme l'inventrice. Pausias, pour lui plaire & pour l'imiter, s'appliqua aussi à peindre des fleurs. On vit alors un beau combat entre l'Art & la Nature, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires pour l'emporter sur son émule, sans qu'il fût presque possible d'adjuger la victoire à l'un ou à l'autre.

Pausias passa la plus grande partie de sa vie à Sicyone sa patrie, qui étoit comme la mere nourricière des Peintres & de la Peinture. Il est vrai *Disque fuit illa patria pictura. Plin.*

a Amavit in juvenia
Glyceram municipem suam
inventricem coronarum :
certandoque imitatione e-
jus, ad numerosissimam
florum varietatem perdu-
xit artem illam . . . cum

opera ejus pictura imita-
retur, & illa provocans va-
riaret, essetque certamen
Artis ac Naturæ. *Plin.
lib. 35. cap. 11. & lib. 24.
cap. 2.*

que cette ville se trouvant fort endettée dans les derniers tems , jufques-là que tous fes tableaux publics & particuliers furent engagés pour de groffes fommcs , M. Scaurus , beau - fils de Sylla par Métella fa mere , dans le deffein d'immortalifer la gloire de fon Edilité , paia tous les Créanciers , retira de leurs mains toutes les pièces des plus fameux Peintres , & entre autres celles de Paufias , les transporta à Rome , & les plaça toutes dans ce fameux Théâtre qu'il fit élever jufqu'à trois étages , tous foutenus par des colonnes magnifiques de trente - huit piés de haut au nombre de trois cens foixante , & embellis par des ftatues de marbre & de bronze , & par des peintures antiques des meilleurs Maîtres. Ce théâtre ne devoit durer qu'autant de tems que la célébration des Jeux. Pline dit de cette Edilité, qu'elle fut la ruine des mœurs , & qu'elle en acheva le renverfement. *Cujus (M. Scauri) nescio an Ædilitas maxime prostraverit mores civiles ;* & il va jufqu'à dire qu'elle fit plus de tort à Rome que la fanglante proſcription de Sylla fon beau - pere , laquelle

*Plin lib. 36
cap. 15.*

fit périr tant de milliers de citoyens Romains.

NICIAS d'Athènes se distingua fort parmi les Peintres. On avoit de lui un grand nombre de tableaux qui étoient extrêmement estimés , entre autres celui où il avoit décrit la descente d'Ulyffe aux enfers , appelé *νεκυστα*. Attale , ou plutôt selon Plutarque , Ptolémée , lui offrit pour ce tableau soixante talens , c'est-à-dire soixante mille écus , ce qui paroît à peine croiable : mais il les refusa , & en fit présent à sa patrie. Il travailloit à cet ouvrage avec une telle application , que souvent il ignoroit quelle heure il étoit , & qu'il demandoit à son domestique , *Ai-je dîné ?* Quand on vouloit savoir de Praxitèle lequel de ses ouvrages de marbre il estimoit le plus ? *Celui* , disoit-il , *auquel Nicias a mis la main*. Il marquoit par là le vernis excellent que ce Peintre ajoutoit à ses statues de marbre qui en relevoit l'éclat.

Je passe sous silence beaucoup d'au-

a Hic est Nicias , de quo-
dicebat Praxiteles interro-
gatus quæ maxime opera
sua præbaret in marmori-
bus : Quibus Nicias ma-
num admovisset ; tantum
circumlitioni ejus tribue-
bat. *Plin. lib. 35. cap. 11.*

tres Peintres habiles , mais moins connus & moins illustres que ceux dont j'ai parlé , & qui ont fait tant d'honneur à la Grèce.

Il est fâcheux que leurs ouvrages ne soient point parvenus jusqu'à nous , & qu'on ne soit point en état de juger de leur mérite par ses propres yeux. Nous pouvons bien comparer la Sculpture antique avec la nôtre , parce que nous sommes certains d'avoir encore aujourd'hui les chef-d'œuvres de la Sculpture Grecque , c'est-à-dire ce qui s'est fait de plus beau dans l'antiquité. Les Romains , dans le siècle de leur plus grande splendeur , qui fut celui d'Auguste , ne dispuoient aux Grecs que l'habileté dans la science du gouvernement. Ils les reconnurent pour leurs maîtres dans les Arts , & nommément dans l'Art de la Sculpture.

Excudent alii spirantia mollius æra ,
Credo equidem ; vivos ducent de marmore
vultus . . .

Tu regere imperio populos , Romane , memento :

Hæ tibi erunt artes. *Virg. Æn. lib. 6.*

Ce que j'ai rapporté de Michel-Ange ;

qui donna si hautement la préférence au Cupidon de Praxitèle sur le sien, est une preuve bien claire que Rome la moderne ne le disputoit pas plus aux Grecs pour la Sculpture , que l'ancienne Rome.

On ne peut pas juger de même à quel point les Peintres de l'antiquité ont réussi. Cette question ne peut être décidée sur de simples récits. Il faut, pour juger , avoir des pièces de comparaison. Elles nous manquent. Il reste quelques peintures Mosaïques de l'antiquité à Rome , mais peu de peintes au pinceau ; encore sont-elles endommagées. D'ailleurs ce qui nous reste , & ce qui étoit peint à Rome sur les murailles , n'a été fait que lontems après la mort des Peintres célèbres de la Grèce.

Il faut pourtant avouer , que , tout bien considéré , les préjugés sont extrêmement favorables pour l'antiquité par rapport même à la Peinture. Du tems de Crassus , que Cicéron fait parler dans ses Livres *de l'Orateur* , on ne se lassait point d'admirer les ouvrages des anciens Peintres , & on étoit bientôt dégoûté de ceux des modernes ; parce que dans les premiers

on trouvoit un goût de deſſein & d'exprefſion qui perpétuoit les extaſes des connoiſſeurs , & que dans les autres on ne trouvoit preſque que la variété du coloris. » Je ^a ne fai , » dit Craffus , comment il arrive que » les choſes qui nous frappent le plus » d'abord par leur vivacité , & qui » nous font même plaiſir par cette » ſurpriſe , nous dégoûtent & nous » raffaſient preſque auſſitôt. Prenons , » par exemple , nos peintures modernes. Qu'y a-t-il de plus brillant » & de plus fleuri ? Quelle beauté , » quelle variété de couleurs ! Quelle » ſupériorité n'ont-elles pas à cet » égard ſur les anciennes ! Cepen- » dant toutes ces pièces nouvelles , » qui nous charment à la première » vûe , ne nous arrêtent pas : & au » contraire nous ne nous laſſons point » de contempler les autres , malgré

a Difficile dictu eſt , quanam cauſa ſit cur ea , quæ maximè ſenſus noſtros impellunt voluptate , & ſpecie prima acerrimè commovent , ab ijs celerimè ſatidio quodam & ſatietate abalienemur. Quanto colorum pulcritudine & varietate ſorti-

diora ſunt in picturis novis pleraque , quàm in veteribus ! quæ tamen , etiamſi primo aſpectu nos ceperunt , diutius non delectant : cum iidem nos in antiquis tabulis , illo ipſo horrido obſoletoque teneamur. *Cic. de Orat. lib. 3. n. 28.*

» toute la simplicité & la grossièreté
 » même de leur coloris. « Cicéron
 n'en apporte pas la raison. Denys *Dionys. Ha-*
 d'Halicarnasse, qui vivoit aussi du *l carn. in*
 tems d'Auguste, nous la marque. *Isæo, p. 104.*
 » Les Anciens, dit-il, étoient de
 » grands Dessinateurs, qui enten-
 » doient parfaitement toute la grace
 » & toute la force des Expressions,
 » quoique leur coloris fût simple &
 » peu varié. Mais les Peintres mo-
 » dernes, qui excellent dans le colo-
 » ris & dans les ombres, ne dessinent
 » pas à beaucoup près si bien, &
 » ne traitent pas les passions avec le
 » même succès. « Ce double témoi-
 gnage nous laisse entrevoir que les
 Anciens n'avoient pas moins réussi
 dans la Peinture que dans la Scul-
 pture : & leur supériorité dans celle-
 ci n'est pas contestée. Il paroît au
 moins, pour ne rien outrer, que les
 Anciens avoient poussé la partie du
 dessein, du clair-obscur, de l'expres-
 sion, & de la composition, aussi loin
 que les Modernes les plus habiles peu-
 vent l'avoir fait ; mais que pour le co-
 loris ils leur étoient de beaucoup in-
 férieurs.

Je ne puis terminer ce qui regarde

la Peinture & la Sculpture , sans déplorer l'abus qu'en ont fait ceux qui y ont le plus excellé : je parle également des Anciens & des Modernes. Tous les Arts en général , mais sur tout les deux dont nous parlons , si estimables par eux-mêmes , si dignes d'admiration , qui produisent des effets si merveilleux , qui savent , par quelques coups de ciseau , animer le marbre & le bronze , & par l'heureux mélange de quelques couleurs représenter au vif tous les objets de la nature : ces Arts , dis-je , doivent un hommage particulier à la Vertu , pour l'honneur & l'avancement de laquelle l'Auteur & l'Inventeur primitif de tous les Arts , c'est-à-dire la Divinité même , les a singulièrement destinés.

C'est l'usage que les païens mêmes croioient devoir faire de la Sculpture & de la Peinture , en les consacrant aux portraits des grands hommes , & à l'expression de leurs belles actions. ^a Fabius , Scipion , & les autres illustres personnages de Rome , avouoient qu'à la vûe des images de leurs pré-

^a Sæpè audiivi Q. Mar- | præterea civitatis nostræ
ximum , P. Scipionem , | præclaros viros solitos ita

déceffeurs ils se sentoient extraordinairement animés à la vertu. Ce n'étoit pas la cire dont ces figures étoient formées , ni ces figures mêmes , qui produisoient sur leurs esprits de si fortes impressions ; mais la vûe des grands hommes & des grandes actions dont elles renouvelloient & perpétuoient le souvenir , & leur inspiroient en même tems un vif desir de les imiter.

Polybe remarque que ces images , *Polyb. lib. 6. p. 495. 495.* c'est-à-dire les bustes de cire qu'on exposoit aux jours solennels dans la salle des Magistrats Romains , & qu'on portoit avec pompe dans leurs funérailles , allumoient une ardeur incroyable dans l'esprit des jeunes gens , comme si ces grands hommes , sortis de leurs tombeaux & pleins de vie , les eussent animés de vive voix à marcher sur leurs traces.

Agrippa , ^a gendre d'Auguste , dans une harangue magnifique , & digne

dicere , cùm majorum imagines intuerentur , vehementissimè sibi animum ad virtutem accendi. Scilicet non ceram illam neque figuram , tantam vim in se habere : sed memoria rerum gestarum eam flam-

mam egregiis viris in petore crescere , neque prius sedari , quàm virtus eorum famam atque gloriam adæquaverit. *Salluste. in Præf. bell. Jugurth.*

^a Extat ejus (Agrippæ) oratio magna , & ma-

du premier & du plus grand citoien de Rome , faisoit voir par plusieurs raisons , dit Pline , combien il seroit utile à la République d'exposer publiquement dans la Capitale les plus belles pièces de l'Antiquité en tout genre , pour exciter parmi les jeunes gens une noble émulation : ce qui sans doute , ajoute-t-il , auroit bien mieux valu , que de les reléguer à la campagne dans les jardins ou autres lieux de plaissance des particuliers.

En effet , Aristote dit que les Sculpteurs & les Peintres enseignent à former les mœurs par une méthode plus courte & plus efficace que celle des Philosophes ; & qu'il est des tableaux aussi capables de faire rentrer en eux-mêmes les hommes vicieux que les plus beaux préceptes de morale. Saint Grégoire de Nazianze rapporte l'histoire d'une courtisane , qui dans un lieu où elle n'étoit pas venue pour faire des réflexions sérieuses , jeta les yeux par hazard sur le portrait d'un Polémon , Philosophe fameux pour son changement de

ximo civium digna , de
tabulis omnibus signisque
publicandis : quod fieri sa-
tius fuisset , quàm in vil-
larum exilia pelli. *Plin.*
lib. 35. cap. 4.

vie qui tenoit du prodige , & laquelle rentra en elle-même à la vûe de ce portrait. Cédrenus raconte qu'un tableau du Jugement dernier contribua beaucoup à la conversion d'un Roi des Bulgares. Le ^a sentiment de la vûe est bien plus vif que celui de l'ouïe , & une image qui représente vivement un objet frappe tout autrement qu'un discours. Saint Grégoire de Nyffe avoue qu'il fut touché jusqu'aux larmes par la vûe d'un tableau.

Cet effet de la Peinture est encore plus prompt pour le mal que pour le bien. La vertu nous est étrangère , & le vice naturel. Sans qu'il soit besoin de guides ni d'exemples, (& il s'en trouve par tout ;) une pente rapide nous y porte , ou , pour mieux dire , nous y précipite. A quoi faut-il donc s'attendre , quand la Sculpture avec toute la délicatesse de l'art , & la Peinture avec toute la vivacité de

^a Segnius irritant animos demissa per aures ,

Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus. *Horat.*

Sic intimos penetrat sensus (pictura) ut vim dicendi nonnunquam superare videatur. *Quintil.*

^b Ad deteriora faciles sumus ; quia nec dux po-

test , nec comes deesse : & res etiam ipsa sine duce , sine comite procedit : non primum est tantum ad vitia , sed præcepta (iter.) *Senec. Epist. 97.*

ses couleurs, viennent animer une passion déjà trop allumée & trop ardente par elle-même ? Quels ravages ne causent point dans l'imagination des jeunes personnes ces nudités indécentes que les Sculpteurs & les Peintres se permettent si communément ? Elles peuvent bien faire honneur à l'Art, mais elles deshonnorent pour toujours l'Artiste.

Sans parler même ici du Christianisme, qui abhorre toutes ces Sculptures & ces Peintures licentieuses : les Sages du paganisme, tout aveugles qu'ils étoient, les condamnent presque avec la même sévérité. Aristote, dans ses Livres de la République, recommande aux Magistrats, comme un de leurs devoirs les plus essentiels, de veiller attentivement à ce qu'il ne se rencontre point dans les villes de ces sortes de statues & de tableaux, propres à enseigner le vice, & capables de corrompre toute la Jeunesse. Sénèque ^b dégrade la Peinture & la Sculpture, & leur ôte le nom d'Arts

*Aristot. in
Polit. lib. 7.
cap. 17.*

*Peccare do-
centes histo-
rias monet.
Hor.*

a Non hic per nudam
pictorum corporum pul-
critudinem turpis prostat
historia, quæ, sicut ornat
attentem, sic devenustat arti-
ficem. *Sidon. Apollin. lib.*
11. Epist. 2.

b Non enim adducor
ut in numerum liberalium
artium pictores recipiam,
non magis quam statuarios
aut marmoreos aut ceteros
luxuriæ ministros. *Senec.*
Epist. 38.

libéraux, dès qu'elles prétent leur ministère au Vice. Pline le Naturaliste, tout enthousiasmé qu'il est pour la beauté des Ouvrages antiques, traite d'action deshonorante & criminelle la liberté licentieuse que s'étoit donné sur ce point à Rome un Peintre d'ailleurs fort célèbre : *Fuit Arellius Romæ celeber, nisi FLAGITIO INSIGNI corrupisset artem.* Il fait paroître une juste indignation contre des Sculpteurs qui gravoient d'infames images sur des coupes & sur des gobelets, pour ne plus boire; en quelque sorte, qu'à travers des obscénités; comme si, dit-il, l'ivresse ne portoit pas déjà assez par elle-même à la débauche, & qu'il falût encore l'éguillonner par de nouveaux attrait. *Vasa adulteriis cælata, quasi per se parum doceat libidinem temulentia... Ita vina ex libidine hauriuntur, atque etiam præmio invitatur ebrietas.*

*Plin. lib. 35.
cap. 10.*

*Id. lib. 14.
cap. 22.*

Il n'est pas jusqu'aux Poètes qui se déclarent vivement contre ce desordre. Properce s'étonne qu'on érige en public des temples à la Pudeur, pendant que l'on souffre dans les maisons particulières des tableaux immodestes, qui ne peuvent que cor-

*Propert. l. 2.
Eleg. 5.*

rompre l'esprit des jeunes vierges. En effet ces tableaux , sous l'amorce d'un spectacle agréable aux yeux , cachent un poison mortel qui pénètre jusqu'au cœur , & semblent donner des leçons publiques d'impureté. On ne voioit point , dit-il , en finissant , ces indécentes figures chez nos ancêtres. Les murailles de leurs appartemens n'étoient pas peintes par des mains impures , ne mettoient point ainsi le crime en honneur , & ne le donnoient point en spectacle. L'endroit est trop beau , pour n'être pas ici rapporté en entier.

Templa Pudicitæ quid opus stauisse puellis ,

Si cuius nuptæ quidlibet esse licet ?

Quæ manus obscenas depinxit prima tabellas ,

Et posuit castâ turpia visa domo :

I'la puellarum ingenuos corrumpit ocellos ,

Nequitiaque suæ noluit esse rudes.

Ab ! gemat in terris , ista qui protulit arte

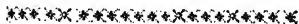
Jurgia sub tacita condita lætitia.

Non istis olim variabant tecta figuris :

Tum paries nullo crimine pictus erat.

Nous avons vû une ville , qui avoit

le choix de deux statues de Vénus, toutes deux de la main de Praxitèle, c'est tout dire, l'une voilée & l'autre nue, préférer la première quoique beaucoup moins estimée, parce qu'elle étoit plus conforme à la modestie & à la pudeur. Que pourrois-je ajouter à un tel exemple ? Quelle condamnation pour nous, si nous rougissions de le suivre.



CHAPITRE SIXIEME.

D E

LA MUSIQUE.

LA MUSIQUE des Anciens étoit une science bien plus étendue qu'on ne le pense ordinairement. Outre la composition des chants musicaux, & l'exécution de ces chants avec la voix & sur les instrumens, à quoi se borne la nôtre, l'ancienne comprenoit l'Art poétique, qui enseignoit à faire des vers de toute sorte, aussi bien qu'à mettre en chant ceux qui en étoient susceptibles ; l'Art de la *Saltation* ou du geste, qui enseignoit les pas & l'attitude soit de la danse

proprement dite , soit de la marche ordinaire , & les gestes qui doivent être employés dans la déclamation ; enfin elle renfermoit l'Art de composer & d'écrire en notes la simple déclamation , pour régler par ces notes tant le son de la voix , que la mesure & les mouvemens du geste : art fort usité chez les Anciens , & qui nous est absolument inconnu. Toutes ces différentes parties , qui ont réellement entr'elles une liaison naturelle , composoient dans l'origine un seul & même art , exercé par les mêmes artistes ; quoique dans la suite elles se soient séparées , sur tout la Poésie , qui a fait un ordre à part.

Je traiterai ici légèrement toutes ces parties , excepté celle qui regarde la structure des vers , qui trouvera ailleurs sa place ; & je commencerai par la Musique proprement dite , & telle qu'elle est connue parmi nous.

ARTICLE PREMIER.

De la Musique proprement dite.

LA MUSIQUE est un Art qui enseigne les propriétés des sons capables de produire quelque mélodie & quelque harmonie.

§. I.

*Origine & effets merveilleux de la
Musique.*

QUELQUES Auteurs prétendent que ce sont les oiseaux qui ont appris à l'homme à chanter, en lui faisant remarquer par leur ramage & leurs gazouillemens combien les différentes inflexions & les divers tons de la voix sont capables de flater agréablement l'oreille. L'homme a eu un plus excellent maître, auquel seul il doit faire remonter sa reconnoissance.

L'invention de la Musique, & des instrumens qui en font une principale partie, est un présent de Dieu, comme l'invention des autres arts. Elle ajoute au simple don de la parole, déjà bien précieux par lui-même, quelque chose de plus vif, de plus animé, & de plus propre à produire au-dehors les sentimens de l'ame. Lorsqu'elle est saisie & pénétrée de la vûe de quelque objet qui l'occupe fortement, le langage ordinaire ne suffit pas à ses transports. Elle s'élançe pour ainsi dire hors d'elle-même, elle se livre sans mesure aux

mouvemens qui l'agitent , elle anime & redouble le ton de la voix , elle répète à diverses reprises ces paroles ; & peu contente de tous ses efforts qui lui paroissent encore trop foibles , elle appelle à son secours les instrumens , qui semblent la soulager en donnant aux sons une variété , une étendue , & une continuité , que la voix humaine ne peut avoir.

Voilà ce qui a donné lieu à la Musique ; & ce qui l'a rendue si intéressante & si recommandable ; & voilà ce qui montre en même tems qu'à proprement parler elle n'a de véritable usage que pour la religion , à laquelle seule il appartient de causer à l'ame des sentimens vifs qui la transportent & l'enlèvent , qui nourrissent sa reconnoissance & son amour , qui répondent à son admiration & à son ravissement , & qui lui fassent éprouver qu'elle est heureuse , en applaudissant , pour ainsi dire , à sa joie & à son bonheur , comme David le fait dans tous ses divins Cantiques , qu'il emploie uniquement à adorer , à louer , à rendre graces , à chanter la grandeur de Dieu , & à publier ses merveilles.

Tel

Tel fut le premier usage que les hommes firent de la Musique, simple, naturelle, sans art & sans raffinement dans ces tems d'innocence & dans cette enfance du monde ; & sans doute que la famille de Seth, dépositaire du vrai culte, la conserva dans toute sa pureté. Mais les enfans du siècle, plus asservis aux sens & aux passions, plus occupés à adoucir les peines de cette vie, à rendre leur exil agréable, & à se consoler de leurs maux, se livrèrent plus promptement aux agrémens de la Musique, & furent plus attentifs à la perfectionner, à la réduire en art, à rappeler leurs observations à des règles fixes, à la soutenir, à la fortifier, à la varier par le secours des instrumens.

En effet, l'Ecriture Sainte place l'origine de cette sorte de Musique dans la famille de Caïn, qui étoit celle des réprouvés, & lui donne pour Auteur Jubal l'un des descendans de ce chef des impies. Aussi voyons-nous que c'est ordinairement aux objets des passions que la Musique est asservie. Elle sert à les embellir, à les aggrandir, à les rendre plus touchans, à les faire pénétrer jusqu'au

Gen. 4. 21.

fond de l'ame par un nouveau plaisir, à la rendre captive des sens, à la faire habiter toute entière dans ses oreilles, à lui inspirer une nouvelle pente à chercher hors d'elle sa consolation, & à lui communiquer une nouvelle aversion pour les réflexions utiles & pour l'attention à la vérité. L'abus de la Musique, presque aussi ancien que son invention, a fait plus d'imitateurs de Jubal que de David. Mais il ne faut pas faire retomber ce reproche sur la Musique même. Car, comme l'observe Plutarque sur le sujet que je traite, en général tout homme de bon sens n'imputera jamais aux sciences mêmes l'abus que quelques-uns en font : il ne s'en prendra qu'aux dispositions vicieuses de ceux qui les corrompent.

*Plut. de
Music. pag.
1146.*

Cet exercice a fait dans tous les tems le plaisir de toutes les nations, des plus barbares comme de celles qui se piquoient le plus de politesse. Et il faut avouer que ^a l'Auteur de la nature a mis dans l'homme un goût & un penchant secret pour le chant

^a Atque eam (Musi- | bores velut muneri nobis
cam) natura ipsa viderur | dedisse. Si quidem & re
ad tolerandos facilius la- | miges cantus hortatur

& l'harmonie , qui sert à nourrir sa joie dans les tems de prospérité , à dissiper son chagrin dans ses afflictions , à soulager sa peine dans ses travaux. Il n'est point d'artisan qui n'ait recours à cet innocent artifice , & la plus légère chanson lui fait presque oublier toutes ses fatigues. La cadence harmonieuse avec laquelle les forgerons frappent sur l'enclume le fer brulant , semble donner de la légèreté à la masse pesante de leurs marteaux. Il n'est pas jusqu'aux rameurs , dont le pénible travail ne trouve une sorte de soulagement dans cette espèce de concert que forme leur mouvement nombreux & uniforme. ^a Les Anciens se servoient avantageusement des instrumens de Musique , comme on le fait encore aujourd'hui , pour exciter l'ardeur martiale dans le cœur des combat-

nec solum in iis operibus , in quibus plurimum conatus præeunte aliqua jucunda voce conspirat , sed etiam singulorum fatigatio quamlibet se rudi modulatione solatur. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

^a Duces maximos & fidibus & tibiis cecinisse traditum , & exercitus

Lacedæmoniorum musicis accensos modis. Quid autem aliud in nostris Legionibus cornua ac tubæ faciunt? quorum concentus , quanto est vehementior , tanto Romana in bellis gloria ceteris præstat. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

tans ; & Quintiliën attribue en partie la réputation de la milice Romaine à l'effet que produisoit sur les Légions le son guerrier des cors & des trompettes.

J'ai dit que la Musique étoit en usage chez toutes les nations : mais ce sont les Grecs surtout qui l'ont mise en honneur , & qui , par le cas qu'ils en faisoient , l'ont portée à un haut degré de perfection. C'étoit un mérite pour les plus grands hommes de s'y distinguer , & une sorte de honte pour eux d'être obligés d'avouer sur ce point leur ignorance. Nul héros n'a plus illustré la Grèce qu'Epaminondas : on comptoit au nombre de ses belles qualités d'avoir su danser avec grace , & toucher les instrumens avec habileté. Plusieurs années auparavant , le refus que fit

a Summam eruditionem Græci sitam censebant in nervorum vocumque cantibus. Igitur Epaminondas , princeps , meo judicio , Græciæ , fidibus præclare cecinisse dicitur : Themistoclesque , aliquot antè annis , cum in epulis recusasset lyram , habitus est indoctior. Ergo in Græcia musici flo-

ruerunt , discabantque id omnes ; nec , qui nesciebat , satis excultus doctrina putabatur. *Cic. Tusc.* 1. n. 4.

* In ejus (Epaminondæ) virtutibus commemorabatur , saltasse cum commode , scienterque tibiis cantasse. *Corn. Nep. in Pras.*

Thémistocle dans un repas de jouer quelque air sur la lyre , lui attira des reproches , & ne lui fit pas d'honneur. Ignorer la Musique , passoit dans ces tems pour un défaut d'éducation.

Aussi les plus célèbres Philosophes qui nous ont laissé des Traités sur la Politique , comme Platon & Aristote , recommandent en particulier qu'on ait grand soin de faire apprendre la Musique aux jeunes gens. Elle faisoit , chez les Grecs , une partie essentielle de l'éducation. Outre qu'elle a une liaison nécessaire avec cette partie de la Grammaire que l'on appelle *Prosodie* , qui roule sur la longueur ou briéveté des syllabes dans la prononciation , sur la mesure des vers , sur leur rythme ou cadence , & principalement sur la manière d'accentuer les mots : les anciens étoient persuadés qu'elle pouvoit contribuer beaucoup à former le cœur des jeunes gens , en y introduisant une sorte d'harmonie , qui pût les porter à tout ce qui est honnête ; rien n'étant plus utile , selon Plutarque , que la Musique , pour exciter en tout tems à toutes sortes d'actions vertueuses , & principalement lorsqu'il

*Plut. de
Music. pag.
1140.*

s'agit d'affronter les périls de la guerre.

Il s'en faut bien que la Musique fût autant estimée des Romains dans les beaux tems de la République. Elle passoit alors pour peu honorable,

In Prefat.

In bello Cæcilin.

comme l'observe Cornélius Népos, en faisant remarquer le différent goût des nations sur plusieurs matières. Le reproche que fait Saluste à une Dame Romaine, de savoir mieux danser & chanter qu'il ne convenoit à une femme d'honneur & de probité, *saltare & psallere elegantius quàm necesse est probæ*, marque assez ce que les Romains pensoient de la Musique. Pour la danse, ils en avoient une étrange idée, jusqu'à dire que, pour en faire usage, il falloit ou être ivre, ou avoir perdu la raison : *Nemo saltat ferè sobrius, nisi fortè insanit..* Telle étoit la sévérité Romaine, jusqu'à ce que le commerce avec les Grecs, & encore plus les richesses & l'opulence, les eurent fait donner dans des excès que l'on ne peut pas même reprocher aux Grecs.

Cic. in orat. pro Muren. n. 13.

Les Anciens attribuoient à la Musique de merveilleux effets, soit pour exciter ou réprimer les passions, soit

pour adoucir les mœurs , & humaniser des peuples naturellement féroces & barbares.

Pythagore ^a voiant de jeunes gens , échaufés des vapeurs du vin , & animés de plus par le son d'une flute dont on jouoit sur le mode Phrygien , près de faire violence à une chaste maison , rendit à ces jeunes gens leur tranquillité & leur bon sens , en ordonnant à la Musicienne de changer de mode , & de jouer plus gravement , suivant la cadence marquée par le pié appellé *Spondée*.

Galien met une histoire presque toute pareille sur le compte d'un Musicien de Milet , nommé Damon. Ce sont de jeunes gens ivres , qu'une joueuse de flute a rendu furieux en jouant sur le mode Phrygien , & qu'elle adoucit par l'avis de ce même Damon , en passant du mode Phrygien au Dorien.

Nous apprenons de Dion-Chrysostome , & de quelques autres , que le Musicien Timothée , jouant un jour de la flute devant Alexandre le Grand

*De placit.
Hipp. & Plat.
lib. 5. cap. 6.*

*Orat. 1. de
regn. init.*

^a Pythagoram accepimus , concitatos ad vim pudicæ domui afferendam juvenes , jussa mutare in spondeum modos tibicina , composuisse. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

216 DE LA MUSIQUE.

sur le mode appelé *Ὀρτυγος* , qui étoit un mode guerrier ; ce Prince courut aux armes aussitôt. Plutarque dit pres-
De fortun.
Alex. p. 335. que la même chose du joueur de flute Antigénide , qui , dans un repas , agita de telle manière ce même Prince , que , s'étant levé de table comme un forcené , il se jeta sur ses armes , & mêlant leur cliquetis au son de la flute , peu s'en falut qu'il ne chargeât les convives.

Parmi les effets merveilleux de la Musique , on ne peut rien citer peut-être de plus frappant , ni de mieux attesté , que ce qui regarde les Arcadiens.
Polyb. lib. 4
p. 289. 291. Polybe , historien sage , exact , & qui mérite toute créance , est mon garant. J'abrégèrai seulement son récit & ses réflexions.

L'étude de la Musique , dit-il , a son utilité pour tout le monde ; mais elle est absolument nécessaire aux Arcadiens. Ces peuples , en établissant leur République , quoique d'ailleurs très austère dans leur genre de vie , ont donné à la Musique un si grand crédit , que non seulement ils enseignent cet art aux enfans , mais qu'ils contraignent même les jeunes gens de s'y appliquer jusqu'à l'âge de trente ans. Ce n'est point une
 honte

honte parmi eux , que l'aveu d'ignorer les autres arts : mais c'est un deshonneur de n'avoir point appris à chanter , & de n'en pouvoir donner des preuves dans l'occasion.

Or , dit Polybe , il me paroît que leurs premiers Législateurs , en faisant de pareils établissemens , n'ont point eu dessein d'introduire le luxe & la mollesse ; mais seulement d'adoucir les mœurs féroces des Arcadiens , & d'égaier par l'exercice de la Musique leur caractère triste & mélancolique , causé sans doute en partie par la froideur de l'air qu'on respire dans presque toute l'Arcadie.

Mais les Cynéthiens aiant négligé ce secours , dont ils avoient d'autant plus besoin qu'ils habitent la partie la plus rude & la plus sauvage de l'Arcadie , soit pour l'air , soit pour le climat , sont enfin devenus si féroces & si barbares , qu'il n'y a nulle ville en Grèce où l'on ait commis des crimes aussi grands & aussi fréquens , que dans celle de Cynéthe.

Polybe termine ce récit , en avertissant qu'il y a si fort insisté pour deux raisons. La première , pour empêcher que quelqu'un des peuples

d'Arcadie, sur le faux préjugé que l'étude de la Musique n'est parmi eux qu'un amusement superflu, ne vienne à négliger cette partie de leur discipline. La seconde, pour engager les Cynéthiens à donner la préférence à la Musique, si jamais Dieu, (l'expression est remarquable) si jamais Dieu leur inspire de s'appliquer aux arts qui humanisent les peuples. Car c'est la seule voie, par laquelle ils puissent dépouiller leur ancienne férocité.

Je ne fais pas s'il est possible de rien trouver dans toute l'antiquité qui égale l'éloge que fait ici Polybe de la Musique : & l'on fait quel homme c'étoit que Polybe. Joignons-y ce qu'en ont dit les deux plus grandes lumières de la Philosophie ancienne, Platon & Aristote, qui en recommandent souvent l'étude, & en relèvent beaucoup les avantages. Peut-on desirer un témoignage plus authentique & plus favorable ? Mais, afin que l'autorité de ces grands hommes ne nous en impose point, je dois marquer ici de quel genre de Musique ils entendent parler. Quintilien, qui pensoit comme eux sur cet

article , nous expliquera leur senti-
 ment : c'est dans un chapitre , où il
 avoit fait un magnifique éloge de la
 Musique. » Quoique les exemples
 » que j'ai cités , dit-il , fassent assez
 » voir quelle sorte de Musique j'ap-
 » prouve , je croi pourtant devoir dé-
 » clarer ici que ce n'est point celle
 » dont retentissent aujourd'hui nos
 » théâtres , & qui , par ses airs effé-
 » minés & lascifs , n'a pas peu con-
 » tribué à éteindre & à étoufer en
 » nous ce qui pouvoit nous rester en-
 » core de force & de vertu : « *Apertiùs*
profutendum puto , non hanc à me præci-
pi , quæ nunc in scenis effeminata , & im-
pudicis modis fracta , non ex parte mini-
ma , si quid in nobis virilis roboris mane-
bat , excidit. » Quand je recommande
 » donc la Musique , c'est celle dont des
 » hommes pleins d'honneur & de cou-
 » rage se servoient pour chanter les
 » louanges de leurs semblables. Je ne
 » prétens point parler non plus de
 » ces instrumens dangereux , dont les
 » sons languissans portent la mol-
 » lesse & l'impureté dans l'ame , &
 » qui doivent être en horreur à tout
 » ce qu'il y a de personnes bien nées.
 » Mais j'entens cet art agréable d'al-

» ler au cœur par le moien de l'har-
 » monie , pour exciter les passions ou
 » pour les appaiser conformément au
 » besoin & à la raison. «

C'est cette sorte de Musique , dont les plus grands Philosophes & les plus sages Législateurs chez les Grecs faisoient tant de cas , parce qu'elle apprivoise les esprits sauvages , qu'elle adoucit la rudesse & la dureté des caractères , qu'elle polit les mœurs , qu'elle rend les esprits plus capables de discipline , qu'elle lie la société d'une manière douce & agréable , & qu'elle donne de l'horreur de tous les vices qui portent à la dureté , à l'inhumanité , à la férocité.

Elle n'est pas même inutile pour le corps , & contribue à la guérison de certaines maladies. Ce que l'on raconte des effets de la Musique sur ceux qui ont été mordus de la Tarentule , paroîtroit incroyable , s'il n'étoit appuyé sur des témoignages , auxquels on ne peut pas raisonnablement refuser sa croyance.

*Mémoires de
 l'Acad. des
 Sciences, an.
 1702.*

La Tarentule est une grosse araignée à huit yeux , & à huit pattes. Elle ne se trouve pas seulement vers Tarento , d'où elle a pris son nom ,

ou dans la Pouille : il y en a dans plusieurs autres endroits de l'Italie , & dans l'île de Corse.

Peu de tems après qu'on a été mordu d'une Tarentule , il survient à la partie une douleur très aigue , & peu d'heures après un engourdissement. On tombe ensuite dans une profonde tristesse , on a peine à respirer , le pouls s'affoiblit , la vûe se trouble & s'égare , enfin on perd la connoissance & le mouvement, & on meurt à moins que d'être secouru. La Médecine emploie pour la guérison de cette maladie quelques remèdes , qui seroient inutiles , si la Musique ne venoit à son secours.

Lorsqu'un homme mordu est sans mouvement & sans connoissance , un Joueur d'instrumens essaie différens airs ; & , lorsqu'il a rencontré celui dont les tons & la modulation conviennent au malade , on voit que celui-ci commence à faire quelque léger mouvement ; qu'il remue d'abord les doigts en cadence , ensuite les bras & les jambes , peu à peu tout le corps ; & enfin il se leve sur ses pieds , & se met à danser , en augmentant toujours d'activité & de force. Il y en

a tel qui danse six heures sans se reposer. Après cela on le met au lit , & quand on le croit assez remis de sa première danse , on le tire du lit par le même air pour une danse nouvelle. Cet exercice dure plusieurs jours , tout au plus six ou sept , jusqu'à ce que le malade se trouve fatigué , & hors d'état de danser davantage , ce qui annonce sa guérison. Car , tant que le venin agit sur lui , il danseroit , si l'on vouloit , sans aucune discontinuation , & enfin il mourroit d'épuisement de forces. Le malade qui commence à se sentir las , reprend peu à peu la connoissance & le bon sens , & revient comme d'un profond sommeil , sans se souvenir de ce qui s'est passé pendant son accès , non pas même de sa danse. Le fait est singulier , mais très certain : c'est aux Médecins à en expliquer la cause.

§. II.

Auteurs qui ont inventé ou perfectionné la Musique & les Instrumens.

LES HISTORIENS profanes attribuent la découverte des premières règles de la Musique à leur Mercure

fabuleux, d'autres à Apollon, d'autres à Jupiter même. Ils ont voulu par là, *Plut. de Music. pag. 1135.* sans doute, nous faire entendre que l'invention d'un art si utile, ne pouvoit être attribuée qu'aux dieux, & qu'on avoit tort d'en faire honneur à quelque homme que ce fût.

Le traité de Plutarque sur la Musique, expliqué & éclairci par les savantes remarques de M. Burette, me fournira la plus grande partie de ce que j'ai à dire sur l'histoire de ceux qui passent pour avoir le plus contribué à la perfection de cet art. Je me contenterai d'indiquer simplement les plus anciens, qui ne sont presque connus que dans la Fable, sans m'attacher à l'ordre des tems.

A M P H I O N.

AMPHION est regardé par quelques-uns comme l'inventeur de la * *Cithare* ou Lyre, car ces deux instrumens étoient peu différens, comme je le marquerai dans la suite, & souvent les Auteurs les confondent.

* J'appellerai toujours *en a tiré son nom, en est ainsi cet instrument, par-tout-à-fait différente.*
ce que notre Guitare qui

224 DE LA MUSIQUE.

On conjecture que la Fable de Thèbes bâtie au son de la Lyre d'Amphion, est postérieure au tems d'Homère, qui n'en parle point, & qui n'auroit pas manqué d'en orner son poème, s'il l'eut connue.

Amphion eut pour contemporains *Linus*, *Anthès*, *Piérius*, *Philammon*. Ce dernier fut pere du fameux *Thamyris*, la plus belle voix de son tems, le rival des Muses même, & qui aiant été livré à la vengeance de ces déesses, pour peine de son audace perdit la vûe, la voix, l'esprit, & même l'usage de sa Lyre.

O R P H É E.

LA RÉPUTATION d'Orphée étoit florissante dès le tems de l'expédition des Argonautes, du nombre desquels il fut, c'est-à-dire avant la guerre de Troie. Il avoit eu pour maître dans la Musique *Linus*, aussi bien qu'*Hercule*. L'histoire d'Orphée est connue de tout le monde.

H Y A G N I S.

ON PRÉTEND qu'Hyagnis fut le plus ancien joueur de flute. Il fut pere de *Marsyas*, à qui l'invention

de la flute est aussi attribuée. Ce dernier osa provoquer Apollon, qui ne demeura vainqueur dans ce combat qu'en joignant sa voix au son de sa Lyre. Le vaincu fut écorché tout vif.

O L Y M P E.

IL Y A EU deux Olympes, l'un & l'autre fameux joueurs de flute. Le plus ancien, Myfien d'origine, vivoit avant la guerre de Troie. Il étoit disciple de Marsyas. Il excelloit aussi dans l'art de toucher les instrumens à cordes.

Suidaſe

Le second Olympé étoit Phrygien, & floriffoit du tems de Midas.

Idem.

DEMODOQUE. PHEMIUS.

HOMERE parle avec éloge de ces deux Musiciens en plusieurs endroits de l'Odyſſée. Démodoque avoit composé deux poèmes : l'un sur la prise de Troie, l'autre sur les noces de Vénus & de Vulcain. Homère les lui fait chanter l'un & l'autre chez Alcinoüs roi des Phéaciens en présence d'Ulyſſe. Il parle de Phémius comme d'un chante inspiré des dieux même. C'est lui qui par le chant de ſes poésies mises en musique, & accompagnées des ſons

Plut.

226 DE LA MUSIQUE.

de sa Lyre , égaie ces festins où les poursuivans de Pénélope emploient les journées entières.

L'auteur de la vie d'Homère attribuée à Hérodote , assure que Phémus s'établit à Smyrne ; qu'il y enseigna la Grammaire & la Musique à la jeunesse, & qu'il y épousa Crithéide , qui d'un commerce illégitime avoit eu pour fils Homère même , à l'éducation duquel ce beau-pere donna ses soins , après l'avoir adopté.

TERPANDRE.

LES AUTEURS ne sont point d'accord entr'eux sur la patrie de Terpandre , ni sur le tems où il a vécu. Eusebe le place dans la XXXIII^e Olympiade. Cette époque doit être avancée , s'il est vrai que ce Poète Musicien fut le premier qui remporta le prix aux jeux Carniens , institués à Lacédémone seulement dans la XXVI^e Olympiade.

Outre cette victoire¹ , qui fit grand honneur à l'habileté de Terpandre dans la poésie musicale , il signala encore ce même art en d'autres occasions des plus importantes. On a

AN.M. 3356.
(*Athén. lib.*
24. pag. 635.

AN.M. 3328.

Plut. pag.
146.

fort parlé de la sédition qu'il fut calmer à Lacédémone par ses chants mélodieux accompagnés des sons de la cithare. Il remporta aussi quatre fois de suite le prix aux jeux Pythiques. *Idem. pag. 132.*

Il paroît que l'ancien Olympe & Terpandre, aiant trouvé, dans leur jeunesse, la Lyre montée seulement de trois ou quatre cordes, s'en servirent telle qu'ils la trouvèrent alors, & s'y distinguèrent par le charme de leur exécution. Dans la suite, pour perfectionner cet instrument, ils y firent des additions l'un & l'autre, surtout Terpandre, qui y fit entrer jusqu'à sept cordes.

Ce changement déplut fort aux Lacédémoniens, chez qui il étoit défendu très expressement de rien changer dans l'ancienne Musique, & d'y rien innover. Plutarque rapporte que Terpandre fut condamné à l'amende par les Ephores, pour avoir augmenté d'une seule corde le nombre de celles qui composoient la lyre ordinaire; & que la sienne fut pendue à un clou. D'où il s'ensuivroit que la lyre de ce tems-là étoit déjà montée de six cordes. *Plut. de Lac. con. instit. pag. 238.*

*Plut. de
Musiq. pag.
2132.*

Par ce qu'on lit dans Plutarque, il paroît que Terpandre composoit d'abord des poésies Lyriques d'une certaine mesure, propres à être chantées & accompagnées de la cithare. Ensuite il mettoit ces poésies en Musique, de façon que celle-ci pût s'accommoder au jeu de la cithare, qui alors ne rendoit précisément que les mêmes sons chantés par la voix du Musicien. Enfin, Terpandre notoit cette Musique sur les vers mêmes de chacun des cantiques de sa composition, & quelquefois il en faisoit autant pour les poésies d'Homère : après quoi il étoit en état de les exécuter lui-même, ou de les faire exécuter dans les jeux publics.

On proposoit des prix de poésie & de Musique, car l'une n'alloit guères sans l'autre, dans les quatre grands Jeux de la Grèce, sur-tout dans les Pythiques, dont ils faisoient la première & la plus considérable partie. La même chose se pratiquoit aussi dans plusieurs autres villes du même pays, où l'on célébroit de pareils Jeux avec une grande solennité, & un grand concours de Spectateurs.

P H R Y N I S.

PHRYNIS étoit de Mitylène , capitale de l'île de Lesbos. Il fut l'écoulier d'Aristoclite pour la cithare , & il ne pouvoit tomber en meilleures mains ; ce maître étant un des descendans du fameux Terpandre. On dit qu'il fut le premier qui remporta le prix de cet instrument aux Jeux des Panathénées, célébrés à Athènes la quatrième année de la LXXX Olympiade. AN. M. 3547. Il n'eut pas le même bonheur, lorsqu'il disputa ce prix contre le Musicien Timothée.

On doit regarder Phrynis comme l'auteur des premiers changemens arrivés dans l'ancienne Musique , par rapport au jeu de la cithare. Ces changemens consistoient , en premier lieu dans l'addition de deux nouvelles cordes aux sept qui composoient cet instrument avant lui ; en second lieu dans le tour de la modulation , qui n'avoit plus cette ancienne simplicité noble & mâle, Aristophane lui en fait un reproche dans la Comédie des Nuées , où la Justice parle ainsi de l'ancienne éducation des jeunes gens. *Ils alloient ensemble chez le Joueur de*

230 DE LA MUSIQUE.

cithare... où ils apprenoient à chanter l'Hymne de la redoutable Pallas, ou quelque autre cantique, entonnant les sons conformément à l'harmonie qu'ils tenoient de leurs ancêtres. Si quelqu'un d'entr'eux s'avisait de chanter d'une manière bouffonne, ou de mêler dans son chant quelque inflexion de voix semblable à celles qui régnaient aujourd'hui dans les airs de Phrynis, on le châtieoit sévèrement.

*Plut. in
Agide, pag.
799.*

Phrynis s'étant présenté pour quelques Jeux publics à Lacédémone avec sa cithare à neuf cordes, l'Ephore Ecprépès se mit en devoir d'en couper deux, & lui laissa seulement à choisir entre celles d'en haut ou celles d'en bas. Timothée, peu de tems après, s'étant trouvé en pareil cas aux Jeux Carniens, les Ephores en usèrent de même à son égard.

TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE, Poète - Musicien des plus célèbres, naquit à Milet, ville Ionienne de Carie, la 3^e année de la AN. M. 3558. LXXXIII^e Olympiade. Il florissoit en même tems qu'Euripide & Philippe de Macédoine. Il excelloit dans la poésie Lyrique & Dithyrambique.

Il s'appliqua particulièrement à la Musique , & à toucher la cithare. Ses premiers essais ne réussirent pas , & il fut sifflé de tout le peuple. Un si triste succès étoit capable de le décourager pour toujours ; & il songeoit en effet à renoncer absolument à un art, pour lequel il ne se croioit point né. Euripide le défabusa de cette fausse pensée , & lui rendit le courage , en lui faisant espérer un succès éclatant pour l'avenir. Plutarque , en rapportant ce fait , auquel il joint les exemples de Cimon , de Thémistocle , de Démosthène , qui furent aussi ranimés par de semblables conseils , remarque avec raison que c'est rendre un grand service au public que d'encourager ainsi de jeunes gens en qui l'on reconnoit un fond d'esprit & d'heureux talens , & d'empêcher qu'ils ne se rebutent pour quelques fautes qu'ils auront pu commettre dans un âge sujet à des écarts , ou pour quelques mauvais succès qu'ils auront eu d'abord dans l'exercice de leur profession.

Euripide ne s'étoit pas trompé dans ses vûes & dans son espérance. Timothée devint le plus habile joueur

*Plut. in Mor.
ral. p. 795.*

Lib. 3. pag. 283. de cithare de son tems. Il perfectionna cet instrument , en y ajoutant , selon Pausanias , quatre cordes ; ou selon Suidas , deux seulement , la dixième & la onzième aux neuf qui composoient la cithare avant lui. Les Auteurs varient extrêmement sur cette matière , & souvent même se contredisent.

*In voce
Τιμόδ.*

Cette innovation dans la Musique n'eut pas une approbation générale. Les Lacédémoniens la condamnèrent par un Decret public que Boèce nous a conservé. Il est écrit dans le Dialecte du pays , dont la lettre ρω qui est la consonne dominante , rend la prononciation très rude. Il commence par ces mots ; ἐπεὶ δὲ Τιμόθεος ὁ Μιλήσιος παραγινόμενος ἐς τὰν ἀμέτεραν πόλιν , &c. & il contient en substance : Que Timothée de Milet étant venu dans leur ville , avoit marqué faire peu de cas de l'ancienne Musique , & de l'ancienne lyre : qu'il avoit multiplié les sons de celle-là , & les cordes de celle-ci : qu'à l'ancienne manière de chanter simple & unie , il en avoit substitué une plus composée , où il avoit introduit le genre * Cromatique : que dans son poème

*Boet. de
Mus. lib. 1.
cap. 1.*

[* Il en fera
parlé dans la
suite.

poème sur l'accouchement de Sémélé il n'avoit point gardé la décence convenable : que , pour prévenir les suites de pareilles innovations , qui ne pouvoient être que préjudiciables aux bonnes mœurs , les Rois & les Ephores avoient réprimandé publiquement Timothée , & avoient ordonné que la lyre seroit réduite aux sept cordes anciennes , & qu'on en retrancheroit toutes les cordes nouvellement ajoutées , &c. Cette histoire se trouve dans Athénée , avec cette circonstance , que comme on se mettoit en devoir de couper ces nouvelles cordes conformément au Decret , Timothée aiant apperçu dans ce même endroit une petite statue d'Apollon , dont la lyre avoit autant de cordes que la sienne , il la montra aux Juges , & fut renvoyé absous.

*Athen. lib.
14. p. 636.*

Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples. On dit qu'il prenoit une fois plus de ceux qui venoient à lui pour apprendre à jouer de la flute (ou de la cithare) après avoir eu un autre maître. Sa raison étoit qu'un habile homme qui succède à ces demi - savans a toujours deux peines pour une : celle de faire

*Quintil. lib.
2. cap. 3.*

oublier au disciple ce qu'il avoit appris, qui est la plus grande ; & celle de l'instruire de nouveau.

ARCHILOQUE.

ARCHILOQUE s'étoit rendu également célèbre pour la Poésie & pour la Musique. J'en parlerai dans la suite sous le titre de Poète. Ici je le considère seulement comme Musicien ; & de tout ce que Plutarque en dit sous cette qualité, je ne rapporterai que le seul endroit où il lui attribue *l'exécution musicale des vers Iambiques, dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instrumens, au lieu que les autres se chantent.*

Ce passage, dit M. Burette, nous apprend que dans la poésie Iambique il y avoit des Iambes qui n'étoient que *déclamatoires*, qui ne faisoient que se réciter ou se prononcer ; & qu'il y en avoit d'autres qui se chantoient. Mais ce que ce même passage offre peut-être de moins connu, c'est que ces Iambes *déclamatoires* étoient accompagnés des sons de la cithare, & des autres instrumens à percussion ou à cordes. Il reste à savoir de quelle

manière s'exécutoit un tel accompagnement. Selon toutes les apparences, le joueur de cithare ne se contentoit pas de donner au Poète ou à l'Acteur le ton général de sa déclamation, & de l'y soutenir par la monotonie de son jeu. Mais, comme le ton du Déclamateur varioit suivant les divers accens qui modifioient la prononciation de chaque mot, enforte que cette déclamation pouvoit se noter; il falloit que l'instrument de Musique fît sentir toutes ces modifications, & marquât exactement le rythme ou la cadence de la poésie qui lui servoit de guide, & qui, en vertu de cet accompagnement, quoique non chantée, en devenoit beaucoup plus expressive & plus affectueuse. A l'égard de la poésie *chantante*, l'instrument qui l'accompagnoit, s'y conformoit servilement, & ne faisoit entendre que les mêmes sons entonnés par la voix du Poète-Musicien.

A R I S T O X É N E.

A R I S T O X É N E naquit à Tarente ville d'Italie. Il étoit fils du Musicien Mnésias. Il s'appliqua également à

Suidas

la Musique & à la Philosophie. Il fut en premier lieu Disciple de son pere , puis du Pythagoricien Xénophile , & enfin d'Aristote , sous lequel il eut Théophraste pour compagnon d'étude. Aristoxène vivoit donc , comme on le voit , sous Alexandre le Grand & sous ses premiers Successeurs.

De quatre cens cinquante-trois volumes que Suidas dit qu'il a composés , il ne nous reste aujourd'hui que ses trois Livres des *Elémens Harmoniques* ; & c'est le plus ancien Traité de Musique qui soit venu jusqu'à nous.

Heraclid.

Il attaqua vivement le système Musical de Pythagore. Ce Philosophe , en vûe d'établir une certitude & une constance invariable dans les sciences & les arts en général , & dans la Musique en particulier , essaia d'en soustraire les préceptes aux témoignages & aux rapports infidèles des sens , pour les assujettir aux seuls jugemens de la raison. Il voulut , conformément à ce dessein , que les consonnances musicales , loin d'être soumises au jugement de l'oreille , qu'il regardoit comme une mesure arbitraire & trop peu certaine , ne se réglassent qu'en

vertu des seules proportions des nombres , qui sont toujours les mêmes. Aristoxène soutint qu'aux règles mathématiques & aux raisons des proportions , il falloit joindre le jugement de l'oreille , à laquelle il appartient principalement de régler ce qui concerne la Musique. Il attaqua encore le système de Pythagore sur plusieurs autres points.

Sotérique , l'un des Interlocuteurs que Plutarque introduit dans son *Traité sur la Musique* , est persuadé que le sentiment & la raison doivent concourir dans le jugement que l'on porte sur les diverses parties de la Musique ; en sorte que le premier ne prévienne point la seconde par trop de vivacité , ni ne lui manque au besoin par trop de foiblesse. Or le sens dont il s'agit ici , & qui est l'ouïe , reçoit nécessairement trois impressions à la fois : celle du *son* , celle du *tems* ou de la *mesure* , & celle de la *lettre* : le progrès desquelles fait connoître la *modulation* , le *rhythme* , & les *paroles*. Et comme le sentiment ne peut apercevoir séparément ces trois choses , ni les suivre chacune en particulier ; il paroît que l'ame

seule ou la raison a droit de juger de ce que cette continuité de *son* , de *rhythme* , & de *paroles* peut avoir de bon ou de mauvais.

§. III.

L'ancienne Musique étoit simple , grave , mâle. Quand & comment elle s'est corrompue.

COMME chez les Anciens la Musique étoit , par son origine & par sa destination naturelle , consacrée au culte des dieux & au réglemeⁿt des mœurs , ils donnoient la préférence à celle qui se distinguoit par sa gravité & par sa simplicité. L'une & l'autre dominèrent & lontems par raport à la voix & par raport aux instrumens de Musique. Olympe, Terpandre , & leurs disciples , avoient d'abord employé peu de cordes dans la lyre , & peu de variété dans les chants. Cependant , dit Plutarque , tout simples qu'étoient les airs de ces deux Musiciens , qui ne rouloient que sur trois ou quatre cordes , ils faisoient l'admiration de tous les bons connoisseurs.

La cithare , très simple d'abord

sous Terpandre , conserva quelque tems cet avantage. Il n'étoit point permis de composer à discrétion des airs sur cet instrument , ni d'en changer le jeu , soit pour l'harmonie , soit pour la cadence ; & l'on avoit grand soin de conserver à chacun des anciens airs le ton ou le caractère qui lui étoient propres : d'où vient qu'on les appelloit *Nomes* , comme devant servir de loix & de modèles.

Nomes α.

L'introduction des rythmes dans le genre Dithyrambique ; la multiplication des sons de la Flute par Lasus , de même que celle des cordes de la Lyre par Timothée ; & quelques autres nouveautés introduites par Phrynis , par Ménalippide , & par Philoxène , causèrent une grande révolution dans l'ancienne Musique. Les Poètes Comiques , sur-tout Phécrate & Aristophane , s'en plaignirent très souvent & très fortement. On vit , dans leurs pièces , la Musique personnifiée accuser avec vivacité & amertume ces Musiciens de l'avoir totalement dépravée & corrompue.

Plutarque , en plusieurs endroits de ses ouvrages , se plaint aussi de ce qu'à

*De superfl.
pag. 167.*

*Symp. lib. 7.
pag. 704.*

*De audit.
poet. p. 19.*

*De Pyth.
trac. p. 397.*

l'ancienne Musique , mâle , noble ,
& divine , & qui n'avoit rien que de
grave & de majestueux , les modernes
ont substitué celle du théâtre , qui
n'inspire que la mollesse & le dérégle-
ment. Tantôt il allègue l'autorité de
Platon , pour prouver que la Musique,
mere de la consonnance , de la décen-
ce , & de l'agrément , n'a pas été don-
née aux hommes par les dieux pour
les seules délices , & l'unique cha-
touillement des oreilles ; mais pour
remettre l'ordre & l'harmonie dans
les facultés de l'ame , souvent déran-
gées par l'erreur & par la volupté.
Tantôt il avertit qu'on ne peut trop
se précautionner contre les plaisirs
dangereux d'une Musique dépravée
& défordonnée , & il indique les
moiens de se tenir en garde contre
une pareille corruption. Il déclare ici
que la Musique lascive , les chan-
sons dissolues & licentieuses corrom-
pent les mœurs , & que les Musiciens
& les Poètes doivent emprunter de
gens sages & vertueux les sujets de
leurs compositions. Là il cite le té-
moignage de Pindare , qui assure que
Dieu fit entendre à Cadmus une Mu-
sique sublime & régulière , fort dif-
férente

férente de cette Musique douceuse ,
molle , délicate , qui s'est mise en pos-
session des oreilles humaines. Enfin ,
il s'explique là dessus encore plus pré-
cisément au 1x Livre de ses *Sympo-
siques*. » La Musique dépravée qui
» régne aujourd'hui , dit - il , en fai-
» sant tort à tous les Arts qui en dé-
» pendent , a plus endommagé la
» Danse qu'aucun autre. Car , celle-
» ci s'étant affociée à je ne sai quelle
» Poésie triviale & vulgaire , après
» avoir fait divorce avec l'ancienne
» qui étoit toute divine , elle s'est
» emparée de nos théâtres , où elle
» fait triompher l'admiration la plus
» extravagante : enforte qu'exerçant
» une espèce de tyrannie , elle est ve-
» nue à bout de s'affujettir une Mu-
» sique de très petite valeur. Mais en
» même tems elle a véritablement perdu
» toute l'estime de ceux que leur es-
» prit & leur sagesse font regarder
» comme des hommes divins. « Je
laisse aux Lecteurs le soin d'appliquer
à notre tems ce que Plutarque dit du
sien , au sujet de la Musique & du
Théâtre.

Il n'est pas étonnant que Plutarque
se plaigne ainsi de la dépravation

qui s'étoit généralement glissée dans la Musique de son tems , & qui l'avoit si fort avilie. Avant lui , Platon , Aristote , & leurs Disciples avoient fait la même plainte ; & cela dans un siècle si favorable à la perfection de tous les beaux Arts , & si fécond en grands hommes de toute espèce. Comment s'est-il pu faire , que lors même que l'on cultivoit avec tant de succès l'Eloquence , la Poésie , la Peinture , la Sculpture ; la Musique , pour laquelle on n'avoit pas moins d'attention , se soit tellement dégradée ? Sa grande liaison avec la Poésie en a été la principale cause , & l'on peut dire que ces deux sœurs ont eu à peu près la même destinée. Renfermées d'abord l'une & l'autre dans l'imitation parfaite de la belle nature , elles n'avoient pour but que d'instruire en divertissant , & d'exciter des mouvemens également utiles au culte des dieux & au bien de la société. Pour cela elles emploioient les expressions , les tours , les rhythmes ou cadences les plus convenables. La Musique en particulier , toujours simple , toujours pleine de noblesse & de décence , se

contenoit dans les bornes que lui avoient prescrit les grands maîtres , & surtout les Philosophes & les Législateurs , qui étoient la plupart & Poètes & Musiciens. Mais les spectacles du théâtre , & le culte de certaines divinités , de Bacchus entr'autres , dérangèrent fort , dans la suite des tems , de si sages réglemens. Ils firent naître la Poésie Dithyrambique , Poésie des plus licentieuses dans l'expression , dans le rythme , dans les sentimens. Il lui falut une Musique de même genre , & par conséquent fort éloignée de cette noble simplicité de l'ancienne. La multitude des cordes , les traits , les diminutions , la broderie s'y introduisirent à l'excès , & donnèrent lieu aux justes plaintes des personnes les plus habiles & du meilleur goût en ce genre.

§. IV.

Différens genres & différens modes de la Musique ancienne. Manière de noter les chants.

POUR DIRE un mot en général de la Musique ancienne , & en donner une légère idée , il faut savoir

X ij

qu'il y a trois sortes de Symphonies : la vocale , l'instrumentale , & celle que forme l'union des voix & des instrumens. Les Anciens ont connu ces trois sortes de Symphonies ou de concerts.

Il faut encore remarquer que la Musique ne reconnoissoit d'abord que trois Modes , qui étoient à un ton de distance l'un de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le *Dorien* ; le plus aigu étoit le *Lydien* ; le *Phrygien* tenoit le milieu entre les deux précédens : en sorte que le mode *Dorien* & le *Lydien* comprenoient entre eux l'intervalle de deux tons ou d'une tierce majeure. En partageant cet intervalle par demi-tons , on fit place à deux autres modes, l'*Ionien* & l'*Eolien* ; dont le premier fut inféré entre le *Dorien* & le *Phrygien* , le second entre le *Phrygien* & le *Lydien*. On ajouta encore de nouveaux Modes , qui tiroient leurs dénominations des cinq premiers , en y joignant la préposition *ὑπέρ* *Sur* , pour ceux d'en haut , & la préposition *ὑπὸ* , *Sous* , pour ceux d'en bas . L'*hyperdorien* , l'*hypérionien* , &c. L'*hypodorien* , l'*ypoionien* , &c.

Dans quelques Livres du plain-chant moderne , & à la fin de quelques Bréviaires , on a rapporté à ces différens modes , les différens tons qui sont en usage dans les chants de l'Eglise. Le premier & le second ton appartiennent au mode Dorien : les troisième & quatrième au mode Phrygien : les autres au mode Lydien & Mixolydien.

Le chant de l'Eglise est dans le genre Diatonique , qui est le plus grave , & qui convient le mieux au culte divin.

Je reviens à la première division. La Symphonie vocale suppose nécessairement plusieurs voix , parce qu'une seule personne ne peut chanter en même tems diverses parties. Lorsque plusieurs voix concertoient ensemble , elles chantoient ou à l'unisson , ce qui s'appelloit *Homophonie* ; ou à l'octave , & même à la double octave , & cela se nommoit *Antiphonie*. On conjecture aussi qu'il y avoit une troisième manière en usage parmi les Anciens , qui consistoit à chanter à la tierce.

La Symphonie instrumentale , chez les Anciens , recevoit les mêmes dis-

férences que la vocale, c'est-à-dire que plusieurs instrumens pouvoient concorder ensemble à l'unisson, à l'octave, & à la tierce.

Pour avoir tous les accords de Musique sur deux cordes d'instrument, de même matière, également grosses, & également tendues, il n'y a qu'à faire que leurs longueurs soient l'une à l'autre dans de certains rapports de nombre. Par exemple, si les deux cordes sont égales en longueur, elles sont à l'unisson : si elles sont comme 1 à 2, elles donnent l'Octave : si elles sont comme 2 à 3, c'est la Quinte : comme 3 à 4, c'est la Quarte : comme 4 à 5, c'est la Tierce majeure, &c.

Il y avoit même parmi les Anciens, ainsi que parmi nous, quelques instrumens, sur lesquels un Musicien seul pouvoit exécuter une sorte de concert. Telles étoient la double Flute & la Lyre.

Le premier de ces instrumens étoit composé de deux Flutes, unies de manière qu'elles n'avoient ordinairement qu'une embouchure commune pour les deux tuyaux. Ces Flutes étoient ou égales, ou inégales, soit

pour la longueur, soit pour le diamètre ou la grosseur. Les Flutes égales rendoient un même son : les inégales rendoient des sons différens, l'un grave, l'autre aigu. La Symphonie qui résultoit de l'union des deux Flutes égales, étoit ou à l'unisson, lorsque les deux mains du joueur touchoient en même tems les mêmes trous sur chaque Flute ; ou à la tierce, lorsque les deux mains touchoient différens trous. La diversité des sons produite par l'inégalité des Flutes, ne pouvoit être que de deux espèces, suivant que ces Flutes étoient à l'octave, ou seulement à la tierce : & dans l'un & l'autre cas, les mains du joueur touchoient en même tems les mêmes trous sur chaque Flute, & formoient par conséquent un concert ou à l'octave, ou à la tierce.

Par la Lyre on entend ici généralement tout instrument de Musique, dont les cordes sont tendues à vuide. Les Anciens avoient plusieurs instrumens de ce genre, qui différoient entr'eux par leur figure, par leur grandeur, ou par le nombre de leurs cordes ; & auxquels ils donnoient divers noms, quoiqu'ils les aient sou-

248 DE LA MUSIQUE.

vent pris l'un pour l'autre. Les principaux étoient , 1°. la *Cithare* , *Κίθαρα* , d'où dérive notre terme françois *Guitare* , qui désigne un instrument tout différent. 2°. La *Lyre* *Λύρα* , autrement appelé *χελύς* , & en latin *Testudo* , parce que sa base ressembloit à l'écaille d'une tortue , animal , dont la figure (dit-on) avoit donné la première idée de cet instrument. 3°. Le *Τρίγωνον* ou l'instrument triangulaire , qui seul a passé jusqu'à nous sous le nom de *Harpe*.

La Lyre , comme je l'ai déjà dit , a fort varié pour le nombre des cordes. Celle d'Olympe & de Terpan-dre n'en avoit d'abord que trois , dont ces Musiciens savoient diversifier les sons avec tant d'art , que , s'il en faut croire Plutarque , ils l'emportoient de beaucoup sur ceux qui jouoient d'une Lyre plus composée. En ajoutant une quatrième corde à ces trois premières , on rendit le * *Tétracorde* complet ; & c'étoit la différente manière dont on accordoit ces quatre cordes , qui constituoit les

Plut. de
Musiq. pag.
1138.

* Un passage d'Horace , de savantes Dissertations
diversément expliqué par sur l'instrument appelé
M. Dacier & par le Pere Tétracorde.
Sanadon , a donné lieu à

trois genres *Diatonique*, *Chromatique*, & *Enharmonique*. Le genre *Diatonique* appartient à la Musique commune & ordinaire. Dans le genre *Chromatique*, la Musique étoit plus molle par l'affoiblissement des sons qu'on baïssoit d'un demi-ton, & dont on étoit averti par une marque colorée, d'où est venu le nom de *Chromatique*, du mot grec *χρῶμα*, couleur. Ce qu'on appelle aujourd'hui le B mol, appartient à la Musique *Chromatique*. Dans la Musique *Enharmonique* au contraire on élevoit les sons d'un demi-ton, ce qu'on marquoit, comme on fait encore aujourd'hui, par un dièse. Dans la Musique *Diatonique*, le chant ne pouvoit pas faire ses progrèsions par des intervalles moindres que les semi-tons majeurs. La modulation de la Musique *Chromatique* employoit les semi-tons mineurs. Dans la Musique *Enharmonique* la progression du chant se pouvoit faire par des quarts de ton.

Macrobe parlant de ces trois genres, dit que l'*Enharmonique* n'est plus en usage à cause de sa difficulté : que le *Chromatique* est décrié, parce que la Musique, en ce genre, est

Lib. 2. in
Somn. Sci-
pion. cap. 4.

trop molle & trop efféminée : & que le Diatonique tient le milieu entre les deux.

L'addition d'une cinquième corde produisit le *Pentacorde*. La Lyre à sept cordes, ou l'*Heptacorde*, a été la plus en usage & la plus célèbre de toutes. Cependant, quoiqu'on y trouvât les sept voix de la Musique, l'octave y manquoit encore. Simonide l'y mit enfin, selon Pline, en y ajoutant une huitième corde. Lontems après lui, Timothée Milésien, qui vivoit sous Philippe roi de Macédoine vers la CVIII Olympiade, multiplia, comme nous l'avons observé, les cordes de la Lyre jusqu'au nombre de onze. Ce nombre fut encore porté plus loin.

La Lyre à trois ou quatre cordes n'étoit susceptible d'aucune Symphonie. On pouvoit, sur le *Pentacorde*, jouer deux parties à la tierce l'une de l'autre. Plus le nombre des cordes se multiplioit sur la Lyre, plus on trouvoit de facilité à composer sur cet instrument des airs, qui fissent entendre en même tems différentes parties. La question est de savoir si les Anciens ont profité de cet avantage.

*Plin. lib. 7.
cap. 16.*

*Plut. de
Musie. pag.
1143.*

Cette question, agitée depuis environ deux siècles au sujet de l'ancienne Musique, & qui consiste à savoir si les Grecs & les Romains ont connu en ce genre ce qu'on appelle *contrepoint*, ou concert à plusieurs parties, a produit divers écrits pour & contre. Le plan de mon Ouvrage me dispense d'entrer dans l'examen de cette difficulté, dont j'avoue d'ailleurs que je ne suis point capable.

Il n'est pas inutile de savoir comment les Anciens notoient leurs chants. Chez eux le Système général de la Musique étoit divisé en dix-huit sons, dont chacun avoit son nom particulier. Ils avoient inventé des caractères qui marquoient chaque ton : *σημεία*, des *signes*. Toutes ces figures étoient composées d'un monogramme, formé de la première lettre du nom particulier de chacun des dix-huit sons du Système général. Ces signes, qui servoient dans la Musique vocale & dans l'instrumentale, s'écrivoient au-dessus des paroles, & ils y étoient rangés sur deux lignes, dont la supérieure étoit pour le chant, & l'inférieure pour l'accompagnement. Ces lignes n'avoient guères plus d'épaisseur que des lignes

*Martiam.
Capel. de
nup. Philol.*

d'écriture ordinaire. Nous avons encore quelques manuscrits grecs , où ces deux espèces de notes se trouvent écrites de la manière que je viens d'exposer. On en a tiré les * Hymnes à Calliope , à Némésis , & à Apollon , aussi bien que la strophe d'une des Odes de Pindare. M. Burette nous a donné tous ces morceaux avec la note antique & la note moderne.

* Ces Hymnes étoient d'un Poëte , nommé Denys , peu connu d'ailleurs. Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres. Tome V.

On s'est servi des caractères inventés par les Anciens pour écrire les chants musicaux , jusques dans l'onzième siècle , que Gui d'Arezzo trouva l'invention de les écrire , comme on le fait aujourd'hui , avec des notes placées sur différentes lignes , de manière que la position de la note en marque l'intonation. Ces notes ne furent d'abord que des points , où il n'y avoit rien qui en marquât la durée. Mais Jean de Meurs , né à Paris , & qui vivoit sous le règne du Roi Jean , trouva le moyen de donner à ces points une valeur inégale par les différentes figures de rondes , de noires , de croches , de doubles-croches , & autres qu'il inventa , & qui ont été adoptées par les Musiciens de toute l'Europe.

En 1350.

§. V.

S'il faut préférer la Musique moderne à l'ancienne.

LA FAMEUSE querelle au sujet des Anciens & des Modernes s'est fort échauffée à cette occasion , parce que , si la Musique ancienne a ignoré le *contrepoint* , on prétend que c'est un titre incontestable de préférence pour la moderne. Je ne fais , en supposant même le fait , qui pourra bien toujours demeurer douteux , si la conséquence est si certaine. Ne se peut-il pas faire que les Anciens aient porté la Musique pour tout le reste à un degré de perfection où les Modernes n'aient pu atteindre , comme cela est arrivé en d'autres Arts ? (je ne dis pas que cela soit , je ne parle que de la possibilité ;) pour lors la découverte du *contrepoint* devoit-elle donner une préférence absolue aux derniers sur les autres ? Les plus habiles Peintres de l'Antiquité , comme Apelle , n'emploioient dans leurs tableaux que quatre couleurs. Loin que ce fût pour Pline une raison de rien diminuer de leur mérite & de leur réputation ,

il les en admiroit encore davantage ; d'avoir laissé si loin derrière eux tous les Peintres qui les avoient suivis , quoique ceux-ci eussent mis en usage un grand nombre de nouvelles couleurs.

Il en faudra toujours revenir au fond, & examiner si en effet la Musique des derniers tems l'emporte sans contestation sur celle des Anciens : & c'est ce qu'il ne paroît pas possible de décider. Il n'en est pas de la Musique comme de la Sculpture. Dans celle-ci on peut juger le procès sur les pièces qui se produisent de part & d'autre. On a des statues & des bas reliefs de l'antiquité, dont on peut faire la comparaison avec les nôtres : & nous avons vû que Michel - Ange sur ce point, passoit condamnation , & reconnoissoit de bonne foi la supériorité des Anciens. Il n'est parvenu jusqu'à nous aucun ouvrage de la Musique ancienne qui puisse nous en faire sentir l'excellence , ni nous faire juger , sur notre expérience propre , si elle étoit aussi parfaite que la nôtre. Les merveilleux effets qu'on prétend qu'elle produisoit , ne paroissent pas des preuves fort décisives.

Il nous reste des traités didactiques , tant grecs que latins , qui peuvent nous instruire de la théorie de cet art : mais peut-on en conclure quelque chose de bien sûr pour la pratique ? Cela peut nous donner quelque jour , quelque ouverture : mais il y a bien loin des préceptes à l'exécution. De simples traités de poésie suffiroient-ils pour nous faire connoître si les Poètes modernes doivent être préférés aux anciens.

Dans l'incertitude qui restera toujours par rapport à la question dont je parle , il y a un préjugé bien favorable pour les Anciens , qui doit au moins , ce me semble , faire suspendre le jugement. On convient que les Grecs avoient un génie merveilleusement propre pour les Arts ; qu'ils les ont cultivés avec un succès extraordinaire , & qu'ils les ont portés pour la plupart à un très haut degré de perfection. Architecture , Sculpture , Peinture , on ne leur dispute point cette louange. Or de tous ces Arts , il n'y en a aucun qui ait été cultivé si anciennement ni si généralement que la Musique. Ce n'étoient pas quelques particuliers seulement

qui s'y appliquoient , comme dans les autres Arts : c'étoient généralement tous ceux qui étoient élevés avec quelque soin. L'étude de la Musique faisoit une partie essentielle de l'éducation de la Jeunesse. Elle étoit d'un usage général pour les fêtes solennelles , pour les sacrifices , & sur tout pour les repas , presque toujours accompagnés de concerts, qui en faisoient toute la joie & le principal assaisonnement. Il y avoit des disputes publiques & des récompenses pour ceux qui s'y distinguoient par un mérite singulier. Elle dominoit d'une manière particulière dans les Chœurs & dans les Tragédies. On fait jusqu'à quelle magnificence & jusqu'à quelle perfection tout le reste fut porté à Athènes dans ces spectacles. N'y auroit-il eu que la Musique qu'on y eût négligée ? Croit-on que ces oreilles Attiques , si fines & si délicates pour le son des mots dans le simple discours , le fussent moins par raport aux concerts de voix & d'instrumens qui régnoient dans ces Chœurs , & qui faisoient le plaisir d'Athènes le plus sensible & le plus ordinaire ? Pour moi , je ne puis m'empêcher

Atticorum
aures teretes
& religiosæ.
Etc.

m'empêcher de croire que les Grecs, portés comme ils l'étoient au divertissement, élevés & nourris dans le goût des concerts, avec tous les secours dont j'ai parlé, avec ce génie inventif & industrieux pour tous les Arts qu'on leur connoît, ont excellé dans la Musique comme dans tout le reste. C'est la seule conclusion que je tire de tout le raisonnement que je viens de faire, sans prétendre donner la préférence aux Anciens sur les Modernes.

Je n'ai point parlé de la perfection où ont pu parvenir les Chantres Israélites sur tout ce qui regarde le son de la voix, & celui des instrumens, pour ne point mêler une musique toute sainte & toute consacrée à la religion avec une musique toute profane, & entièrement livrée à l'idolatrie, & à tous les excès qui en étoient la suite. Il est à présumer que ces Chantres, à qui l'Ecriture paroît donner une espèce d'inspiration & de don de prophétie, non pour composer des Pseaumes prophétiques, mais

^a Chonenias PROPHE-
TIE præerat ... Erat quip-
pe valde sapiens. 1. Para-
lip. 19-22. David & magistratus
exercitus segregaverunt in

258 DE LA MUSIQUE.

pour les chanter d'une manière vive ; ardente , & pleine de zèle , avoient porté la science du chant jusqu'où elle pouvoit aller. C'étoit fans doute un genre de musique grand , noble , sublime , où tout étoit proportionné à la majesté du Dieu qui en étoit l'objet , & l'on peut ajouter qui en étoit l'auteur : car il avoit bien voulu former lui-même ses ministres & ses chantres , & leur enseigner comment il vouloit que ses louanges fussent célébrées.

Rien n'est admirable comme l'ordre même que Dieu avoit établi parmi les Lévites pour l'exercice de cet auguste ministère. Ils étoient au nombre de quatre mille , partagés en différens corps , dont chacun avoit son Chef , & le genre aussi bien que le tems de ses fonctions marqués. Deux ^a cens quatre-vingts huit étoient destinés à apprendre aux autres à chanter & à toucher les instrumens. On voit un échantillon de cet ordre mer-

1. Paral.
25.

ministerium filios Asaph ,	ralip. 25. 1.
& Hevan , & Idithun :	a Fuit numerus eorum....
qui PROPHETARENT in ci-	qui erudiebant canticum
tharis , & psalteriis , &	Domini , cuncti doctores ,
cimbaliis , secundum nume-	ducenti octoginta octo.
rum suum dedicato sibi	1. Paralip. 25. 7.
officio servientes, 1. Pa-	

veilleux dans la distribution que David fit des parties de la musique sainte ; avec laquelle il voulut solenniser le transport de l'Arche de la maison d'Obedédon dans la citadelle de Sion.

Toute la troupe des Musiciens étoit divisée en trois chœurs. Le premier avoit des instrumens de cuivre concaves fort retentissans , semblables à nos timbales , sinon qu'ils n'étoient pas couverts de peaux , mais étoient dans leur vuide traversés de barres doublées , qu'on frapoit en différens endroits. Ces sons se marioient fort bien avec les trompettes sacerdotales qui précédoient , & par leurs mouvemens vifs , perçans , coupés , étoient très propres à réveiller l'attention des Spectateurs. La seconde troupe des Chantres sacrés , composée de dessus , touchoit un autre instrument. Le troisième chœur étoit composé de basses , qui servoient à nourrir & à soutenir ces dessus , avec lesquels ils étoient toujours d'accord , parce qu'ils étoient conduits par le même maître des Chantres.

Il est aisé de comprendre que les Lévites , en aussi grand nombre qu'ils étoient , destinés de pere en fils à

1. Paral. 15.
19-21. On a
suivi l'hé-
breu.

cet unique exercice , instruits par les plus savans maîtres , & formés par une longue & continuelle expérience , devoient acquérir une extrême habileté , & saisir enfin toutes les beautés & toutes les délicatesses d'un Art où ils passaient leur vie entière.

Voilà la vraie destination de la Musique. Le plus noble usage que les hommes en puissent faire , c'est de l'employer à rendre un hommage continu de louange & d'adoration à la majesté suprême de Dieu qui a créé & qui conduit l'univers. Un ministère si saint est réservé à ses fidèles enfans.
Hymnus omnibus sanctis ejus.

ARTICLE SECOND.

Des parties de la Musique propres aux Anciens.

JE TRAITERAI dans ce second Article des autres parties de la Musique usitées chez les Anciens , mais inconnues parmi nous , & je les confondrai souvent ensemble , parce qu'elles ont une liaison naturelle , & qu'il seroit difficile de les séparer sans tomber dans des redites. Je ferai grand usage de ce qui est dit sur ces matières

dans les Réflexions critiques de M. l'Abbé du Bos sur la Poésie & sur la Peinture.

§. I.

Déclamation du Théâtre composée , & réduite en notes.

LES ANCIENS avoient pour le théâtre une déclamation composée , & qui s'écrivoit en notes , sans être pour cela un chant musical : & c'est dans ce sens qu'il faut prendre quelquefois dans les Auteurs latins ces mots, *canere* , *cantus* , & même *carmen* , qui ne signifient pas toujours un chant proprement dit , mais une certaine manière de déclamer ou de lire.

Suivant Bryennius , la déclamation se composoit avec les accens , & par conséquent on devoit se servir pour l'écrire en notes des caractères même qui servoient à marquer ces accens. Il n'y en avoit d'abord que trois , l'aigu , le grave , & le circonflexe. Ils montèrent ensuite jusqu'à dix , marqués chacun par un caractère différent. On en voit les noms & les figures dans les anciens Grammairiens. L'accent est

la règle certaine qui enseigne comment il faut élever ou abaisser la voix dans la prononciation de chaque syllabe. Comme on apprenoit l'intonation de ces accens en même tems qu'on aprenoit à lire , il n'y avoit presque personne qui n'entendît cette espèce de note.

Outre les secours des accens , les syllabes avoient dans la langue Grecque & dans la langue Latine une quantité réglée , savoir des brèves & des longues. La ^a syllabe brève valoit un tems dans la mesure , & la syllabe longue en valoit deux. Cette proportion entre les syllabes longues & les syllabes brèves étoit aussi constante que la proportion qui est aujourd'hui entre les notes de différentes valeur. Comme deux notes noires doivent dans notre Musique , durer autant qu'une blanche , dans la Musique des Anciens deux syllabes brèves ne duroient ni plus ni moins qu'une longue. Ainsi , lorsque les Musiciens Grecs ou Romains mettoient en chant quelque composition que ce fût , ils n'avoient pour la mesurer , qu'à se

^a Longam esse duorum | etiam pueri sciunt. *Quintus*
tempotum , brevem unius, | *tit. lib. 9. cap. 4.*

conformer à la quantité des syllabes sur lesquelles ils posoient chaque note.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici en passant , qu'il est fâcheux que parmi nous les Musiciens qui composent le chant des Hymnes & des Motêts , n'entendent pas le Latin , & ignorent la quantité des mots ; d'où il arrive souvent que sur des syllabes qui sont brèves , & sur lesquelles on devroit couler légèrement , on insiste & on s'arrête lontems , comme si elles étoient longues. C'est un défaut considérable , & contraire aux plus communes règles de la Musique.

J'ai dit que la déclamation des Acteurs sur le théâtre étoit composée & écrite en notes , qui déterminoient le ton qu'il falloit prendre. Entre plusieurs passages qui le démontrent , je me contente d'en choisir un tiré de Cicéron , où il parle de Roscius , son contemporain & son ami intime. Personne n'ignore que Roscius étoit devenu un homme de très grande considération , par son habileté singulière dans son Art , & par sa réputation de probité. On étoit si bien-

prévenu en sa faveur, que lorsqu'il jouoit moins bien qu'à l'ordinaire, on disoit de lui qu'il se négligeoit, ou qu'il étoit incommodé. *Noluit, inquiunt, agere Roscius, aut crudior fuit.* Enfin, à la plus grande louange qu'on donnoit à un homme qui excelloit dans sa profession, étoit de dire que c'étoit un Roscius dans son genre.

Cicéron, après avoir dit qu'un Orateur qui devient vieux, peut ralentir sa déclamation, apporte pour preuve & pour exemple de ce qu'il avance Roscius, qui déclaroit que, lorsqu'il se sentiroit vieillir, il déclamerait beaucoup plus lentement, & que pour y réussir, il obligerait les instrumens à ralentir le mouvement de la mesure. *Quanquam, quoniam multa ad Oratoris similitudinem ab uno Artifice sumimus, solet idem Roscius dicere, se, quo plus sibi ætatis accederet, eo tibicinis modos & cantus remissiores esse facturum.* En effet, Cicéron, dans un Ouvrage postérieur à celui que je viens de citer, fait dire à Atticus que cet Acteur avoit rallenti sa déclama-

a Jam diu consecutus | suo genere Roscius dice-
est, ut in quo quisque | retur. *De orat. lib. 1.*
artificio excelleret, is in | n. 130.

tion 2

tion, en obligeant le Joueur de flute qui l'accompagnoit de rallentir lui-même les sons de son instrument. *Roscus, familiaris tuus, in senectute numeros & cantus remisérat; ipsasque tardiores fecerat tibias.* *Cic. de Leg. lib. 1. n. 11.*

Il est évident, que le *chant*, (car souvent on l'appelloit ainsi) que le chant des pièces dramatiques qui se récitoient sur les théâtres des Anciens, n'avoit ni passages, ni ports de voix cadencés, ni tremblemens soutenus, ni les autres caractères de notre chant musical : en un mot, que ce chant n'étoit autre chose qu'une déclamation comme la nôtre. Cette récitation ne laissoit pas d'être composée, puisqu'elle étoit soutenue d'une basse continue, dont le bruit étoit proportionné, selon toutes les apparences, au bruit que fait un homme qui déclame.

Cette pratique nous paroît absurde, & presque incroyable, mais elle n'en est pas moins certaine; & en matière de faits, il est inutile d'y opposer des raisonnemens. On ne peut parler que par conjecture sur la composition que pouvoit jouer la basse continue dont les Acteurs étoient accompagnés en déclamant. Peut-être ne faisoit-elle

que jouer de tems en tems quelques notes longues qui se faisoient entendre aux endroits où l'Acteur devoit prendre des tons, dans lesquels il étoit difficile d'entrer avec justesse, & par là elle rendoit à l'Acteur le même service que Gracchus tiroit de ce Joueur de flute qu'il tenoit auprès de lui en haranguant, afin qu'il lui donnât à propos les tons concertés.

§. II.

Gestes du Théâtre composés, & réduits en notes.

CE N'EST PAS seulement le ton que la Musique régloit par raport à la déclamation, elle régloit encore le geste. Cet Art étoit appelé ὀρχησις par les Grecs, & *Saltatio* par les Romains. Platon dit que cet Art consiste dans l'imitation de tous les gestes & de tous les mouvemens que les hommes peuvent faire. Ainsi il ne faut pas restreindre le sens de *Saltatio* à celui que nous donnons dans notre langue au mot de *Danse*. Cet Art, comme le remarque Platon, avoit beaucoup plus d'étendue. Il étoit destiné, non seulement à former les attitudes & les mouvemens

*Plat. de Leg.
lib. 7. p. 814.*

qui servent ou pour la bonne grace , ou pour certaines danses artificielles accompagnées de fauts ; mais encore à régler le geste , tant des Acteurs de théâtre , que des Orateurs, & même à enseigner certaine manière de gesticuler dont nous traiterons bientôt , qui se faisoit entendre sans le secours de la parole.

Quintilien ^a conseille d'envoyer les enfans, pour quelque tems seulement , dans les Ecoles où l'on enseignoit l'Art de la Saltation ; mais simplement pour y prendre la grace & l'air aisé dans l'action , & non pour se former sur le geste du Maître de danse , dont celui de l'Orateur doit être très différent. Il marque que cet usage étoit fort ancien , & qu'il s'étoit maintenu jusqu'à son tems sans être blâmé.

Cependant Macrobe nous a conservé le fragment d'une harangue du second Scipion l'Africain , dans laquelle le Destructeur de Carthage parle avec chaleur contre cet usage.

a Cujus etiam disciplinæ usus in nostram usque ætatem sine reprehensione descendit. A me autem non ultra pueriles annos retinebitur , nec in his ip-

sis diu. Neque enim gestum Oratoris componi ad similitudinem saltatoris volo , sed subesse aliquid ex hac exercitatione. *Quintil. lib. 1. cap. 11.*

» Nos ^a jeunes gens , dit-il , vont dans
 » l'Ecole des Comédiens apprendre à
 » * chanter ; exercice que nos ancê-
 » tres regardoient comme deshonorant
 » pour des personnes bien nées. Ils y
 » vont sans rougir , & l'on voit de
 » jeunes garçons & de jeunes filles par-
 » mi une troupe de gens absolument
 » décriés pour leurs mœurs déré-
 » glées. « Le témoignage d'un homme
 aussi sage qu'étoit Scipion , est d'un
 grand poids dans la matière dont il s'a-
 git, & donne lieu à bien des réflexions.

Quoi qu'il en soit, nous voions que
 les Anciens prenoient un soin extra-
 ordinaire de se perfectionner dans le
 geste ; & ce soin étoit commun aux
 Comédiens & aux Orateurs. On fait
 combien Démosthène y donna d'ap-
 plication. Roscius ^b disputoit quel-
 quefois avec Cicéron à qui exprime-
 roit mieux la même pensée en plu-
 sieurs manières différentes , chacun
 selon son art , Roscius par le geste ,

^a Eunt in ludum his-
 trionum , discunt cantare :
 quod majores nostri inge-
 nuis probro duci voluerunt.
 Eunt, inquam, in ludum
 saltatorium , inter cin-
 dōs , virgines puerique in-
 genui. *Macrobi. Satur-*

nal. l. 1. c. 8.

* Comme il s'agit ici de
 Comédiens , on voit bien
 que par ce mot chanter il
 faut entendre déclamer, ré-
 citer des pièces de théâtre.

^b Et certè satis con-
 stat contendere eum (*Qi-*

Cicéron par la voix. Il paroît que Roscius rendoit par le geste seul le sens de la phrase que Cicéron venoit de composer & de réciter. On jugeoit ensuite lequel des deux avoit le mieux réussi dans sa tâche. Cicéron changeoit ensuite les mots ou le tour de la phrase, sans que le sens du discours en fût énérvé ; & il falloit que Roscius à son tour rendît le sens par d'autres gestes, sans que ce changement affoiblît l'expression de son jeu muet.

§. III.

Déclamation & geste partagés sur le Théâtre entre deux Acteurs.

ON SERA moins surpris de ce que je viens de rapporter au sujet de Roscius, quand on saura que les Romains partageoient souvent la déclamation théâtrale entre deux Acteurs, dont l'un prononçoit, tandis que l'autre faisoit des gestes. C'est encore ici une de ces choses qu'on a peine à concevoir, tant elles sont éloignées de nos usages, & tant elles nous paroissent bizarres.

ceronem) cum histrione | per eloquentiæ copiam ser-
folitum, utrum ille sæpius | mone diverso pronuncia-
eandem sententiam variis | ret. *Macrob. Saturn. lib.*
gestibus efficeret, an ipse | 2. cap. 10.

Tite-Live nous apprend ce qui donna occasion à cette coutume. Livius ^a Andronicus , poète célèbre, & qui le premier donna sur le théâtre de Rome une pièce régulière, l'an de Rome 514, environ six vingts ans après que le spectacle dramatique eut commencé à s'y introduire, jouoit lui-même dans une de ses pièces. C'étoit alors la coutume que les Poètes dramatiques montassent eux-mêmes sur le théâtre pour y représenter un personnage. Le peuple, qui se donnoit la liberté de faire répéter les endroits qui lui plaisoient, à force de crier *bis*, c'est-à-dire *encore une fois*, fit réciter si lontems Andronicus, qu'il s'enroua. Hors d'état de déclamer davantage, il fit trouver bon au peuple qu'un esclave, placé devant le Joueur d'instrumens, récitât les vers; & tandis que cet esclave récitoit, An-

^a Livius . . . idem. scilicet, quod omnes tunc erant, suorum carminum actor, dicitur, cum sæpius revocatus vocem obtudisset, venia petita puerum ad canendum antebicinem cum statuisset, canticum egisse aliquanto magis vigenti motu, quia nihil vocis usus impediebat. Inde ad manum can-

tari histrionibus cœptum; diverbiaque tantum ipsorum voci relicta. *Liv. lib. 7. n. 2.*

Is (Livius Andronicus) sui operis Actor, cum sæpius à populo revocatus vocem obtudisset, adhibito pueri & tibicinis concentu, gesticulationem tacitus peregit. *Val. Max. lib. 2. cap. 4.*

tronicus fit les mêmes gestes qu'il avoit fait en récitant lui-même. On remarqua que son action alors étoit beaucoup plus animée, parce qu'il emploioit toutes ses forces & toute son attention à faire les gestes, pendant qu'un autre étoit chargé du soin & de la peine de prononcer. De là, continue Tite-Live, naquit l'usage de partager la déclama-tion entre deux Acteurs, & de réciter, pour ainsi dire, à la cadence du geste des Comédiens. Et cet usage a si bien prévalu, que les Comédiens ne prononcent plus eux-mêmes que les dialogues. On trouve le même récit dans Valère Maxime, & il est confirmé par plusieurs autres passages.

Il est donc certain que souvent la prononciation & le geste se trouvoient partagés entre deux Acteurs; & c'étoit sur des règles fixes de Musique qu'ils mesuroient & le son de leur voix, & le mouvement des mains & de tout le corps.

Nous sommes frappés du ridicule qu'il y auroit dans deux personnes sur le théâtre, dont l'une feroit des gestes sans parler, tandis que l'autre réciteroit sur un ton pathétique les bras croisés. Mais il faut se souvenir, en

premier lieu , que les théâtres des Anciens étoient bien plus vastes que les nôtres ; en second lieu , que les Acteurs jouoient masqués , & que par conséquent on ne pouvoit pas de loin distinguer sensiblement au mouvement de la bouche & des muscles du visage s'ils parloient , ou s'ils ne parloient pas. On choisissoit sans doute un *Chanteur*, (j'appelle ainsi celui qui prononçoit) dont la voix approchât , autant qu'il est possible , de la voix du Comédien. Ce Chanteur se plaçoit sur une espèce d'estrade , laquelle étoit vers le bas de la Scène.

*Idor. Orig.
lib. 18.*

Mais comment la Musique Rhythmique s'y prenoit-elle , pour asservir à une même mesure & pour faire tomber en cadence & le Comédien qui récitoit , & le Comédien qui faisoit les gestes ? C'est une de ces choses dont Saint Augustin dit qu'elles étoient connues de tous ceux qui montoient sur le théâtre , & que pour cela même il ne croioit pas devoir l'expliquer. Il est difficile de concevoir comment les Anciens s'y prenoient pour faire agir ces deux Acteurs d'un concert si parfait , qu'ils parussent presque n'en faire qu'un : mais le fait est certain. Nous

favons qu'ils battoient la mesure sur leur théâtre, & qu'ils y marquoient ainsi le Rhythme que l'Acteur qui récitoit, l'Acteur qui faisoit les gestes, les Chœurs, & même les Instrumens devoient suivre comme une règle commune. Quintilien,^a après avoir dit que les gestes sont autant assujettis à la mesure que les chants mêmes, ajoute que les Acteurs qui font les gestes doivent suivre les signes que marquent les piés, c'est-à-dire la mesure qui se bat, avec autant de précision que ceux qui exécutent les modulations. Il entend par là les Acteurs qui prononcent, & les instrumens qui les accompagnent. Il y avoit, auprès de l'Acteur qui représentoit, un homme chaussé avec des souliers de fer, qui frapoit du pié sur le théâtre. On peut croire que c'étoit cet homme là qui battoit avec le pié une mesure dont le bruit devoit se faire entendre de tous ceux qui devoient la suivre.

L'extrême délicatesse des Romains (il en faut dire autant des Grecs) pour tout ce qui concernoit le théâtre,

*Lucian. in
Orchestra, pag.
951.*

^a Atqui corporis motui | Saltationi, quàm modula-
sua quædam tempora, & | tionibus, adhibet ratio-
ad signa pedum non minùs | musica numeros. *Quintil.*

& les dépenses énormes qu'ils faisoient pour ces sortes de représentations, nous donnent lieu de croire qu'ils en avoient porté toutes les parties à une grande perfection ; & que par conséquent le partage qu'ils avoient fait de la déclamation entre deux Acteurs, dont l'un parloit, & l'autre gesticuloit, n'avoit rien qui ne fût très agréable aux Spectateurs.

Un ^a Comédien, à Rome, qui faisoit un geste hors de mesure, n'étoit pas moins sifflé que celui qui manquoit dans la prononciation d'un vers. L'habitude d'assister aux Spectacles avoit rendu le peuple même si délicat, qu'il trouvoit à redire jusqu'aux inflexions & aux faux accords, lorsqu'on les répétoit trop souvent, quoique ces accords produisent un bon effet lorsqu'ils sont ménagés avec art.

Les sommes immenses que les Anciens consacroient à la célébration des Spectacles sont à peine croiables. La

^a Histrio, si paululum se moveat extra numerum, aut si versus pronunciatus est syllaba una longior aut brevior, exhibetur & exploditur. *Cic. in Parad. 3.*

^b Quanto molliores sunt & delicatiores in cantu fle-

xiones & falsæ vocales, quàm certæ & severæ : quibus tamen non modò austeri, sed, si sæpius fiant, multitudo ipsa re-clamat. *Cic. de Orat. lib. 3. n. 28.*

représentation de trois tragédies de Sophocle couta plus aux Athéniens que la guerre du Péloponnèse. Quelles dépenses ne faisoient point les Romains pour bâtir des théâtres & des amphithéâtres, & même pour paier leurs Acteurs. Æsopus, célèbre Acteur dans le Tragique, contemporain de Cicéron, laissa en mourant à ce fils, dont Horace & Pline font mention comme d'un fameux dissipateur, une succession de deux millions cinq cens mille livres qu'il avoit amassés à jouer la Comédie. Roscius avoit de revenu par an soixante quinze mille livres, comme il paroît par un endroit du plaidoyer que Cicéron, son ami particulier, fit pour sa défense; où cet Orateur dit que Roscius ^a auroit pu amasser légitimement depuis dix ans sept cens cinquante mille livres (*HS sexagies* :) mais qu'il avoit négligé ce gain. I ^b gagnoit la même somme de 75000 livres par an selon Pline, si, au lieu de *quingenta*, on lit *sexcenta*, comme le

Horat. Sat. tyr. lib. 3.
Plin. lib. 10. cap. 51.

^a Decem his annis proximis HS. sexagies honestissimè consequi potuit : noluit. *Pro Rosc. Com.* n. 22.

maiores nostros Roscius histrio festerium quingenta millia annua merita se prodatur. *Plin. lib. 7. cap. 39.*

^b Quippe cum jam apud

P. Hardouin croit qu'il faut lire. Macrobe dit que Roscius touchoit par jour des deniers publics cinq cents francs pour lui seul, sans les partager avec sa troupe : ce qui iroit encore à une plus grosse somme. Jules César donna plus de soixante mille livres à Labérius, pour engager ce Poëte à jouer lui-même dans une pièce qu'il avoit composée.

Macrob. Saturn. lib. 2. cap. 7.

J'ai rapporté ces faits, & il y en a une infinité d'autres pareils, pour faire mieux sentir jusqu'où alloit la passion des Romains pour les Spectacles. Or est-il vraisemblable qu'un peuple qui n'épargnoit rien pour ces Jeux publics, qui en faisoit sa plus grande occupation ou du moins son plus sensible plaisir, qui se piquoit d'un goût fin & épuré pour tout le reste ; que ce peuple, dis-je, dont un seul mot mal prononcé, un seul ton mal pris, un seul geste mal concerté blessait la délicatesse, eût souffert si longtems sur le théâtre ce partage de la voix & du geste entre deux Acteurs, s'il avoit le moins du monde choqué ou les yeux ou les

a Tanta fuit gratia, ut gregalibus solus acceperit.
mercedem diurnam de *Macrob. Saturn. lib. 2.*
publico mille denarios sine *cap. 10.*

oreilles ? On peut croire , sans prévention , qu'un théâtre si estimé & si fréquenté avoit porté toutes choses à une grande perfection.

C'étoit la Musique qui en avoit presque tout l'honneur. Elle présidoit à la composition des pièces ; car autrefois , elle portoit ses droits & son domaine jusques là , & étoit confondue avec la Poésie. Elle régloit le ton & le geste des Acteurs. Elle étoit appliquée à former la voix , à l'unir avec le son des Instrumens , & à composer de cette union une agréable harmonie.

Dans l'ancienne Grèce , les Poètes faisoient eux-mêmes la déclamation de leurs pièces. *Musici , qui erant quondam idem Poetæ* , dit Cicéron en parlant des anciens Poètes Grecs qui avoient trouvé le chant & la figure des vers. L'art de composer la déclamation des pièces de théâtre faisoit à Rome une profession particulière. Dans les titres qui sont à la tête des Comédies de Térence , on voit avec le nom de l'Auteur du Poème , & le nom du Chef de la troupe de Comédiens qui les avoient représentées , le nom de celui qui en avoit fait la déclamation en Latin : *Qui fecerat modos*,

Cic. de Orat.
l. 3. n. 174.

Cicéron se sert de la même expression, *facere modos*, pour désigner ceux qui composoient la déclamation des pièces de théâtre. Après avoir dit que Roscius déclamoit exprès certains endroits de son rôle d'un ton plus nonchalant que le sens des vers ne sembloit le demander, & qu'il plaçoit des ombres dans son geste pour relever davantage les endroits qu'il vouloit faire briller, il ajoute : » Le succès de » cette pratique est si certain, que les » Poètes, & les compositeurs de dé- » clamation, s'en sont apperçus com- » me les Comédiens : & ils savent » tous s'en prévaloir, & la mettre » en usage. « Ces Compositeurs de déclamation élevoient, rabaissoient avec dessein, varioient avec art la récitation. Un endroit devoit quelquefois se prononcer selon la note plus bas que le sens ne paroïssoit le demander ; mais c'étoit afin que le ton élevé où l'Acteur devoit sauter à deux vers de là frapât davantage.

a Neque id actores prius
viderunt quam ipsi poëtæ,
quam denique illi etiam
qui fecerunt modos, à qui-
bus utrisque summittitur

aliquid, deinde augetur,
extenuatur, inflatur, va-
riatur, distinguitur. Cic.
de Orat. lib. 3, n. 1. 2.

§. IV.

Art des Pantomimes.

POUR ACHÉVER ce qui regarde la Musique des Anciens , il me reste à parler de la plus singulière & la plus merveilleuse de toutes ses opérations , mais non la plus utile ni la plus louable : c'est l'exercice des Pantomimes.

Les Anciens , non contents d'avoir réduit , par les préceptes de la Musique , l'art du geste en méthode , l'avoient tellement perfectionné , qu'il se trouva des Comédiens qui osèrent entreprendre de jouer toutes sortes de pièces de théâtre sans ouvrir la bouche. Ils s'appellèrent *Pantomimes* , parce qu'ils *imitoient* & exprimoient tout ce qu'ils vouloient dire , avec les gestes qu'enseignoit l'art de la *Salutation* , sans employer le secours de la parole.

Nous apprenons de Suidas & de Zozyne , que l'art des Pantomimes naquit à Rome sous l'empire d'Auguste : & c'est ce qui fait dire à Lucien que Socrate n'avoit vû la danse que dans son berceau. Zozyne com-

*Suid. Admet
Zoz. lib. 1.*

*Lucian de
Orches. pag.
923.*

pte même l'invention de cet Art parmi les causes de la corruption des mœurs du peuple Romain , & des malheurs de l'Empire. Les deux premiers Instituteurs du nouvel Art furent Pylade & Bathylle , dont le nom devint fort célèbre parmi les Romains. Le premier réussissoit mieux dans les sujets tragiques , & l'autre dans les comiques.

Ce qui paroît surprenant , c'est que ces Comédiens , qui entreprenoient de représenter des pièces sans parler , ne pouvoient pas s'aider des mouvemens du visage dans leur déclamation : ils jouoient masqués comme les autres Comédiens. Ils commencèrent sans doute d'abord à exécuter à leur manière quelques scènes fort connues de Tragédies & de Comédies , afin de se faire entendre plus facilement des Spectateurs , & ils parvinrent peu-à-peu jusqu'à pouvoir représenter des pièces entières.

Comme ils étoient dispensés de rien prononcer , & qu'ils n'avoient que des gestes à faire , on conçoit aisément que toutes leurs démonstrations étoient plus vives , & que leur action étoit beaucoup plus animée que celle
des

des Comédiens ordinaires. Auffi Caffiodore appelle-t-il les a Pantomimes des hommes dont les mains difertes avoient, pour ainfi dire, une langue au bout de chaque doit : des hommes qui parloient en gardant le fîlence, & qui favoient faire un récit entier fans ouvrir la bouche : enfin des hommes que Polhymnie, la Mufe qui préfidoit à la Muſique, avoit formés, afin de montrer qu'il n'étoit pas beſoin d'articuler des mots pour faire entendre ſa penſée.

Il faloit que ces repréſentations, quoique muettes, cauſaſſent un ſenſible plaifir, & enlevaſſent les Spectateurs. Sénèque le pere, qui exerçoit une des professions des plus graves & des plus honorées de ſon tems, confeſſe que ſon goût pour ces repréſentations des Pantomimes étoit une véritable paſſion. Lucien dit qu'on y pleuroit comme aux pièces des autres Comédiens. Il raconte auffi qu'un Roi des environs du Pont Euxin, qui ſe trouvoit à Rome ſous le règne de Né-

*Senec. in
Controv. 2.*

*Lucian. in
Orcheſt. pag.
948.
Ibid. 940.*

a Orcheſtarum loquaciſſimæ manus, linguoſi digiti, ſilentium clamor, expoſitio tacita, quam Muſa Polhymnia te-

periſſe narratur, oſtendens homines poſſe ſine oris afflatu velle ſuum declarare. *Caffiod. Var. Epiſt. lib. 4. Epiſt. 51.*

ron, demandoit à ce Prince avec beaucoup d'empressement un Pantomime qu'il avoit vû jouer, pour en faire son Interprète en toute langue. » Cet homme, disoit-il, se fera entendre de tout le monde, au lieu que je suis obligé de paier un grand nombre de Truchemens pour entretenir commerce avec mes voisins, qui parlent plusieurs langues différentes que je n'entens point. «

Ce qui est certain, c'est que l'art des Pantomimes charma les Romains dès sa naissance ; qu'il passa bientôt dans les provinces de l'Empire les plus éloignées de la Capitale, & qu'il subsista aussi longtems que l'Empire. L'histoire des Empereurs Romains fait plus souvent mention des Pantomimes fameux que des Orateurs célèbres.

Nous avons vû que cet Art avoit commencé sous Auguste. Il plaisoit beaucoup à ce Prince, & Bathylle enchantoit Mécène. Dès les premières années du règne de Tibère, le Sénat fut obligé de faire un règlement pour défendre aux Sénateurs d'entrer

a Ne domos Pantomimorum Senator introiret, ne egredientes in publicum Equites Romani cingerent. *Tacit. Annal. lib. 1. cap. 77.*

dans les maisons des Pantomimes, & aux Chevaliers Romains de leur faire cortége dans les rues. Quelques années après il falut chasser de Rome les Pantomimes. L'extrême passion que le peuple avoit pour leurs représentations, donnoit lieu de tramer des cabales pour faire applaudir l'un plutôt que l'autre, & ces cabales devenoient des factions. Ils prirent même des livrées différentes, à l'imitation de ceux qui conduisoient les chariots dans les courses du Cirque. Les uns s'appellèrent les Bleus, & les autres les Verds. Le peuple se partagea aussi de son côté, & toutes les factions du Cirque, dont il est parlé si souvent dans l'histoire Romaine, épousèrent des troupes de Pantomimes, & excitèrent souvent de dangereux tumultes à Rome.

*Ibid. lib. 4
cap. 14.*

*Cassiod. Var.
Epist. lib. 1.
Epist. 20.*

Les Pantomimes furent encore chassés de Rome sous Néron, & sous quelques autres Empereurs. Mais leur exil ne duroit pas, parce que le peuple ne pouvoit plus se passer d'eux, & parce qu'il survenoit des conjonctures où le Souverain, qui croioit avoir besoin de la faveur de la multitude, cherchoit à faire des actions qui lui fussent agréables. Domitien les avoit chassés,

& Nerva son successeur les fit revenir , quoiqu'il ait été un des plus sages Empereurs. Quelquefois le peuple lui-même , fatigué des suites funestes qu'entraînoient après elles les cabales des Pantomimes, demandoit leur expulsion avec autant d'empressement, qu'il demandoit leur retour en d'autres tems. *Neque à te minore concentu ut tol-leres Pantomimos , quàm à patre tuo ut restitueret , exactum est* , dit Pline le jeune en parlant à Trajan. Il est des maux & des désordres qu'on ne peut arrêter que dans leur naissance , & qui , si on leur laisse le tems de croître & de s'accréditer , prennent le dessus, & deviennent plus forts que tous les remédes.





LIVRE VINGT-TROISIÈME.

D E

LA SCIENCE

MILITAIRE.

NOUS AVONS vû jusqu'ici l'homme établi , par le moien des Arts , dans la jouissance de toutes les commodités de la vie. La terre , cultivée par ses soins & par ses travaux , l'a comblé de toutes sortes de biens. Le Commerce lui a amené des pays les plus éloignés tout ce qui pouvoit manquer à celui qu'il habite : il a fait descendre jusqu'aux entrailles de la terre & jusqu'au fond de la mer , non seulement pour l'enrichir & l'orner , mais encore pour lui fournir une infinité de secours & d'instrumens nécessaires à ses usages journaliers. Après qu'il s'est bâti des maisons , la Sculpture & la Peinture se sont efforcées à l'envi d'embellir sa demeure ; & afin qu'il ne manquât rien à sa satisfaction & à sa joie, la Musique est venue occuper ses momens de loisir par d'agréa-

bles concerts , qui le délassent de ses travaux , & lui font oublier toutes ses peines & tous ses chagrins s'il en a. Que peut-il desirer davantage ? Heureux , s'il pouvoit n'être point troublé dans la possession de ces avantages qui lui ont tant coûté ! Mais l'avidité & l'ambition troublent cette félicité générale , & rendent l'homme ennemi de l'homme. L'injustice s'arme de la force pour s'enrichir des dépouilles de ses freres. Celui qui , modéré dans ses desirs , & se renfermant dans les bornes de ce qu'il possède , ne sauroit point opposer la force à la force , deviendrait bientôt la proie des autres. Il auroit à craindre que des voisins jaloux & des peuples ennemis ne vinssent troubler son repos , ravager ses terres , bruler ses maisons , enlever ses biens , & l'emmenner lui-même en captivité. Il a donc besoin de forces & de troupes qui le défendent contre la violence , & le mettent en sûreté. Bientôt nous le verrons occupé de ce que les Sciences ont de plus élevé & de plus sublime : mais ,
 a au premier bruit des armes , ces

a Omnia hæc nostra in tutela ac præsidio bel-
 præclara studia , , , latent. | licæ virtutis. Simul atque

Sciences, nées dans le repos & ennemies du tumulte, sont saisies de fraieur, & réduites au silence, à moins que l'Art militaire ne les prenne sous sa protection, & ne les mette sous sa sauvegarde, qui seule assure la tranquillité publique. C'est^a ainsi que la guerre devient nécessaire à l'homme, comme la protectrice de la paix & du repos, & uniquement occupée du soin de repousser la violence, & de défendre la justice; & c'est sous ce regard que je crois qu'il m'est permis d'en parler. Je parcourrai, le plus brièvement qu'il me sera possible, toutes les parties de la Science militaire, qui est, à proprement parler, la science des Princes & des Rois, & qui demande pour y réussir, des talens presque sans nombre, qu'il est bien rare de trouver réunis dans une seule personne.

Comme j'ai traité ailleurs ce qui regarde la milice des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, & des Perses, j'en parlerai ici plus rarement. Je m'arrêterai davantage sur

increpuit suspicio tumultus, artes illico nostræ conticescunt, *Cic. pro Mur. n. 22.*

a Suscipienda bella tunc ob eam causam, ut sine injuria in pace vivatur. *Cic. lib. 1. de Offic. n. 35.*

les Grecs , & principalement sur les Lacédémoniens & les Athéniens , qui de tous les peuples de la Grèce , sont sans contestation les deux qui se sont le plus distingués par la valeur & par la Science militaire. J'ai douté longtemps si je parlerois aussi des Romains , qui paroissent étrangers à mon sujet. Mais , tout bien pesé , j'ai cru devoir les joindre aux autres peuples , afin qu'on pût , d'un même coup d'œil , connoître , au moins légèrement , la manière dont les Anciens faisoient la guerre. C'est le seul but que je me propose dans ce petit Traité , & je ne porte point mes vûes plus loin. Je n'ai pas oublié ce qui arriva à un Philosophe d'Ephèse , qui passoit pour le plus beau parleur de son tems. Dans une harangue qu'il prononça devant Annibal , il s'avisa de traiter à fond des devoirs d'un bon Général. Le Harangueur fut applaudi par tout l'auditoire. Annibal , pressé de dire ce qu'il en pensoit , répondit avec une liberté militaire , qu'il n'avoit jamais entendu un si méprisable discoureur. Je craindrois de m'exposer à un pareil reproche , si , après avoir passé toute ma vie dans l'étude des Belles-Lettres ,

Lettres , je prétendois donner des leçons de l'Art militaire à ceux qui en font profession.

CHAPITRE PREMIER.

CE PREMIER Chapitre renfermera ce qui regarde l'entreprise & la déclaration de la guerre , le choix du Général & des Officiers , la levée des troupes , leurs vivres , leur paie , leurs armes , leur marche , la construction du camp , & tout ce qui a raport aux batailles.

ARTICLE PREMIER.

Entreprise & déclaration de la guerre.

§. I.

Entreprise de la guerre.

IL N'Y A POINT de principe plus généralement reçu que celui qui établit qu'on ne doit entreprendre la guerre que pour des causes justes & légitimes ; & il n'y en a guères qui soit plus généralement violé. On convient a que les guerres entreprises uni-

^a Inferre bella finiti- non molestos sola regni
mis ac populos sibi cupiditate conterere & sub-

quement par des vûes d'intérêt ou d'ambition, sont de vrais brigandages. La réponse du Pirate à Alexandre le Grand, si connue dans l'Histoire, n'étoit-elle pas fort sensée ? Les Scythes n'avoient-ils pas raison aussi de demander à ce ravageur de provinces, pour-quoi il venoit troubler le repos de peuples qui ne lui avoient fait aucun tort, & s'il ne leur étoit pas permis d'ignorer, dans le fond de leurs bois & de leurs deserts, qui étoit Alexandre, & d'où il venoit ? Quand ^b Philippe, pris pour arbitre par deux Rois de Thrace qui étoient freres, les chasse tous deux de leurs Etats, mérite-t-il un autre nom que celui de voleur & de brigand ? Ses autres conquêtes, quoique moins criantes, n'en étoient pas moins des brigandages, parce qu'elles étoient toutes fondées sur l'injustice ; & que nulle voie de vaincre ne lui paroissoit honteuse : *Nulla apud*

*Justin. lib. 8.
cap. 3.*

idem. Justin.

dere, quid aliud quam grande latrocinium nominandum est ? *S. Aug. de Civ. Dei, lib. 4. cap. 6.*

a Quid nobis tecum est ? Nunquam terram tuam attingimus. Qui sis, undè venias, licetne ignorare in vastis sylvis viventibus ? *Q. Curt. lib. 7. cap. 8.*

b Philippus, more ingenii sui, ad judicium veluti ad bellum, inopinantibus fratribus, instructo exercitu supervenit ; & regno utrumque, non iudicis more, sed fraude LATRONIS ac scelere, spoliavit.

sum turpis ratio vincendi. La justice & la nécessité des guerres doivent donc être regardées comme un principe fondamental en matière de politique & de gouvernement.

Dans les Etats Monarchiques , le Prince seul , pour l'ordinaire , a le pouvoir d'entreprendre une guerre : & c'est une des raisons qui rendent sa place si formidable. Car , s'il a le malheur de l'entreprendre sans une cause légitime & nécessaire , il répond de tous les crimes qui s'y commettent , de toutes les suites funestes qu'elle entraîne après elle , de tous les ravages qui en sont inséparables , & de tout le sang humain qui y est répandu. Qui peut ne point frémir à la vûe d'un tel objet , & d'un compte si redoutable ?

Les Princes ont des Conseils , qui peuvent leur être d'un grand secours , s'ils ont eu soin de les remplir de personnes sages , éclairées , expérimentées , pleines d'amour & de zèle pour le bien public , sans ambition , sans vûe d'intérêt , & sur-tout infiniment éloignées de tout déguisement & de toute flatterie. Quand Darius

Herodot.

lib.4. cap.83.

la guerre contre les Scythes, Artabane son frere entreprit inutilement d'abord de le détourner d'un dessein si injuste & si déraisonnable : ses raisons, quelque solides qu'elles fussent, ne tinrent point contre les louanges outrées & les flateries excessives des Courtisans. Il ne réussit pas mieux dans le conseil qu'il donna à son neveu Xerxès, de n'aller point attaquer les Grecs. Comme celui-ci avoit marqué clairement son goût, faute essentielle dans ces rencontres, on n'eut garde de s'y opposer, & la délibération ne fut que pour la forme. Dans l'une & dans l'autre occasion, la douleur du sage Prince qui disoit librement son avis, étoit de voir que ces deux Rois ne comprenoient point, *quel malheur c'est de s'accoutumer à ne point mettre de bornes à ses desirs, à n'être jamais content de ce qu'on possède, & à vouloir aller toujours en avant ; ce qui est la cause de presque toutes les guerres.*

Dans les Républiques Grecques, c'étoit l'assemblée du peuple qui décidoit de la guerre en dernier ressort,

*Hercdot.
lib. 7. cap. 13.*

α ὅτι καλὴν ἔνδεξιάν ἐστιν τὴν ἔχουσαν ἢ παρὲν τῇ
ψυχῇ πλεονεξίαν τι διέξωσθαι αὐτῇ

ce qui étoit sujet à de grands inconvéniens. Il est vrai qu'à Sparte l'autorité du Sénat, & sur-tout des Ephores, & à Athènes celle de l'Aréopage & du Conseil des Quatre-cens, à qui il appartenoit de préparer les affaires, & de former les avis, servoient, pour ainsi dire, de contrepoids à la légèreté & à l'imprudence du peuple : mais ce remède n'avoit pas toujours son effet. On reprochoit deux défauts tout opposés aux Athéniens, la trop grande précipitation, & la trop grande lenteur. C'est contre le premier qu'on avoit fait une loi, qui ordonnoit qu'on ne pourroit décerner la guerre qu'après une mûre délibération de trois jours. Et dans les guerres contre Philippe on a vû combien Démosthène se plaignoit de la nonchalance des Athéniens, dont leur ennemi savoit bien profiter. Cette lenteur, dans les Républiques, vient de ce qu'à moins que le péril ne soit évident, les particuliers sont distraits par différentes vûes & différens intérêts, qui les empêchent de se réunir promptement dans une même résolution. Aussi, quand Philippe eut pris Elatée, l'Orateur Athénien,

effraïé du danger pressant où se trouvoit la République, fit abroger la loi dont je viens de parler, & fit conclure la guerre sur le champ.

LES AFFAIRES s'examinoint & se decidoient avec beaucoup plus de maturité & de sagesse chez les Romains, quoique le peuple y fût maître aussi de la décision. Mais l'autorité du Sénat étoit grande, & prévaloit presque toujours dans les affaires importantes. Il étoit fort attentif, surtout dans les commencemens de la République, à mettre, dans les guerres, la justice de son côté. Cette réputation de bonne foi, d'équité, de justice, de modération, de desintéressement, ne servit pas moins, que la force des armes, à l'accroissement de la République Romaine, & l'on a attribuoit sa puissance à la protection des dieux, qui récompensoiént ainsi sa justice & sa bonne foi. On ^b remarquoit, avec admiration, que les Romains, dans tous les tems, avoient toujours

^a Favere pietati fideique deos, per quæ populus Romanus ad tantum fastigii pervenerit. *Liv. lib. 44. n. 1.*

^b Majores vestri omnium magnarum rerum & principia exorsi ab diis sunt, & finem eum statuerunt. *Liv. lib. 45. n. 39.*

mis pour base de leurs entreprises la religion ; & qu'ils en avoient rapporté aux dieux & le principe & la fin.

Le motif le plus puissant que pussent employer les Généraux pour animer les troupes à bien combattre , étoit de leur représenter que la guerre qu'ils faisoient étant juste , & la seule nécessité leur aiant mis les armes à la main, ils pouvoient certainement compter sur la protection des dieux : au lieu que ces mêmes dieux, ennemis & vengeurs de l'injustice , ne manquoient jamais de se déclarer contre ceux qui entreprenoient des guerres illégitimes en violant la foi des Traités.

§. II.

Déclaration de la guerre.

UNE SUITE ^a des principes d'équité & de justice que je viens d'établir, étoit de ne point commencer actuellement la guerre , qu'on n'eût auparavant signifié par des hérauts pu-

^a Ex quo intelligi potest nullum bellum esse justum , nisi quod aut rebus repetitis geratur , aut denunciatum antè sit & indictum. *Cic. lib. 1. de Offic. n. 36.*

blics aux ennemis les griefs qu'on avoit contre eux, & qu'on ne les eût exhortés à réparer les torts qu'on prétendoit en avoir reçus. Il est du droit naturel de tenter les voies de douceur & d'accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte. La guerre est le dernier des remèdes : avant que de l'employer, il faut avoir essayé de tous les autres. L'humanité veut qu'on donne lieu aux réflexions & au repentir, & qu'on laisse le tems d'éclaircir des doutes & de dissiper des soupçons, que des démarches équivoques ont pu faire naître, & qui souvent se trouvent sans fondement réel quand on les approfondit.

Cette coutume étoit anciennement & généralement observée chez les Grecs. ^a Polynice, avant que de former le siège de Thèbes, envoya Tydée vers son frere Ethéocle, pour tenter des voies d'accommodement. Il

Iliad. lib. 2. paroît par Homère que les Grecs députèrent Ulysse & Ménélas vers les
7. 205.

a Potior cunctis sedit sententia, fratri
 Præsentare fidem, tutosque in regna precando
 Explorare aditus. Audax ea munera Tydeus
 Sponte subit, *Stat. Theb. lib. 11.*

Troiens , pour les sommer de leur rendre Héléne , avant que d'avoir fait contre eux aucun acte d'hostilité : & on lit la même chose dans Hérodote. On voit une foule de pareils exemples dans toute la suite de l'histoire des Grecs. *Lib. 1. cap. 112. &c.*

Il est vrai que c'est un moien presque sûr de remporter de grands avantages sur les ennemis , que de tomber tout d'un coup sur eux , & de les attaquer subitement , sans leur avoir laissé rien entrevoir de ses desseins , & sans leur avoir donné le tems de se mettre en état de défense. Mais ces incursions imprévues, sans aucun préalable & sans aucune dénonciation antérieure , étoient justement regardées comme des entreprises injustes , & vicieuses dans le principe. C'est , selon la remarque de Polybe , ce qui avoit si fort décrié les Etoliens , & les avoit rendu si odieux comme brigands & voleurs , parce que n'ayant pour règle que leur intérêt , ils ne connoissoient ni les loix de la guerre ni celles de la paix , & que tout moien de s'enrichir & de s'aggrandir leur paroïsoit légitime , sans s'embarrasser s'il étoit contre *Polyb. lib. 4. pag. 331.*

le droit des gens d'attaquer subitement des voisins , qui ne leur avoient fait aucun tort , & qui se coiroient en sûreté à l'ombre & sous la sauvegarde des Traités.

*Liv. lib. 1.
n. 32.*

Les Romains n'étoient pas moins exacts que les Grecs à observer cette cérémonie de la déclaration de guerre : c'étoit Ancus Marcius, le quatrième de leurs Rois , qui l'avoit établie. L'Officier public , (il s'appelloit *Fécial*) la tête couverte d'un voile de lin , se transportoit sur les frontières du peuple contre lequel on se préparoit à faire la guerre ; & dès qu'il y étoit arrivé , il exposoit à haute voix les griefs du peuple Romain , & la satisfaction qu'il demandoit pour les torts qu'on lui avoit faits , prenant Jupiter à témoin en ces termes , qui renfermoient une horrible imprécation contre lui-même , & encore plus contre le peuple dont il n'étoit que la voix. *Grand Dieu , si c'est contre l'équité & la justice que je viens ici au nom du peuple Romain demander satisfaction , ne souffrez point que je revoie jamais ma patrie.* Il répétoit la même chose , en changeant seulement quelques termes , à la

première personne qu'il rencontroit , puis à l'entrée de la ville , & dans la place publique. Si au bout de trente-trois jours on ne faisoit point satisfaction , le même Officier retournant vers le même peuple , prononçoit publiquement ces paroles : *Ecoutez , Jupiter , Junon , & * Quirinus : & vous , dieux du ciel , dieux de la terre , dieux des enfers , écoutez. Je vous prends à témoins qu'un tel peuple (on le nommoit) est injuste , & refuse de nous faire satisfaction. Nous délibérerons à Rome dans le Sénat sur les moïens de nous faire rendre la justice qui nous est due.* Au retour du Fécial à Rome , on mettoit l'affaire en délibération , & si le plus grand nombre des suffrages étoit pour faire la guerre , le même Officier retournoit sur les frontières du même peuple , & en présence au moins de trois personnes il prononçoit une certaine formule de déclaration de guerre : après quoi il jettoit sur les terres du peuple ennemi une lance , qui marquoit que la guerre étoit déclarée.

* C'est ainsi qu'on appelloit Romulus.

Cette cérémonie se conserva longtemps chez les Romains. Lorsqu'il s'agit de déclarer la guerre à Philippe &

à Antiochus , on consulta les Féciaux pour savoir s'il falloit la leur dénoncer à eux-mêmes en personne , ou s'il suffiroit de le faire à la première place de leur obéissance. Dans les beaux tems de la République ^a ils auroient cru se deshonorer que d'agir furtivement , & d'employer la mauvaise foi , ou même l'artifice. Ils laissoient ces petites ruses & ces indignes fineses aux Carthaginois & à d'autres peuples qui leur ressembloient , chez qui il étoit plus glorieux de tromper l'ennemi , que de le vaincre par la force ouverte.

Les Hérauts d'armes & les Féciaux étoient fort respectés chez les Anciens , & considérés comme des personnes sacrées & inviolables. Cette déclaration faisoit partie du droit des gens , & étoit regardée comme nécessaire & indispensable. Elle n'étoit point précédée de certains écrits publics que nous appellons *Manifestes* ,

^a Veteres , & moris antiqui memores , negabant se in ea legatione Romanas artes agnoscere. Non per insidias & nocturna praelia . . . nec ut magis astu quam vera virtute gloriarentur , bella majores gessisse. Indicere prius quam gerere solitos bella , denunciare etiam . . . Hæc Romana esse , non versutiarum Punicarum , neque calliditatis Græcæ : apud quos fallere hostem , quam vi superare , gloriosius fuerit. *Liv. lib. 42. n. 47.*

& qui contiennent les prétentions bien ou mal fondées de l'un ou de l'autre parti, & les raisons dont on les appuie. On les a substitués à la place de cette cérémonie auguste & solennelle, par laquelle les Anciens faisoient intervenir dans la déclaration de guerre la majesté divine, comme témoin & vengeresse de l'injustice de ceux qui entreprendroient ces guerres sans raison & sans nécessité. Un motif de politique a encore rendu nécessaires ces manifestes, dans la situation où sont à l'égard les uns des autres les Princes de l'Europe, liés ensemble par le sang, par des alliances, par des ligues offensives ou défensives. Il est de la prudence du Prince qui déclare la guerre à son ennemi, de ne pas s'attirer en même tems sur les bras tous les alliés de celui qui l'attaque. C'est pour détourner cet inconvénient qu'on fait aujourd'hui des Manifestes, qui tiennent lieu des cérémonies anciennes que je viens d'exposer, & qui renferment quelquefois la raison qui a déterminé à commencer la guerre sans la déclarer.

J'ai parlé de prétentions bien ou mal fondées, Car les Etats & les Prin-

ces qui se font la guerre , ne manquent pas , de part & d'autre , à justifier leurs entreprises par des raisons spécieuses ; & ils pourroient s'exprimer comme fit

Liv. lib. 8. un Préteur Latin , dans une assemblée
n. 4.

où l'on délibéroit sur ce qu'on répondroit aux Romains , qui , sur des soupçons de révolte , avoient mandé les Magistrats du Latium. » Il me semble ,
» Messieurs , dit-il , que dans la conjoncture présente , nous devons
» moins nous embarrasser de ce que
» nous avons à dire , que de ce que
» nous avons à faire : car quand nous
» aurons bien pris notre parti , & bien
» concerté nos mesures , il ne sera pas
» difficile d'y ajuster des paroles. «

Ad summam rerum nostrarum magis pertinere arbitror , quid agendum nobis , quàm quid loquendum sit. Facile erit , explicatis consiliis , accommodare rebus verba.



ARTICLE SECOND.

*Choix du Général & des Officiers. Levée
des Soldats.*

§. I.

Choix du Général & des Officiers.

C'EST un grand avantage pour les Rois d'être maîtres absolus du choix des Généraux d'armée & des Officiers ; & une des plus grandes louanges qu'on puisse leur donner , est de dire que la réputation connue & le mérite solide sont les seuls motifs qui les y déterminent. En effet , peut-on apporter trop d'attention à un choix , qui égale en quelque sorte un particulier à son Souverain , en le rendant dépositaire de toute sa puissance , de toute sa gloire , & de toute la fortune de ses États ? C'est principalement à ce caractère qu'on reconnoit les Princes capables de gouverner , & c'est ce qui a toujours fait le succès de leurs armes. On ne voit point que le grand Cyrus , que Philippe , qu'Alexandre son fils aient jamais confié le commandement de leurs troupes à des Généraux sans mérite

& sans expérience. Il n'en est pas ainsi sous les successeurs de Cyrus , ni sous ceux d'Alexandre , où l'intrigue , la cabale , le crédit d'un Favori présidoient ordinairement à ce choix , & donnoient presque toujours exclusion aux meilleurs sujets. Aussi le succès des guerres répondoit-il à de tels commencemens. Je n'ai pas besoin d'en citer des exemples : l'Histoire en est remplie.

Herodot. lib. 1. cap. 71. Je passe aux Républiques. A Sparte ; les deux Rois étoient , par leur rang même , en droit & en possession de commander , & dans les premiers tems ils marchaient ensemble à la tête des armées : mais une division arrivée entre Cléoméné & Démarate , donna lieu à une loi , qui ordonnoit qu'un seul des Rois commanderoit les troupes ; & elle fut observée dans la suite , si ce n'est dans des cas extraordinaires. Les Lacédémoniens comprirent que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle est partagée ; qu'il est rare que deux Généraux puissent longtems s'accorder ; que les grandes entreprises ne peuvent guères réussir que sous la conduite d'un seul homme , & que rien n'est plus funeste à une armée que

que le partage du commandement.

Cet inconvénient devoit être bien plus grand à Athènes , où , par la constitution même de l'Etat , il devoit toujours y avoir dix Commandans , parce qu'Athènes étant composée de dix Tribus , chacune fournissoit le sien ; & le commandement rouloit par jour entre ces dix Chefs. D'ailleurs c'étoit le peuple qui les choisissoit , & cela chaque année. C'est ce qui donna lieu à un bon mot de Philippe , qui admiroit le bonheur des Athéniens , de pouvoir trouver chaque année à point nommé dix Capitaines , au lieu qu'à peine avoit-il pu , pendant tout son règne , en trouver un * seul.

Il falloit pourtant bien que les Athéniens , sur-tout dans des tems de crise , fussent attentifs à ne nommer pour Généraux que des citoyens d'un vrai mérite. Depuis Miltiade jusqu'à Démétrius de Phalère , c'est-à-dire , pendant près de deux cens ans , on compte un nombre considérable de grands hommes qu'Athènes mit à la tête de ses armées , qui portèrent la gloire de leur patrie à un si haut point de réputation. Pour lors toute jalousie cess-

* C'étoit
Parménion.

soit , & l'on n'avoit en vûe que le bien public. On en voit un bel exemple dans la guerre que Darius porta contre les Grecs. Le danger étoit extrême. Les Athéniens se trouvoient seuls contre une armée innombrable. Des dix Généraux , cinq étoient pour donner le combat , cinq pour se retirer. Miltiade , qui étoit à la tête des premiers , aiant engagé dans son parti le Polémarque (c'étoit un Officier qui avoit droit de suffrage dans le Conseil de guerre , & qui décidoit en cas de partage) la bataille fut résolue. Tous ces Généraux , reconnoissant la supériorité de Miltiade sur eux , quand leur jour fut venu , lui cédèrent le commandement. Ce fut pour lors que se donna la célèbre bataille de Marathon.

Il arrivoit quelquefois que le peuple , se laissant gouverner à ses Orateurs , & suivant en tout leur caprice , mettoit en place des sujets indignes. On peut se souvenir du crédit absolu qu'avoit sur les esprits de la multitude le fameux Cléon , qui fut chargé du commandement dans les premières années de la guerre du Péloponnèse , quoique ce fût un homme

*Herod. lib.
6. cap. 109.
& 110.*

brouillon , emporté , violent , sans tête & sans mérite. Mais ces exemples sont rares , & ils ne se multiplièrent à Athènes que dans les derniers tems : & ce fut une des principales causes de sa ruine.

Le Philosophe Antisthène fit sentir un jour aux Athéniens d'une manière plaisante , mais spirituelle , l'abus qui se commettoit parmi eux dans les promotions aux charges publiques. Il leur proposa d'un air sérieux en pleine assemblée , d'ordonner par un Décret que désormais les ânes seroient employés à labourer la terre aussi bien que les bœufs & les chevaux. Comme on lui répondoit que les ânes n'étoient point nés pour le labour : *Vous vous trompez* , leur dit-il , *c'est tout un. Ne voiez-vous pas que des citoyens , d'ânes & d'ignorans qu'ils étoient , deviennent tout d'un coup d'habiles Généraux par cette raison seule que vous les avez nommés ?*

*Diog. Laert.
in Antisth.
pag. 369.*

A ROME , c'étoit aussi le peuple qui nommoit les Généraux , c'est-à-dire les Consuls , & les Préteurs. Ils n'étoient en place qu'un an. Quelquefois on leur continuoit le commandement sous le nom de Procon-

fuls ou de Propréteurs. Ce ^a changement annuel de Généraux étoit un grand obstacle à l'avancement des affaires , qui demandent , pour réussir , d'être continuées sans interruption. Et c'est le grand avantage des Etats Monarchiques , où les Princes , absolument libres , maîtres des affaires & des tems , disposent de tout à leur gré , sans être asservis à aucune nécessité. Au lieu que , chez les Romains , un Consul arrivoit quelquefois après coup , ou étoit rappelé avant le tems pour tenir les assemblées. Quelque diligence qu'il fût pour arriver , avant que son Prédécesseur lui eût remis le commandement , & qu'il se fût instruit de l'état de l'armée, connoissance absolument préalable à toute entreprise , il se passoit toujours un tems

^a Interrumpi tenorem rerum , in quibus peragendis continuatio ipsa efficacissima esset , minimè convenire. Inter traditionem imperii , novitatemque successoris , quæ noscendis priùs quàm agendis rebus imbuenda sit , sæpè bene gerendæ rei occasiones intercedere. *Liv. lib. 41. n. 15.*

Post tempus (Consules) ad bella ierunt : ante tem-

pus comitiorum causa revocati sunt : in ipso conatu rerum circumegit se annus . . . Male gestis rebus alterius successum est : tironem , aut malâ disciplinâ institutum exercitum acceperunt. At hercule Reges , non liberi solum impedimentis omnibus , sed domini rerum temporumque , trahunt consiliis cuncta , non sequuntur. *Liv. lib. 2. n. 18.*

considérable , qui lui faisoit perdre l'occasion d'agir , & d'attaquer à propos l'ennemi. Souvent d'ailleurs , il trouvoit en arrivant les affaires en mauvais état par la faute de son Prédecesseur , & une armée ou composée en partie de troupes nouvellement levées & sans expérience , ou corrompue par la licence & le défaut de discipline. Fabius fit faire une partie de ces réflexions au peuple Romain, lorsqu'il l'exhortoit à choisir un Consul capable de tenir tête à Annibal.

Ce court espace d'un an , & l'incertitude d'une prolongation du commandement , faisoient à la vérité que les habiles Généraux mettoient tout le tems à profit : mais souvent aussi c'étoit pour eux une raison de mettre fin à leurs entreprises plutôt qu'ils n'auroient fait sans cela , & à des conditions moins avantageuses à la République , dans la crainte qu'un Successeur ne vînt profiter de leurs

a Cùm , qui est summus in civitate dux , eum legimus , tamen repente lectus , in annum creatus adversus veterem ac perpetuum imperatorem comparabitur , nullis neque temporis neque juris inclusum angustis , quo minùs ita omnia gerat administrare ut tempora postulant belli : nobis autem in apparatu ipso , ac tantùm inchoantibus res , annus circumagitur, *Liv. lib. 24. n. 8.*

travaux, & ne leur enlevât l'honneur d'avoir glorieusement terminé la guerre. Un véritable zèle pour le bien public, & une grandeur d'ame parfaitement défintéressée, auroient pu écarter de telles considérations. Je ne sai s'il y en a des exemples. On a reproché au grand Scipion même, j'entends le premier, d'avoir eu cette foiblesse, & de n'avoir pas été insensible à cette crainte. Une vertu assez pure pour négliger un intérêt si vif & si piquant, paroît au dessus des forces de l'homme : du moins elle est bien rare.

L'autorité des Consuls resserrée, pour le tems, dans des bornes si étroites, étoit, il faut l'avouer, un grand inconvénient. Mais le danger de donner atteinte à la liberté publique, en continuant plus longtems le même homme dans le commandement de toutes les forces de l'Etat, obligeoit de passer par dessus cet inconvénient par la crainte d'un plus grand.

La nécessité des affaires, la distan-

a Ipsum Scipionem ex- | labore ac periculo finiti
pectatio successoris, ven- | belli famam, sollicitabat.
turi ad paratam alterius | *Liv. lib. 30. n. 36.*

ce des lieux, & d'autres raisons obligèrent enfin les Romains à continuer le commandement des armées à leurs Généraux pour plusieurs années. Mais il en arriva réellement l'inconvénient que l'on avoit appréhendé ; & les Généraux devinrent par cette durée du commandement les tyrans de leur patrie. Entr'autres exemples, je pourrois citer Sylla, Pompée, & sur-tout César.

Le choix des Généraux étoit ordinairement réglé sur le mérite des personnes, & les citoyens de Rome avoient en même tems une grande ressource & un puissant motif pour en user de la sorte. Ce qui leur facilitoit ce choix, étoit la connoissance parfaite qu'ils avoient des sujets qui aspireroient au commandement, avec lesquels ils avoient servi plusieurs campagnes, qu'ils avoient vûs en action, dont ils avoient eu le tems d'examiner & de comparer par eux-mêmes, & avec leurs camarades, le caractère, les talens, les succès, & les qualités capables des plus hauts emplois. Cette ^a connoissance qu'avoient les citoyens Romains du mé-

^a Non tibi hæc parva | subsidia consularis, videntur
adjumenta & | luntas militum? quæ cum

rite de ceux qui demandoient le Consulat, déterminoit ordinairement leurs suffrages en faveur des Officiers en qui ils avoient reconnu , dans les campagnes précédentes, de l'habileté, du courage , de la bonté , de l'humanité. » Il a pris soin de moi , disoient-ils , lorsque j'ai été blessé : il m'a fait part du butin : c'est sous sa conduite que nous nous rendîmes maîtres du camp des ennemis , & que nous remportâmes une telle victoire ; il a toujours partagé la peine & la fatigue avec le soldat ; on ne peut dire s'il est plus heureux que courageux. » De quels poids étoient de tels discours !

Le motif qui portoit les citoyens Romains à examiner & à peser avec soin le mérite des contendans , étoit l'intérêt personnel de ceux qui faisoient le choix , qui devant la plupart servir sous leurs ordres , étoient fort

per se valet multitudine , tum apud suos gratia : tum verò in consule declaran- do multum etiam apud populum Romanum au- ctoritatis habet suffragatio militaris Gravis est illa oratio : Me saucium recreavit ; me præda do-	navit ; hoc duce castra ce- pimur , signa contulimus ; nunquam iste plus militi laboris imposuit , quàm sibi sumpsit ; ipse cum for- tis , tum etiam felix. Hoc quanti putas esse ad famam hominum ac voluntatem ? <i>Cic. pro Muran. n. 38.</i>
--	--

attentis

attentifs à ne pas confier leur vie , leur honneur , le salut de la patrie à des Généraux , qu'ils n'estimoient point , & dont ils n'auroient point attendu un heureux succès. C'étoient les soldats même , qui , dans les Comices , choisissoient ces Généraux. On fait qu'ils s'y connoissent , & l'on voit par l'expérience qu'ils s'y trompent rarement. On remarque encore aujourd'hui , que quand ils vont à la petite guerre , ils choisissent toujours entr'eux sans complaisance ceux qui sont les plus capables de les commander. C'est par cet esprit que Marius fut choisi malgré son Général Métellus. C'est ainsi que Scipion Emilien fut préféré par le jugement avantageux du soldat.

Il faut pourtant avouer que la nomination des Commandans n'étoit pas toujours réglée par des vûes publiques & supérieures ; & que la cabale , l'adresse à s'insinuer dans l'esprit du peuple , à le flater , à entrer dans ses passions , y avoient quelquefois part. C'est ce qu'on a vû à Rome à l'égard de Térentius Varro , & à Athènes à l'égard de Cléon. Le peuple est toujours peuple , c'est-à-dire ,

léger, inconstant, capricieux, passionné : mais celui de Rome l'étoit moins qu'un autre. Il a donné, en plusieurs occasions, des exemples d'une modération & d'une sagesse qu'on ne peut assez admirer, se rendant de bonne grace aux avis des anciens ; oubliant avec noblesse ou ses penchans, ou même ses haines, en faveur du bien public, & renonçant volontairement au choix qu'il avoit fait de personnes peu capables de soutenir le poids des affaires, comme il arriva, lorsque le Consulat fut continué à Fabius après la remontrance que lui-même avoit faite de l'incapacité de ceux qui avoient été nommés : démarche ^a odieuse en toute autre conjoncture, mais qui pour lors fit beaucoup d'honneur à Fabius, parce qu'elle étoit l'effet de son zèle pour la République, au salut de laquelle il ne craignoit point de sacrifier en quelque sorte sa propre réputation.

*Liv. lib. 10.
n. 22. & 24.
Id. lib. 24.
n. 22.*

^a Tempus ac necessitas belli, ac discrimen summa rerum faciebant ne quis aut in exemplum exquireret, aut suspectum cupiditatis imperii Consulem haberet. Quin laudabant potius magnitudinem animi, quod, cum summo imperatore esse opus reip. sciret, seque eum haud dubie esse, minoris invidiam, si qua ex re oriretur, quam utilitatem reip. fecisset. *Liv. lib. 24. n. 9.*

Les armées ordinaires du peuple Romain , lorsque les deux Consuls marchaient ensemble , étoient de quatre Légions : chaque Consul en commandoit deux. Elles s'appelloient Première , Seconde , Troisième , & ainsi du reste , selon l'ordre où elles avoient été levées. Outre les deux Légions que commandoit chaque Consul , il avoit encore le même nombre d'infanterie , & le double de cavalerie , fournis par les Alliés. Depuis l'association des peuples d'Italie au droit de bourgeoisie , cet ordre souffrit plusieurs changemens. Les quatre Légions destinées aux Consuls n'étoient pas toutes les forces de Rome , il y avoit d'autres corps de troupes commandées par des Préteurs , des Proconsuls , &c.

Quand les Consuls se trouvoient joints ensemble , leur autorité étant égale , ils commandoient alternativement , & avoient chacun leur jour , comme il arriva à la bataille de Canes. Souvent l'un d'eux reconnoissant dans son Collègue un mérite supérieur , lui cédoit volontairement ses droits. Agrippa ^a Furius en usa de la

^a In exercitu Romano | potestate pari , quod facum duo Consules essent | luberrimum in adminis-

forte à l'égard du célèbre T. Quintus Capitolinus : & celui-ci , pour répondre à l'honnêteté & à la générosité de son Collègue , lui communiquoit tous ses desseins , lui faisoit honneur de tous les succès , & l'égalloit à lui en tout. Dans ^a une autre occasion , les Tribuns militaires , qui avoient été substitués aux Consuls , & qui étoient pour lors au nombre de six , avouèrent que dans le tems de crise où l'on se trouvoit , un seul d'entr'eux étoit digne du commandement : c'étoit le grand Camille ; & ils déclarèrent tous qu'ils avoient résolu de laisser entre ses mains toute l'autorité , persuadés que la justice qu'ils rendoient à son mérite les combloit eux-mêmes de gloire. Une démarche si généreuse fut suivie d'un

ratione magnarum rerum est , summa imperii , concedente Agrippa , penes Collegam erat : & prælatus ille facilitati summittentis se cointer respondebat , communicando consilia laudesque , & æquando imparem sibi. *Liv. lib. 3. n. 70.*

^a Collegæ fateri regimen omnium rerum ubi quid bellici terroris ingruat , in viro uno esse : sibi que destinatum in animo esse , &

millo submittere imperium ; nec quicquam de maiestate sua detractum credere , quod majestati ejus viri concessissent. . . Erecti gaudio fremunt , nec Dictatore unquam opus fore Reip. si tales viros in magistratu habeat , tam concordibus junctos animis , parere atque imperare juxta paratos , laudemque conferentes potius in medium , quam ex communi ad se trahere. *Liv. lib. 6. n. 6.*

applaudissement général. Tous s'écrièrent qu'on n'auroit jamais besoin de recourir à la souveraine puissance de la Dictature, si la République avoit toujours de tels Magistrats, unis entr'eux si parfaitement, également prêts à obéir ou à commander, mettant en commun toute la gloire, loin de vouloir l'attirer chacun à soi seul en particulier.

C'étoit un grand avantage pour une armée d'avoir un Général tel que Tite-Live le décrit dans la personne de Caton, qui fût capable de descendre dans le dernier détail, qui donnât ses soins & son attention aux petites & aux grandes choses ; qui prévît de loin & préparât tout ce qui peut être nécessaire à une armée ; qui ne se contentât pas de donner des ordres, mais qui veillât par lui-même à les faire exécuter ; qui commençât par donner à toutes les troupes l'exemple d'une

In Consule ea vis animi atque ingenii fuit, ut omnia maxima minimaque per se adiret atque ageret ; nec cogitaret modò imperaretque quæ in rem essent, sed pleraque per se ipse transigeret, nec in quemquam omnium gravius se veriusque, quàm in semetipsum imperium exerce- ret : parsimonia, & vigiliis, & labore cum ultimis militum certaret, nec quicquam in exercitu suo principui præter honorem atque imperium haberet. Liv. lib. 34. n. 18.

exacte & févère discipline ; qui le disputât avec le dernier des soldats pour la sobriété, les veilles , & la fatigue ; en un mot , qui n'eût d'autre distinction dans l'armée que celle du commandement , & de l'honneur qui y est attaché.

Après qu'on avoit nommé les Consuls & les Préteurs , on procédoit à l'élection des Tribuns , qui étoient au nombre de vingt - quatre , six pour chaque Légion. C'étoit sur eux que rouloit tout le détail des différens soins qui regardent l'armée. Pendant le tems de la campagne qui étoit de six mois , ils commandoient successivement deux à deux ensemble dans la Légion pendant deux ^a mois : c'étoit le sort qui en régloit l'ordre.

Ce furent d'abord les Consuls qui nommèrent ces Tribuns ; & c'étoit un grand avantage pour le service , que les Généraux fissent eux - mêmes le choix des Officiers. Dans ^b la suite , de vingt-quatre Tribuns , le peuple en

^a *Secunda Legionis Fulvius Tribunus militum erat. Is mensibus suis dimisit Legionem. Liv. lib. 40. n. 41*

^b *Cum placuisset eo anno Tribunos militum ad*

legiones suffragio fieri (nam & antea , sicut nunc quos Rufulos vocant , Imperatores ipsi faciebant) secundum in sex locis Manlius tenuit. Liv. lib. 7.

nomma fix, vers l'an de Rome 393, & environ : cinquante ans après, c'est-à-dire l'an de Rome 444, il en nomma jusqu'à seize. Mais, dans les guerres importantes, il ^b avoit quelquefois la modération & la sagesse de renoncer à son droit, & d'abandonner entièrement ce choix à la prudence des Consuls & des Préteurs, comme cela arriva dans la guerre contre Persée roi de Macédoine, dont Rome craignoit beaucoup les suites.

De ces vingt-quatre Tribuns, quatorze devoient avoir servi au moins cinq ans; & les autres dix ans : conduite pleine de sagesse, & bien propre à inspirer du courage aux troupes par l'estime & la confiance qu'elle leur donne pour leurs Officiers ! Ils avoient soin même de distribuer tellement ces Tribuns, que dans chaque Légion il y en eût de plus âgés & de plus expérimentés mêlés avec ceux

a Duo imperia eo anno dari cœpta per populum, utraque ad rem militarem pertinentia. Unum, ut Tribuni senideni in quatuor legiones à populo crearentur, quæ antea per quam paucis suffragio populi relictis locis, Dictatorum &

Consulum ferè fuerant & beneficia. *Liv. lib. 9. n. 30.*

b Decretum ne Tribuni militum eo anno suffragiis crearentur, sed Consulum Prætorumque in iis faciendis judicium arbitriumque esset. *Liv. lib. 42. n. 31.*

D d iv

qui étoient plus jeunes pour les instruire, & les former au commandement.

Les Préfets des Alliés, *Præfecti sociûm*, étoient dans les troupes alliées ce que les Tribuns étoient dans les Lib. 23. n. 7. Légions. On les tiroit d'entre les Romains, comme on peut l'inférer de ces paroles de Tite-Live, *Præfectos sociûm, civesque Romanos alios*. Ce qui est confirmé par les noms de ceux qui se trouvent nommés dans Tite-Live. Lib. 27. n. 26. & 41. Lib. 33. n. 36. &c. Cette pratique, qui laissoit aux Romains l'honneur du commandement en chef parmi les Alliés, & qui ne donnoit à ceux-ci que la qualité de premiers Officiers subalternes, étoit l'effet d'une sage politique pour tenir les Alliés dans la dépendance, & pouvoit contribuer beaucoup au succès des entreprises, en faisant régner dans toutes les troupes un même esprit & une même conduite.

Je n'ai point parlé des Officiers appelés *Legati*, Lieutenans. Ils tenoient le premier rang après le Consul pour le commandement, & servoient sous ses ordres, comme parmi nous les Lieutenans Généraux servent sous le

Maréchal de France ou sous le Lieutenant Général le plus ancien qui commande en chef l'armée. Il paroît que c'étoient les Consuls qui choisissoient ces Lieutenans. Il en est fait mention dès les premiers tems de la République. Dans la bataille du Lac de Régille, c'est-à-dire l'année de Rome 255, *Liv. lib. 2. n. 20.* T. Herminius Lieutenant se distingua d'une manière particulière. *Id. lib. 24. n. 44.* Fabius Maximus, si connu par sa sage conduite contre Annibal, ne dédaigna pas de devenir Lieutenant de son fils qui avoit été nommé Consul. Celui-ci, en cette qualité, étoit précédé de douze Licteurs qui marchaient l'un après l'autre, dont une des fonctions étoit de faire rendre au Consul les honneurs qui lui étoient dûs. Fabius le pere, au devant duquel son fils étoit allé, aiant passé les onze premiers Licteurs toujours à cheval, le Consul ordonna au douzième de faire son devoir. Ce Licteur aussitôt cria à haute voix à Fabius qu'il eût à descendre de cheval. Ce vénérable Vieillard obéit sur le champ, & adressant la parole à son fils : *J'ai voulu voir, lui dit-il, si vous saviez Id. lib. 37. n. 1.* que vous êtes Consul. On fait que la proposition que fit le grand Scipion l'Afri-

cain de fervir comme Lieutenant sous le Consul son frere , détermina le Sénat à donner à celui-ci la Grèce pour département.

On a remarqué sans doute, dans tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici des Romains , un esprit d'intelligence & de conduite , qui fait bien voir que l'heureux succès de leurs armes n'étoit point l'effet du hazard , mais de la sagesse & de l'habileté qui régnoient dans toutes les parties du gouvernement.

§. II.

Levée des Soldats.

LES LACÉDÉMONIENS , à proprement parler , étoient un peuple de Soldats. Ils ne cultivoient ni les arts , ni les sciences. Ils n'exerçoient point le trafic. Ils ne s'appliquoient pas davantage à l'agriculture , abandonnant le soin de leurs terres à des esclaves , qu'on appelloit *Ilotes*. Toutes leurs loix , tous leurs réglemens , toute leur éducation , en un mot toute la constitution de leur République , tendoient à en faire des hommes de guerre. C'avoit été là l'unique but de leur Législateur , &

l'on peut dire qu'il y réussit parfaitement. Jamais on ne vit de meilleurs soldats , plus faits à la fatigue , plus endurcis aux exercices militaires , plus formés à l'obéissance & à la discipline , plus remplis de courage & d'intrépidité , plus sensibles à l'honneur , plus dévoués à la gloire & au bien de la patrie.

On en distinguoit de deux sortes : les uns , que l'on appelloit proprement *Spartiates* , qui habitoient dans Sparte même ; les autres , qu'on nommoit seulement *Lacédémoniens* , qui demeuroient à la campagne. Les premiers étoient la fleur de l'Etat , & en remplissoient toutes les charges. Ils étoient presque tous capables de commander. On fait le merveilleux changement qu'un seul d'entr'eux (c'étoit Xanthippe) envoié au secours des Carthaginois , causa dans leur armée ; & comment Gylippe , autre Spartiate , sauva Syracuse. Tels étoient aussi les *trois cens* , qui aiant à leur tête Léonide , arrêterent lontems aux Thermopyles l'armée innombrable des Perses. Le nombre des Spartiates montoit pour lors à huit mille hommes , ou un peu plus.

*Herod lib.
7. cap. 234.*

L'âge de porter les armes , étoit depuis trente ans jusqu'à soixante. On destinoit à la garde de la ville ceux qui étoient plus ou moins âgés. Ce n'étoit que dans une extrême nécessité qu'on mettoit les armes entre les mains des esclaves. A la bataille de Platée les troupes que Sparte fournit , montoient à dix mille hommes , savoir cinq mille Lacédémoniens , & autant de Spartiates. Chacun de ceux-ci avoit avec lui sept Ilotes , dont le nombre par conséquent montoit à trente - cinq mille. Ces derniers étoient armés à la légère. Il y avoit fort peu de cavalerie à Lacédémone. La marine pour lors y étoit inconnue. Ce ne fut que fort tard , & contre le plan de Lycurgue , qu'on s'y appliqua : & jamais cette République n'eut de nombreuses flottes.

ATHÈNES étoit beaucoup plus grande & plus peuplée que Sparte. On y comptoit , du tems de Démétrius de Phalère , vingt mille citoyens , dix mille étrangers établis dans la ville , quarante mille esclaves .

Tous les jeunes Athéniens se faisoient inscrire dans un registre public

à l'âge de dix-huit ans , & prétoient alors un serment folennel , par lequel ils s'engageoient à fervir la République & à la défendre de toutes leurs forces en toute occafion. Ce ferment les obligeoit jufqu'à l'âge de foixante ans. Chacune des dix Tribus , qui formoient le corps de l'Etat , fournisfoit un certain nombre de foldats felon le befoin , pour fervir ou par terre , ou fur mer : car la puiffance navale d'Athènes devint , par fucceffion de tems , fort confidérable. On voit dans Thucydide que les troupes des Athéniens , au commencement de la guerre du Péloponnéfe , étoient de treize mille hommes de pié armés pefamment , de feize cens archers , & d'à peu près autant de cavaliers , ce qui pouvoit faire en tout feize mille hommes : fans compter feize autres mille hommes , qui demeuroient pour la garde de la ville , de la citadelle , & des ports , citoiens auffi au deffous ou au deffus de l'âge militaire , ou étrangers établis dans la ville. La flotte étoit pour lors de trois cens galères. Je marquerai dans l'article fuivant quel ordre on y gardoit.

*Thucyd. lib.
2. pag. 110.*

Ces troupes , & de Sparte & d'A-

thènes, étoient peu nombreuses ; mais pleines de courage, aguerries, intrépides, & l'on pourroit presque dire invincibles. Ce n'étoient point des soldats levés au hazard, souvent sans feu ni lieu, insensibles à la gloire, indifférens à un succès qui les touche peu, qui n'eussent rien à perdre, qui fissent de la guerre un métier de mercénaires, qui vendissent leur vie pour une foible paie. C'étoit l'élite des deux peuples du monde les plus belliqueux, des soldats déterminés à vaincre ou à mourir, qui ne respiroient que guerre & que combats : qui n'avoient en vûe que l'honneur & la liberté de leur patrie, qui dans une bataille croioient voir à leurs côtés leurs femmes & leurs enfans, dont le salut étoit confié à leurs armes & à leur courage. Voilà quelles étoient les levées qu'on faisoit dans la Grèce. Parmi de telles troupes, on n'entendoit point parler de désertion, ni de punitions que la loi imposât aux déserteurs. Un soldat pouvoit-il être tenté de renoncer pour toujours à sa famille & à sa patrie ?

Il en faut dire autant des Romains dont il nous reste à parler. Chez eux,

étoient les Consuls , qui , pour l'ordinaire , faisoient les levées : & comme on en nommoit de nouveaux tous les ans , on faisoit aussi tous les ans de nouvelles levées.

L'âge pour entrer dans la milice étoit de dix-sept ans. On n'y admettoit que des citoyens , & de cet âge ou au dessus , si ce n'est dans des cas extraordinaires & dans des besoins pressans, où l'on en recevoit de moins âgés. Une seule fois la nécessité obligea d'armer des esclaves : mais auparavant , chose remarquable , on leur demanda à chacun en particulier s'ils s'engageroient volontairement & de plein gré, parce qu'on ne croioit pas pouvoir se fier à des soldats enrôlés par ruse ou par force. Quelquefois on alloit jusqu'à armer ceux qui étoient détenus dans les prisons pour dettes ou pour crimes : mais ce cas étoit fort rare.

Les troupes Romaines n'étoient donc composées que de citoyens. Ceux d'entr'eux qui étoient pauvres ,

a Delectu edito, juniores annis septemdecim , & quosdam prætexitatos scribunt. Aliam formam novi delectus inopia liberorum capitum ac necessitas dedit.

Octo millia juvenum validorum ex servitiis, prius sciscitantes singulos vel lente militare , emp:a publicè armaverunt. Liv. lib. 32. n. 57.

(*proletarii*, *capite censi*) n'étoient point enrôlés. On vouloit des soldats dont le bien répondît à la République du zèle qu'ils auroient à la défendre. La plus grande partie de ces citoiens séjournoit à la campagne, pour prendre soin eux-mêmes de leurs terres, & pour faire valoir leur bien par leurs mains. Ceux qui habitoient à Rome, avoient chacun leur portion de terre qu'ils cultivoient de même. Ainsi toute cette Jeunesse Romaine étoit accoutumée à supporter les fatigues les plus rudes; à souffrir le soleil, la pluie, la gelée; à coucher durement, & souvent au milieu des champs &

a Sed rusticorum mascula militum

Proles, fabellis docta ligonibus

Versare glebas, & severæ

Marris ad arbitrium recisos

Portare fustes. *Horat. Od. 6, lib. 3.*

b Nunquam puto potuisse dubitari, aptiorem armis rusticam plebem, quæ sub divo & in labore nutritur; solis patiens, umbræ negligens, balnearum nescia, deliciarum ignara: simplicis animi, parvo contenta, duratis ad omnem laborum tolerantiam membris: cui gestare ferrum, fossam ducere, onus ferre

consuetudo de rure est... Idem bellator, idem agricola, genera tantum mutabat armorum... Sudorem cursu & campetri exercitio collectum nando juvenis abluebat in Tyberi. Nescio enim quomodo minus mortem timeret, qui minus deliciarum novit in vita. *Veget. de re milit. lib. 3. cap. 3.*

en plein air , à vivre sobrement & sagement , & à se contenter de peu. Elle ne savoit ce que c'étoit que les délices , avoit les membres endurcis à toutes sortes de travaux , & par son séjour à la campagne avoit contracté l'habitude de manier le fer , de creuser des fossés , & de porter de pesans fardeaux. Autant soldats que laboureurs , ces Romains , en s'enrôlant , ne faisoient que changer d'armes & d'instrumens. Les jeunes gens qui demeuroient à la ville n'étoient pas élevés beaucoup plus délicatement que les autres. Les exercices continuels du champ de Mars , les courses soit à pié soit à cheval , toujours suivies de la coutume de passer le Tibre à la nage pour essuier leur sueur , étoient un excellent apprentissage pour le métier de la guerre. De tels soldats devoient être bien intrépides. Car moins on connoit les délices , moins on redoute la mort.

Avant que de procéder à la levée des troupes , les Consuls avertissoient le peuple du jour où devoient s'assembler tous les Romains en âge de porter les armes. Ce jour venu , &

tous ces Romains se trouvant à l'assemblée ou dans le Capitole ou dans le champ de Mars, les Tribuns Militaires tiroient les Tribus au fort l'une après l'autre, & appelloient à eux celle qui leur étoit échue. Ensuite parmi ces citoyens ils faisoient leur choix, les prenant chacun à son rang, quatre à quatre, à peu près égaux en taille, en âge, & en force; & procédoient ainsi de suite, jusqu'à ce que les quatre Légions fussent complètes.

Après qu'on avoit achevé la levée, chaque soldat prétoit serment entre les mains ou des Consuls ou des Tribuns. Par ce serment ils promettoient *de s'assembler à l'ordre du Consul, & de ne point quitter le service sans son ordre: d'obéir aux ordres des Officiers, & de faire leur possible pour les exécuter: de ne point se retirer par crainte ni pour prendre la fuite, & de ne point quitter leur rang.*

Ce n'étoit point ici une simple formalité, ni une cérémonie purement extérieure qui n'influât en rien sur la conduite. C'étoit un acte de religion très sérieux, accompagné quelquefois des plus terribles imprécations, qui faisoit une forte impression sur les es-

prits, qui étoit jugé d'une nécessité absolument indispensable, & fans lequel les foldats ne pouvoient point combattre contre l'ennemi. Les Grecs, auffi bien que les Romains, faisoient prêter à leurs troupes ce ferment, ou un pareil, & ils étoient fondés à le faire sur un grand principe. Ils favoient qu'un particulier, par lui-même, n'a aucun droit sur la vie des autres hommes: qu'il faut que le Prince, ou la République, qui en ont reçu le pouvoir de Dieu, lui mette les armes à la main: que ce n'est qu'en vertu de ce pouvoir, dont il est revêtu par son ferment, qu'il peut tirer l'épée contre son ennemi: & que, fans ce pouvoir, il se rend coupable de tout le sang qu'il répand, & commet autant d'homicides qu'il tue d'ennemis.

Le * Consul qui faisoit la guerre dans la Macédoine contre Persée, aiant licentié une Légion dans laquelle servoit le fils de Caton le Censeur, ce jeune Officier, qui ne cherchoit qu'à se distinguer dans quelque action, ne se retira point avec la Légion, & demeura dans le camp. Son pere écri-

*Cic. lib. 1.
de offic. n. 36.
& 37.*

* Manuce croit qu'il s'agit de Paul Emile, quoi-
que les Exemplaires de Ci-
céron portent Popilius ou
Pompilius.

vit aufsitôt au Consul , pour le prier que , s'il vouloit bien souffrir encore son fils dans l'armée , il lui fît prêter un nouveau serment , parce^a qu'étant dégagé du premier , il n'avoit plus droit de combattre contre les ennemis. Et il écrivit dans le même esprit à son fils , en l'avertissant de ne point combattre , qu'il n'eût prêté de nouveau le serment.

*Xenoph. in
Cyrop.* C'est en conséquence de ce même principe , que le grand Cyrus loua extrêmement l'action d'un Officier , qui , ayant le bras levé pour fraper l'ennemi , dès qu'il eut entendu sonner la retraite , s'arrêta tout court , regardant ce signal comme une défense de passer outre. Que ne doit-on point attendre d'Officiers & de Soldats ainsi accoutumés à l'obéissance , & si pleins de respect pour l'ordre du Général , & pour les loix de la discipline.

Les Tribuns des foldats à Rome , après le serment , marquoient aux Légions le jour & le lieu où elles devoient se trouver. Quand elles étoient assemblées au jour marqué , des plus jeunes & des moins riches on

^a Quia priore amisso gnare non poterat. Cic.
jure , cum hostibus pu-

en faisoit les Armés à la légère : ceux qui les suivoient en âge étoient les *Hastaires* : les plus forts & les plus vigoureux composoient les *Princes* : & on prenoit les plus anciens soldats pour en faire les *Triaires*.

On donnoit ordinairement deux Légions à chaque Consul. Le nombre des soldats d'une Légion n'a pas toujours été le même. Elle n'étoit d'abord que de trois mille hommes. Elle fut depuis augmentée successivement jusqu'à quatre mille, cinq mille, six mille, & quelque chose de plus. Le nombre le plus ordinaire étoit de quatre mille deux cens hommes de pié, & trois cens hommes de cheval. Il étoit tel du tems de Polybe, & je m'y arrêterai.

La Légion se divisoit en trois Corps, qui étoient *Hastati*, les *Hastaires* ; *Principes*, les *Princes* ; *Triarii*, les *Triaires*. Qu'on me passe ces noms, je ne puis les exprimer autrement. Les deux premiers Corps étoient composés chacun de douze cens hommes, & le troisième de six cens seulement.

Les *Hastaires* formoient la première ligne : les *Princes* la seconde : les

Triaires la troisième. Ce dernier Corps étoit composé des soldats les plus âgés, les plus expérimentés, & les plus braves de l'armée. Il falloit que le danger fût grand & bien pressant, pour qu'on en vînt jusqu'à cette troisième ligne. D'où vient cette expression proverbiale, *Res ad Triarios rediit.*

Chacun de ces trois Corps se divisoit en dix parties ou dix *Manipules*, dont chacun étoit de six-vingts hommes pour les *Hastaires* & les *Princes*, & de soixante seulement pour les *Triaires*.

Chaque *Manipule* avoit deux *Centuries* ou *Compagnies*. La *Centurie* anciennement & dans sa première institution sous *Romulus*, avoit cent hommes, d'où elle avoit tiré son nom. Depuis elle n'en eut que soixante parmi les *Hastaires* & les *Princes*, & que trente parmi les *Triaires*. On nommoit *Centurions* les Chefs de ces *Centuries* ou de ces *Compagnies*. J'expliquerai bientôt la distinction de leur rang.

Outre ces trois Corps, il y avoit dans chaque *Légion* des Armés à la légère sous différens noms, *Rorarii*

Accensi ; & dans les tems postérieurs ,
Velites. Ils étoient aussi au nombre de
 douze cens. Ils ne faisoient pas pro-
 prement un corps séparé ; mais ils
 étoient répandus dans les trois autres
 Corps selon le besoin. Leurs armes
 étoient une épée , une javeline ,
 (*hasta*) une *parme* , c'est-à-dire un
 bouclier léger. On choisissoit pour ce
 Corps les soldats les plus jeunes & les
 plus agiles.

Au tems de Jules César , il n'est
 plus parlé des rangs distingués d'*Ha-
 staires* , de *Princes* , ni de *Triaires* ,
 quoique l'armée fût presque toujours
 rangée sur trois lignes. La Légion
 pour lors se divisa en dix parties ,
 qu'on appelloit *Cohortes*. Chaque Co-
 horte étoit comme un abrégé de la
 Légion. Elle avoit six-vingts *Ha-
 staires* , six-vingts *Princes* , soixante
Triaires , & six-vingts Armés à la lé-
 gère , ce qui fait en tout quatre cens
 vingt. Et c'est précisément la dixiè-
 me partie d'une Légion composée de
 quatre mille deux cens hommes de
 pié.

La Cavalerie , chez les Romains ;
 étoit peu nombreuse : trois cens che-
 vaux pour plus de quatre mille hom-

mes de pié. Elle se divisoit aussi en dix compagnies, (*Alas*) dont chacune étoit composée de trente hommes.

*Liv. lib. 1.
p. 43.*

Les Cavaliers étoient choisis entre les plus riches des Citoyens ; & dans la distribution du peuple Romain par centuries , dont Servius Tullius fut l'auteur , ils composoient les dix-huit premières centuries. Ce sont les mêmes qui sont dans la suite connus dans l'histoire sous le nom de Chevaliers Romains , & qui formèrent un troisième Ordre mitoyen entre le Sénat & le peuple. La République leur fournissoit un cheval , & son entretien.

*Liv. lib. 3.
n. 7.*

Jusqu'au siège de Veies , il n'y eut point d'autre Cavalerie dans les armées Romaines. Alors ceux qui avoient la quantité de bien requise pour être admis dans la Cavalerie , mais qui n'avoient point de cheval entretenu aux dépens du public , ni par conséquent le rang de Cavaliers ou Chevaliers , s'offrirent à servir dans la Cavalerie , en se fournissant eux-mêmes de chevaux. Leur offre fut acceptée.

Depuis ce tems , il y eut deux fortes

fortes * de Cavaliers dans les armées Romaines : les uns , à qui le public fournissoit un cheval , *equum publicum* , & c'étoient les vrais Chevaliers Romains ; & les autres , qui s'en fournissoient eux-mêmes , & servoient *equo suo* , & qui n'avoient point le titre ni les prérogatives des Chevaliers.

Mais le cheval entretenu aux dépens du public fut toujours comme le titre constitutif du Chevalier Romain : & lorsque les Censeurs dégradoient un Chevalier Romain , c'étoit en lui ôtant ce cheval.

OUTRE les citoyens qui formoient les Légions , il y avoit dans l'armée Romaine les troupes des Alliés : c'étoient des peuples de l'Italie , que les Romains avoient soumis , & à qui ils avoient laissé l'usage de leurs loix & de leur gouvernement , à condition de leur fournir un certain nombre de troupes. Ils fournissoient pareil nombre d'infanterie que les Ro-

* Cette distinction paroît assez clairement marquée dans le discours de Magon au Sénat de Carthage sur les anneaux d'or. Non enim nisi equitem , & eorum i. s. s. primores , i. insigni gere. e. civ. lib. 23. n. 12. Ces primores equum ont les vrais Chevaliers Romains , qui merentur equo publico.

main, & ordinairement le double de cavalerie. Entre les Alliés on faisoit choix des mieux faits & des plus braves, tant Cavaliers que Fantassins, qui devoient être auprès des Consuls : ceux-là s'appelloient *Extraordinaires*. On prenoit pour cela le tiers de la cavalerie, & la cinquième partie de l'infanterie. Le reste étoit placé, moitié sur l'aîle droite, moitié sur la gauche, les Romains se réservant ordinairement le centre.

L'armée Romaine, comme on le voit par tout ce que j'ai dit jusques-ici, étoit composée seulement de Citoyens & d'Alliés. Ce^a ne fut que la sixième année de la seconde guerre Punique que les Romains admirent des mercénaires dans leurs troupes : ce qui ne fut point ou rarement pratiqué dans la suite du tems de la République. C'étoient les Celtiberiens, & il se trouva qu'ils composoient la plus grande partie de l'armée de Cn. Scipion en Espagne. Faute essentielle, qui lui couta la vie ; & peu s'en fa-

^a Id ad memoriam
insigne est, quod merce-
narium militem in ca-
stris neminem ante, quam
tum Celtiberos, Romani
habuerunt. *Liv. lib. 24^e*
n. 49.

lut qu'elle ne coutât à Rome la perte de l'Espagne, & peut-être la ruine de son Empire. C'est un ^a exemple, remarque sagement Tite Live, qui doit apprendre aux Généraux Romains à ne jamais souffrir dans leurs armées un plus grand nombre d'Etrangers que d'autres troupes. On fait que la révolte des troupes étrangères mit plus d'une fois Carthage à deux doigts de sa perte. Elle n'avoit presque point d'autres soldats; & c'étoit le grand défaut de sa milice. Ce mélange de troupes étrangères & barbares, & leur supériorité en nombre dans les armées Romaines, furent une des principales causes de la ruine entière de l'empire Romain en Occident.

Je reviens aux Centurions, dont je dois expliquer les divers rangs. J'ai dit que dans chaque Manipule il y avoit deux Centuries, & par conséquent deux Centurions. Celui qui commandoit la première Centurie du premier Manipule des

^a Id quidem cavendum | credant auxiliis, ut non
semper Romanis ducibus | plus sui roboris suarum-
erit, exempla hæc | que proprie virium in ca-
verè pro documentis ha- | stris habeant. *Liv. lib. 29.*
benda, ne ita externis | n. 33.

Triaires, appellés auffi *Pilani*, étoit le plus confidérable de tous les Centurions, & avoit place dans le Confeil avec le Consul & les premiers Officiers : *Primipilus*, ou *Primipili Centurio*. On l'appelloit *Primipulus prior*, pour le distinguer de celui qui commandoit la feconde Centurie du même Manipule, lequel étoit appellé *Primipilus posterior*. Il en étoit de même des autres Centuries. Le Centurion qui commandoit la feconde Centurie du Manipule des mêmes Triaires, s'appelloit *secundi pili Centurio*; & ainfi jufqu'au dixième, qui s'appelloit *decimi pili Centurio*.

On gardoit le même ordre parmi les Haftaires & les Princes. Le premier Centurion des Princes s'appelloit *Primus Princeps*, ou *Primi Principis Centurio*; le fecond, *secundus Princeps*; & ainfi du refte jufqu'au dixième. De même parmi les Haftaires, *primus Hastatus*, *secundus Hastatus*, &c.

Les Centurions paffoient d'un ordre inférieur à un ordre fupérieur, non fimplement par l'antiquité, mais par le mérite.

Cette distinction de degrés & de places d'honneur , qui ne s'accordoit qu'à la bravoure & à des services réels & connus , jettoit parmi les troupes une émulation incroyable , qui tenoit tout en haleine & dans l'ordre. Un simple soldat devenoit Centurion ; & passant ensuite par tous les différens degrés , il pouvoit s'avancer jusqu'aux premières places. Cette vûe , cette espérance les soutenoit au milieu des plus rudes fatigues , les animoit , les empêchoit de faire des fautes ou de se rebuter , & les portoit aux actions les plus courageuses. C'est ainsi que se forme une armée invincible.

Les Officiers étoient fort vifs pour conserver ces distinctions & ces prééminences. J'en rapporterai un exemple , qui est très propre au sujet que je traite , c'est-à-dire à la levée des troupes , qui fait beaucoup d'honneur aux soldats Romains , & qui montre de quelle modération & de quelle sagesse leur sensibilité pour la gloire étoit accompagnée.

Quand le peuple Romain eut résolu de porter la guerre contre Persée Liv. lib 42. n. 30. 36. dernier roi de Macédoine , entre plu-

sieurs autres mesures que l'on prit pour en assurer le succès, le Sénat ordonna que le Consul chargé de cette expédition, leveroit autant de Centurions & de Soldats vétérans qu'il lui plairoit, du nombre de ceux qui n'auroient pas cinquante ans passés. Vingt-trois Centurions, qui avoient été *Primipiles*, refusèrent de prendre les armes, à moins qu'on ne leur accordât le même rang qu'ils avoient eu dans les campagnes précédentes. L'affaire fut portée devant le peuple. Après que Popilius, qui avoit été Consul deux ans auparavant, eut plaidé la cause des Centurions, & le Consul la sienne propre, un des Centurions qui en avoient appelé au peuple, aiant obtenu la permission de parler, s'expliqua de la sorte.

Qui primes
pilos duxe-
rang.

» Messieurs, je m'appelle Sp. Li-
» gustinus. Je suis de la Tribu Cru-
» stumine, originaire du pays des Sa-
» bins. Mon pere m'a laissé un ar-
» pent de terre, & une petite caba-
» ne, où je suis né, & où j'ai été éle-
» vé; & j'y habite actuellement. Dès
» que je fus en âge de me marier,

» il^a me donna pour femme la fille
 » de son frere. Elle ne m'a rien ap-
 » porté en mariage hors la liberté ,
 » la chasteté , & une fécondité suffi-
 » sante pour les plus riches maisons.
 » Nous avons six fils , & deux filles ,
 » mariées toutes deux. De mes six
 » fils , quatre ont pris la robe virile ;
 » & deux portent encore la robe de
 » l'enfance. J'ai commencé à por-
 » ter les armes sous le Consulat de
 » P. Sulpicius & de C. Aurélius. J'ai
 » servi deux ans en qualité de sim-
 » ple soldat , dans l'armée qui fut em-
 » ployée en Macédoine contre le Roi
 » Philippe. La troisième année T.
 » Quintius Flaminius , pour me
 » récompenser de mon courage , me
 » fit Capitaine de Centurie dans le
 » dernier Manipule des Hastaires. Je
 » servis ensuite comme volontaire
 » en Espagne sous Caton ; & ce
 » Général , si juste estimateur du
 » mérite , me jugea digne d'être mis
 » à la tête du premier Manipule des
 » Hastaires. Dans la guerre contre

Decimum
 ordinem Ha-
 statum assi-
 gnavit.

Dignum ju-
 dicavit , cu-
 primum Ha-
 statum prio-
 ris Centuriæ
 assignaret.

» a. Pater mihi uxorem ,
 » fratris sui filiam dedit ,
 » quæ secum nihil attulit
 » præter libertatem , pudici-
 » tiam , & cum his fe-
 » cunditatem quanta vel in
 » diu domo satis esset.

» les Etoliens & contre le Roi An-
» tiochus , je suis monté au même

Mihi pri-
mus princeps
prioris Cen-
turiae est as-
signatus.

Quater pri-
mum pilum
duxi.

» rang parmi les Princes. J'ai fait en-
» core depuis plusieurs campagnes ;
» & dans un assez petit nombre d'an-
» nées j'ai été fait quatre fois Primi-
» pile , j'ai été récompensé trente-
» quatre fois par les Généraux , j'ai
» reçu six couronnes * Civiques , j'ai
» fait vingt-deux campagnes , & je
» passe cinquante ans. Quand je n'au-
» rois pas rempli toutes mes années
» de service : quand mon âge ne me
» donneroit pas mon congé , substi-
» tuant quatre de mes enfans à ma pla-
» ce , je mériterois bien d'être exempté
» de la nécessité de servir. Mais dans
» tout ce que j'ai dit , je n'ai prétendu
» que faire voir la justice de ma cau-
» se. Du reste , tant que ceux qui fe-
» ront des levées me jugeront en état
» de porter les armes , je ne refuse-
» rai point le service. Les Tribuns me
» mettront au rang qu'il leur plaira ,
» c'est leur affaire : la mienne est de
» faire en sorte que personne n'ait le
» rang au dessus de moi pour le cou-

* On appelloit ainsi les | avoir sauvé la vie à un
couronnes données pour | Citoyen.

» rage , comme tous les Généraux
 » sous qui j'ai eu l'honneur de servir ,
 » tous mes camarades me sont témoins
 » que je me suis toujours conduit.
 » Pour vous , Centurions , malgré
 » votre appel , comme pendant votre
 » jeunesse même vous n'avez jamais
 » rien fait contre l'autorité des Ma-
 » gistrats & du Sénat , il me semble
 » qu'il convient qu'à l'âge où vous
 » êtes vous vous montriez soumis au
 » Sénat & aux Consuls , & ^a que vous
 » trouviez honorable toute place qui
 » vous mettra en état de rendre ser-
 » vice à la République. « Quand il eut
 fini , le Consul , après l'avoir com-
 blé de louanges devant le peuple , sor-
 tit de l'assemblée , & le conduisit dans
 le Sénat. Là on lui rendit de publiques
 actions de grâces au nom de cette au-
 guste Compagnie , & les Tribuns mi-
 litaires lui assignèrent pour marque &
 pour prix de son courage & de son
 zèle le Primipile , c'est-à-dire la pre-
 mière place dans la première Légion.
 Les autres Centurions , renonçant à
 leur appel , ne firent plus difficulté de
 s'enrôler.

a Et omnia honesta loca | censuri sitis.
 ducere , quibus temp. de-

Rien n'est plus propre que de pareils faits à nous donner une juste idée du caractère Romain. Quel fonds de bon sens, d'équité, de noblesse même & de grandeur d'ame dans ce soldat ! Il parle de son ancienne pauvreté sans honte, & de ses glorieux services sans ostentation. Il ne s'entête point mal à propos sur un faux point d'honneur. Il défend modestement ses droits, & y renonce. Il apprend à tous les siècles à ne point disputer contre la patrie, à faire céder le bien public à ses intérêts particuliers, & il est assez heureux pour entraîner dans son sentiment tous ceux qui se trouvoient dans le même cas, & qui s'étoient associés à lui. De quelle force est l'exemple ! Il ne faut quelquefois qu'un bon esprit pour ramener tous les autres à la raison.



ARTICLE TROISIÈME.

Préparatifs de la Guerre.

Je renferme dans cet Article ce qui regarde les vivres, la paie des soldats, leurs armes, & quelques autres soins que doivent prendre les Généraux avant que de se mettre en marche.

§. I.

Des Vivres.

L'ORDRE que l'on gardoit pour les vivres chez les Romains nous est plus connu, que celui des Grecs : c'étoit le Questeur qui étoit chargé de ce soin.

La ration de blé que l'on donnoit à chaque soldat pour sa nourriture journalière étoit à peu près la même chez les deux peuples, c'est-à-dire un *chœnix*, ou la huitième partie d'un boisseau * Romain : il y avoit six boisseaux dans le médimne. Le chœnix étoit aussi la nourriture ordinaire des esclaves par jour.

On donnoit donc au soldat Ro-

* Le boisseau Romain & le nôtre a seize litrons. contenoit les trois quarts. Ainsi c'étoit près de deux de nôtre, & un peu plus : litrons par jour.

main piéton quatre boisseaux de blé pour un mois ; c'est ce qui s'appelloit *menstruum* : c'est-à-dire trente-deux choenix , ce qui faisoit un peu plus d'un choenix par jour. Le piéton des Alliés en recevoit autant.

Le Cavalier Romain recevoit par mois deux médimnes de blé , c'est-à-dire douze boisseaux , parce qu'il avoit deux domestiques , ce qui faisoit quatre-vingt seize choenix , sur le pié d'un peu plus d'un choenix par tête chaque jour. Ce Cavalier avoit deux chevaux , l'un pour lui , l'autre pour porter son bagage , le blé , l'orge , &c. Il recevoit aussi par mois , pour ces deux chevaux , sept médimnes d'orge , qui font quarante-deux boisseaux , sur le pié d'un boisseau & d'un peu plus de trois choenix par jour pour les deux chevaux.

Il falloit qu'un Cavalier eût un certain revenu pour soutenir la dépense qu'on ne pouvoit se dispenser de faire pendant la campagne. C'est ^a pour-quoi il arrivoit quelquefois qu'un

a Magistrum Equitum | cisset , bello tamen primus
dicit L. Tarquitium pa- | longè Romanæ juventu-
tricis gentis , sed qui , | tis habitus esset. *Liv. lib. 3.*
cum stipendia peditus , | n. 27.
propter paupertatem se-

citoien , quoique de famille patricienne , étoit obligé par la pauvreté de servir dans l'infanterie.

Le Cavalier des Alliés recevoit par mois un médimne & un tiers , c'est-à-dire huit boisseaux de blé , parce qu'il n'avoit qu'un cheval , & par conséquent un seul domestique ; & cinq médimnes d'orge pour ce cheval , qui font trente boisseaux , sur le pié d'un boisseau par jour.

La quantité de blé croissoit pour les Officiers à proportion de leur paie , dont il sera parlé dans la suite.

On doubloit quelquefois la portion de blé aux soldats par honneur & par récompense , comme il paroît par plusieurs ^a endroits de Tite-Live.

La fourniture publique de blé , dont le soin , comme je l'ai dit , regardoit les Questeurs , étoit portée ou dans les vaisseaux , ou sur les chariots , ou sur des bêtes de somme : mais les soldats fantassins portoient sur leurs épaules la portion de blé qu'on leur distribuoit pour un certain tems , ce qui di-

^a Milites , qui in præsidio fuerant , duplici frumento in perpetuum ; in præsentia singulis bobus donati. *Liv. lib. 7.*
Hispanis duplicia cibaria dari iussa. *Lib. 14.*

350 DE LA SCIENCE
minuoit beaucoup l'attirail des bagages.

Quatre boisseaux de blé, qui étoit la mesure qu'on en donnoit à chaque soldat pour un mois, étoient un pesant * fardeau, sans compter tout ce que le soldat portoit outre cela. Il est certain qu'il étoit quelquefois chargé de quatre boisseaux : mais c'étoit sans doute dans des occasions extraordinaires, comme dans une marche forcée, ou dans une expédition prompte & dans un pays ennemi. Il y a toute apparence qu'ordinairement ils ne portoient du blé que pour douze, quinze, ou vingt jours tout au plus ; & ce poids diminueoit tous les jours par la consommation journalière.

On peut demander pourquoi on donnoit plutôt du blé à porter aux soldats que du pain cuit. Peut-être cette coutume étoit-elle passée de la ville dans le camp : car dans la ville

* Le boisseau de blé, *Liv. lib 44. n. 2.*
chez nous, pèse dix-neuf
à vingt livres.

a Consul menstruum
jussu militum secum ferre
profectus, decimo post
die, quam exercitum ac-
ceperat, castra movit. *Aquileienses, nihil se
ultra scire nec audere as-
firmare, quam triginta
dierum frumentum mili-
ti datum. Liv. lib, 43.
n. 1.*

les distributions publiques se faisoient non en pain cuit , mais en blé. D'ailleurs le poids du blé étoit plus léger que celui du pain cuit. Pline ^a marque que le poids d'un boisseau de blé en grain augmente précisément d'un tiers , quand il est réduit en pain de munition. Cette différence est considérable. Mais d'un autre côté on trouve que c'étoit un grand embarras pour les soldats de préparer eux-mêmes leur pain , de moudre le blé , & de le faire cuire. Quoique ce fût par chambrées , qu'on appelloit *contubernia* , ce soin nous paroît fort embarrassant. Mais , pour en bien juger , il faut se transporter en esprit dans les tems & dans les pays dont il s'agit , & se rendre attentif aux coutumes qui y régnoient. Le soldat Romain occupé à moudre le blé & à le faire cuire , ne pratiquoit dans le camp que ce qu'il faisoit tous les jours à la ville en tems de paix. Sa farine lui fournissoit je ne sai combien de mets. Outre le pain ordinaire , il en faisoit de la bouillie , qu'il

^a Lex certè naturæ , ut grani pondus accedat. *Plin.*
in quocumque genere panis. *lib. 28. cap. 7.*
ni militari tertia portio ad

aimoit fort : il la méloit avec du lait : il en assaisonna les légumes : il en faisoit promptement des galettes cuites sur une petite platine mise sur des charbons ardens, ou sur de la cendre chaude, comme on le pratiquoit anciennement pour régaler les hôtes, & comme le pratique encore aujourd'hui tout l'Orient, où l'on préfère beaucoup ces galettes à notre meilleur pain.

Il y avoit certaines occasions où l'on donnoit du pain cuit aux soldats. *Liv. lib. 3. n. 27.* Quand L. Quintius Cincinnatus fut créé Dictateur contre les Eques, il ordonna à toute la Jeunesse capable de porter les armes de se trouver dans le champ de Mars avant le coucher du soleil, avec des pains cuits pour cinq jours, & avec douze pieux chacun. Il chargea ceux des citoyens qui étoient plus âgés de cuire ce pain pour les jeunes, pendant que ceux-ci seroient occupés à préparer leurs armes, & à se fournir de pieux. Cela se faisoit principalement quand on s'embarquoit sur mer, parce qu'il y avoit

a Ut focii navales decem dierum cocta cibaria ad naves deferrent. *Liv. lib. 21. n. 49.* Cum triginta dierum coctis cibariis naves confecerunt. *Liv. lib. 23.*

moins

moins de commodités sur les vaisseaux pour cuire du pain , que sur terre.

Mais , pour l'ordinaire , c'étoit le soldat lui-même qui avoit soin de moudre son blé , ou dans de petits moulins qu'il portoit avec lui , ou sur des pierres ; & de faire cuire le pain , non dans des fours , mais sur des charbons , ou sous la cendre.

Au blé que l'on donnoit aux soldats, on ajoutoit du sel , des légumes , du fromage & quelquefois du lard , & de la chair de porc.

La boisson répondoit à cette nourriture. Il étoit rare qu'à l'armée on usât de vin. Caton l'ancien ne bûvoit que de l'eau : dans les grandes chaleurs seulement il y mêloit du vinaigre. L'usage de cette boisson étoit commun dans les armées : on la nommoit *posca*. Chaque soldat étoit obligé d'en avoir une bouteille dans son équipage. L'Empereur Pescennius avoit interdit toute autre boisson à son armée : *Jussit vinum in expeditione neminem habere , sed aceto universos esse contentos*. L'expression , *universos* , semble marquer que cette interdiction étoit générale , & pour les Officiers

*Plut. in Cat.
pag. 336.*

Spartian.

aussi bien que pour le simple soldat. Cette boisson (*posca*) étoit propre à défalterer promptement, & à corriger le vice des eaux qu'ils rencontroient dans leur marche. Hippocrate dit que le vinaigre est rafraîchissant : ὄξος ψυκτικόν : c'est pourquoi on en donnoit aux moissonneurs & à ceux qui travailloient à la campagne. Aristote nous apprend que les Carthagiinois, en tems de guerre, s'abstenoient de vin.

J'entends dire que ce qui*embarrasse le plus les gens de guerre dans la lecture de l'histoire ancienne, c'est l'article des vivres; & leur embarras n'est point sans fondement. On ne voit point que ni les Grecs ni les Romains eussent la précaution de préparer des magasins de fourages, de faire des dépôts de vivres; d'avoir un Munitionnaire en office, & de se faire suivre d'un grand nombre de caissons. On est effraïé de ce qui est dit de l'armée de Xerxès roi de Perse, qui montoit, en comptant tout l'attirail dont elle étoit suivie, à plus de cinq millions de personnes, & pour la nourriture de laquelle il falloit, selon la supputation d'Hérodote, plus de six cens mille

Ruth 2. 14

Econom.

lib. 1. cap. 5.

Herod. lib

7. cap. 187.

boisseaux de blé par jour. Comment fournir à une telle armée une quantité si énorme de blé, & du reste à proportion ?

Il faut se souvenir que le même Hérodote a eu soin d'avertir que Xerxès *Herod. lib. 7. cap. 20.* avoit travaillé pendant quatre ans aux préparatifs de cette guerre. Un nombre considérable de vaisseaux chargés de blé & d'autres munitions de bouche cotoioit toujours l'armée de terre, & il en survenoit perpétuellement de nouveaux qui ne la laissoient manquer de rien, le trajet de l'Hellespont jusqu'à la mer de Grèce & à l'île de Salamine étant très court, & cette expédition ne dura pas un an. Mais elle ne doit point être tirée à conséquence, étant extraordinaire, & l'on peut dire unique.

Dans les guerres que les Grecs se faisoient les uns aux autres, leurs troupes étoient peu nombreuses & accoutumées à une vie sôbre ; elles ne s'éloignoient pas beaucoup de leur pays, & elles y revenoient presque toujours régulièrement tous les hivers. Ainsi l'on voit qu'il ne leur étoit pas difficile d'avoir des vivres en abon-

dance , sur - tout pour les Athéniens qui étoient maîtres de la mer.

Il en faut dire autant des Romains , chez qui le soin des vivres étoit infiniment moins embarrassant qu'il ne l'est maintenant chez la plupart des peuples de l'Europe. Leurs armées étoient beaucoup moins nombreuses , & elles avoient beaucoup moins de cavalerie. Une Légion de quatre mille fantassins faisoit un corps (à notre manière) de six ou sept bataillons : & n'ayant que trois cens chevaux , elle ne formoit que deux escadrons. Ainsi une armée Consulaire d'environ seize mille fantassins , en comptant les Romains & leurs Alliés , étoit composée d'à peu près vingt-cinq de nos bataillons , & n'avoit que huit ou neuf de nos escadrons. Aujourd'hui , par rapport à vingt-cinq bataillons , nous avons souvent plus de quarante escadrons. Quelle diminution de fourages & de vivres !

Il ne falloit point alors quatre ou cinq mille chevaux pour le train d'artillerie : point de boulangers , ni de fours : point de caissons en grand nombre à quatre chevaux chacun.

Outre cela, la manière sobre dont on vivoit à l'armée, réduite à l'exact nécessaire, épargnoit une multitude infinie de domestiques, de chevaux, de bagages, qui maintenant épuise nos magasins, affame nos armées, jette toujours une lenteur dans l'exécution des entreprises, & souvent y apporte un obstacle insurmontable. Cette manière de vivre n'étoit pas seulement pour les simples soldats : elle leur étoit commune avec les Officiers, & avec les Généraux. On a vû des Empereurs même, c'est-à-dire des Maîtres de l'univers, Trajan, ^a Adrien, ^b Pescennius, ^c Alexandre Sévère, Probe, ^d Julien, & plusieurs autres, non seulement vivre sans luxe, mais se contenter d'un plat de bouillie ou de pois, d'un morceau de fromage ou de lard,

^a Cibus etiam castrensis in propatulo libenter utebatur (Adrianus) hoc est larido, caseo, & posca. *Spartian.*

^b In omni expeditione (Pescennius) militarem cibum sumpsit ante papilionem. *Spartian.*

^c Apertis papilionibus (Alexander) prandit atque conavit, cum militarem

cibum, cunctis videntibus atque gaudentibus, sumeret. *Lamprid.*

^d Et Imperatori (Juliano) non cupiditas ciborum regio more, sed sub columellis tabernaculi parcius cenaturo pultis portio parabatur exigua, etiam munifici fastidienda gregario. *Ammian. lib. 25.*

& faire gloire de s'égalér aux derniers des soldats. On comprend aisément de quel poids étoient de tels exemples ; & combien ils contribuoient à diminuer l'attirail d'une armée , à entretenir parmi les troupes le goût de frugalité & de simplicité, & à en écarter tout luxe & tout faste.

Ce n'est point sans raison que les Auteurs que j'ai cités à la marge , font tous remarquer que ces Empereurs affectoient de manger à découvert , & à la vûe de toutes les troupes. *In propatulo . . . Ante papilionem . . . Apertis papilionibus . . . Sub columellis tabernaculi.* Ce spectacle attiroit , instruisoit , consolait le soldat , & annoblissoit la mauvaise chère qu'il faisoit par la ressemblance avec celle de ses Maîtres. *Cunctis videntibus atque gaudentibus.*

Comparons une armée de trente mille hommes , composée d'Officiers & de Soldats tels qu'en avoient les Grecs & les Romains , robustes , sobres , aguerris , & endurcis à toutes sortes de fatigues , avec nos armées de cent mille hommes , & l'attirail fastueux qui les suit : y a-t-il un Général un peu sensé & entendu qui ne

préférât la première ? C'est avec de pareilles troupes que les Grecs ont arrêté toutes les forces de l'Orient, & que les Romains ont vaincu & soumis tous les autres peuples. Quand reviendra-t-on à une si louable coutume ? Ne se trouvera-t-il point quelque Général d'armée d'un mérite & d'un rang supérieur, & en même tems d'un esprit solide & sensible à la vraie gloire, qui comprenne combien il y auroit d'honneur de se montrer libéral, généreux, magnifique pour les sentimens & les actions, & de répandre à pleines mains l'argent pour animer les soldats, ou pour aider des Officiers dont le revenu ne répond pas toujours à leur naissance ni à leur mérite ; & de se réduire dans tout le reste, je ne dis pas à cette simplicité & à cette pauvreté des anciens Maîtres du monde, (une si sublime vertu est au dessus des forces de notre siècle) mais à une honnête & noble modestie, qui pourroit peut-être, par la force de l'exemple, bien puissamment dans ceux qui commandent, donner le ton à tous les Généraux, & réformer le mauvais & pernicieux goût de la nation.

Bellum, in-
quit Cato, se
ipsum alit.
Liv. lib. 34.
n. 9.

Le soin des vivres a toujours été, & sera toujours, ce qui doit occuper un bon Général. La maxime de Caton, que *la guerre nourrit la guerre*, est bonne dans des pays abondans & pour de petites armées : celle des Grecs est plus généralement vraie, que *la guerre ne fournit point à l'ordre & à point nommé des vivres*. Il faut en avoir fait provision, & pour le présent, & pour l'avenir. Un des principaux avis que Cambyse roi des Perses donna à son fils Cyrus, qui devint si célèbre dans la suite, fut de ne point s'engager dans aucune expédition, qu'il ne se fût auparavant informé par lui-même si l'on avoit pourvû à la subsistance des troupes. Paul Emile ne voulut point partir pour la Macédoine, qu'il ne se fût assuré du transport des vivres. Si Cambyse & Darius eussent pris ce soin, ils ne se seroient point exposés à faire périr leurs armées, le premier dans l'Ethiopie, l'autre dans la Scythie. Celle d'Alexandre auroit été assamée, si l'on avoit suivi le sage conseil de Memnon, le plus habile des Généraux de ce tems-là, qui vouloit qu'on ravageât dans l'Asie

Mineure

Mineure une certaine étendue de pays , par où ce Prince devoit nécessairement passer. Avant la bataille de Cannes , Annibal n'avoit pas pour dix jours de vivres : un délai de quelques semaines le réduisoit à la dernière extrémité. César , avant celle de Pharsale , étoit près de périr faute de vivres , si Pompée eût voulu , ou plutôt s'il eût pu attendre encore dix ou douze jours. La famine est un ennemi , contre lequel l'habileté & le courage des Commandans & des Soldats ne peuvent rien , & que le nombre des troupes ne fait que fortifier.

§. II.

Paie des Soldats.

CHEZ les Grecs les soldats faisoient d'abord la guerre à leurs dépens. Cela étoit très naturel , puisque c'étoient les citoyens mêmes qui s'unissoient pour défendre leurs biens , leurs familles , & leur vie , & qu'ils y étoient personnellement intéressés.

La pauvreté dont Sparte fit longtemps profession , donne lieu de croire qu'elle ne stipendiot point ses troupes. Tant que les Spartiates demeu-

roient en Grèce , la République leur fournissoit la portion des repas publics , & un habit par an. Il entroit un peu de viande dans cette fourniture , & il y avoit un Officier particulier pour leur en faire la distribution.

Plus. in Agésil. & Lyf.

Nous avons vû qu'Agésilas , pour mortifier Lyfandre , qui avoit rempli les premières places de la République , lui fit donner cette charge , qui n'étoit de nulle considération. Les Spartiates , pendant la guerre , se contentoient de cette fourniture , en y ajoutant les petits pillages pour subsister plus au large. Depuis que Lyfandre eut r'ouvert l'entrée de Sparte à l'or & à l'argent , & y eut formé un Trésor public , comme les Lacédémoniens étoient souvent transportés hors de leur territoire dans l'Asie Mineure , il n'y a pas de doute que la République n'ait été obligée alors de fournir à leur subsistance par des secours particuliers. On voit qu'à la prière du même Lyfandre , le jeune Cyrus augmenta à ceux qui servoient sur les galères de Lacédémone la solde que les Perses avoient coutume de leur paier , & que de trois oboles il *De cinq sols.* la fit monter à quatre , ce qui débau-
Un peu plus

cha beaucoup de Matelots aux Athé-^{de six sols & demi.} niens. Le fort de Sparte n'étoit pas la marine. Quoiqu'elle fût arrosée de la mer au levant & au midi, ses côtes n'étoient pas favorables pour des vaisseaux, & elle n'avoit que le seul port de Gythée, qui n'étoit pas fort grand ni fort commode. Aussi sa flotte étoit peu nombreuse, & n'avoit presque que des étrangers pour matelots. On ne sait pas certainement quelle paie Spar- te donnoit aux troupes qui la ser- voient par terre, ni si elle fournis- soit aux uns & aux autres la nour- riture.

PERICLES établit le premier une paie aux soldats Athéniens, qui jus- ques là avoient servi gratuitement la République. Outre qu'il étoit bien aisé de se concilier par ce moien les bonnes grâces du peuple, un motif plus pressant l'obligea d'introduire ce changement. Il faisoit la guerre au loin dans la Thrace, dans la Quer- sonnée, dans les Iles, dans l'Ionie pendant plusieurs mois de suite, sans molester ni vexer les Alliés. Il étoit impossible que des bourgeois éloignés si lontems de leurs biens, de

leurs métiers , & des autres moïens de gagner leur vie , (car on fait que la plupart étoient artisans , comme les Lacédémoniens le leur reprochèrent) pussent servir sans avoir quelque secours. C'étoit une justice que la République leur devoit , & Périclès agit moins en magistrat populaire , qu'en juge équitable. Seulement il prévint , en sage politique , les desirs du peuple par raport à une démarche qui devoit nécessaire.

La paie ordinaire des matelots étoit trois oboles , qui font la moitié d'une dragme , c'est-à-dire cinq sols : la paie des troupes de terre , quatre oboles , c'est-à-dire un peu plus de six sols & demi : celle des hommes de cheval , une dragme , dix sols.

On avoit établi un assez bon ordre pour subvenir aux dépenses de la guerre. Les quatre anciennes & primitives Tribus d'Athènes s'étoient multipliées jusqu'à dix. Alors , pour le paiement de ce qui s'imposoit , on tira de chaque Tribu , six vingts citoyens , qui faisoient en tout douze cens , que l'on partagea en quatre Compagnies de trois cens , & en vingt classes , dont chacune étoit en-

core divisée en deux parties , l'une des citoiens les plus riches , l'autre de ceux qui l'étoient moins. C'étoit sur ces citoiens riches & opulens , mais plus les uns que les autres , que tomboient les charges publiques. Quand il arrivoit quelque urgente & subite nécessité , qu'il falloit lever des troupes , ou équiper une flotte , on faisoit la répartition des dépenses entre ces citoiens à proportion de leurs revenus : les plus riches faisoient les avances , afin que la République fût servie promptement ; & les autres prenoient du tems pour les rembourser , & pour paier leur quotepart.

Il paroît par l'exemple de Lamachus, qui fut envoyé avec Nicias pour *Plut. in Nic. pag. 533.* commander au siège de Syracuse , que les Généraux Athéniens servoient à leurs frais. Plutarque observe que ce Lamachus , qui étoit fort pauvre , se trouvant hors d'état de fournir aux dépenses de la guerre comme les autres , envoya au peuple un Mémoire de celles qu'il avoit faites pour sa propre personne , où il faisoit entrer en ligne de compte sa nourriture journalière , ses vêtemens , & jusqu'à sa chaussure.

LES SOLDATS ROMAINS , dans les premiers tems de la République , la servoient gratuitement & sans recevoir de paie. Les guerres pour lors ne se faisoient pas loin de Rome , & n'étoient pas de longue durée. Dès qu'elles étoient terminées , les soldats retournoient chez eux , & prenoient soin de leurs biens , de leurs terres , & de leurs familles. Ce ne fut que plus de quatre cens quarante ans depuis la fondation de Rome , que le Sénat , à l'occasion du siège de Veies , qui fut fort long , & continué sans interruption pendant l'hiver contre la coutume , ordonna , sans ^a en être requis , que la République paieroit aux soldats une somme réglée pour le service qu'ils lui rendroient. Ce Decret , d'autant plus agréable au peuple , qu'il ne paroissoit l'effet que

^a Additum deinde , omnium maximè tempestivo principum in multitudinè munere , ut ante mentionem ullam plebis Tribunorumve decerneret Senatus , ut stipendium miles de publico acciperet , cum ante id tempus de suo quisque functus eo munere esset. Nihil acceptum unquam à plebe tanto gau-

dio traditur. Concursum itaque ad Curiam esse , prehensatasque exeuntium manus , & patres verè appellatos , effectum esse fatentibus , ut nemo pro tam munifica patria , donec quicquam virium superesset , corpori aut sanguini suo parceret. *Liv. lib. 4. n. 59.*

de la pure libéralité du Sénat , causa une joie universelle , & tous les citoyens s'écrièrent qu'ils étoient prêts de répandre leur sang & de sacrifier leur vie pour une patrie si bienfaisante.

Le Sénat Romain fit paroître en cette occasion la même sagesse que Périclès avoit montrée à Athènes. Les soldats faisoient entendre d'abord fourdement , puis d'une manière assez ouverte , leurs plaintes & leurs murmures contre la longueur du siège qui les mettoit dans la nécessité de demeurer éloignés de leur famille pendant l'hiver même , & causoit par cette longue absence le dépérissement de leurs héritages , qui demeuroient incultes , & devenoient incapables de fournir à leur subsistance. Ce furent là les vrais motifs de la démarche du Sénat , qui accorda habilement comme une grace ce que la nécessité alloit lui arracher par les invectives de quelque Tribun du peuple , qui s'en feroit fait honneur.

Pour fournir à cette paie , on imposa un tribut sur les citoyens à proportion de leur revenu. Les Sénateurs donnèrent l'exemple , qui en- *Liv. lib. 4.
n. 60.*

traîna après eux tous les autres malgré l'opposition des Tribuns du peuple. Il paroît que personne n'en étoit exempt, pas même les Augures ni les

*Liv. lib. 33.
n. 42.*

Pontifes. Ils s'en étoient dispensés pendant quelques années par voie de fait, & de leur autorité privée. Les Questeurs les firent assigner pour se voir condamner au paiement de toutes ces années. Ils en appellèrent au

*Dionys. Halic. in excerpt. legat.
pag 747.*

peuple, qui les condamna. Quand la guerre étoit terminée, & qu'on avoit fait un butin considérable sur les ennemis, on employoit quelquefois une partie à restituer aux particuliers les sommes qu'on avoit exigées d'eux pour les frais de la guerre : en quoi l'on voit une bonne foi bien admirable, & bien rare. Le tribut dont je parle subsista jusqu'au triomphe de Paul Emile sur les Macédoniens, qui fit entrer tant de richesses dans le Trésor public, qu'on jugea à propos d'abolir pour toujours cette imposition.

*Plut. in Paul. Emil.
pag. 275.*

Quoique le soldat ne servît ordinairement que la moitié de l'année, il recevoit la solde pour une année entière, comme il paroît par plusieurs endroits de Tite-Live; & elle lui

étoit païée à la fin de la campagne; quelquefois aussi de six mois en six mois. Ce que j'ai dit jusqu'ici de la paie, ne regarde que les fantassins.

Elle ^a fut aussi accordée trois ans après aux Cavaliers pendant le même siège de Veies. C'étoit la République qui leur fournissoit des chevaux : ils avoient eu la générosité dans un pressant besoin de l'Etat, de déclarer qu'ils s'en fourniroient eux-mêmes à leurs propres dépens.

La paie des soldats n'a pas toujours été la même : elle a varié selon les tems. Elle fut d'abord de trois as seulement par jour pour les piétons : (un peu plus de trois sols;) il y avoit alors dix as au denier, qui étoit de même poids & de même prix que la dragme chez les Grecs. Le denier fut depuis porté à seize as, l'année de Rome 536, sous la Dictature de Fabius. Et pour lors la paie monta de trois sols à cinq sols. La modicité de cette paie ne doit pas nous étonner, vû celle du prix des vivres. Polybe nous apprend que de son tems

*Plin. lib. 32.
cap. 3.*

*Polyb. lib. 2.
pag. 103.*

^a Equiti certus numerus æris est assignatus. Tum primum equis (suis) merere Equites cœperunt.
Liv. lib. 5. n. 7.

le boisseau de froment ne valoit ordinairement en Italie que quatre oboles, c'est-à-dire six sols & demi, & le boisseau d'orge la moitié. Un boisseau de froment suffisoit à un soldat pour huit jours.

Sueton. in
Jul. Cæs. cap.
76.

Jules César, pour s'attacher davantage les soldats, doubla leur paie, & la fit monter jusqu'à dix sols : *Legionibus stipendium in perpetuum duplicavit.*

Il y eut encore quelques changemens sous les Empereurs : mais je ne croi pas devoir entrer dans ce détail.

Polybe, après avoir marqué que la paie journalière des piétons étoit d'un peu plus de trois sols, ajoute que celle des Centurions étoit de six sols & demi ; & celle des Cavaliers de dix sols.

Deux oboles.

Quatre oboles.

Six oboles.

De cette paie journalière du simple soldat, résulloit une somme totale pour toute l'année, laquelle somme, sur le pié de cinq sols par jour, qui étoit la paie ordinaire du tems de Polybe, faisoit près de cent livres, sans y comprendre la ration de blé qu'on leur fournissoit pour chaque jour, & quelques autres vivres. Je prends ici l'année sur le pié de douze mois

chacun de trente jours , qui font trois cens soixante jours ; & il paroît qu'on la prenoit quelquefois de la sorte par rapport à la paie militaire. Quand elle fut doublée par Jules César , cette somme annuelle montoit à près de deux cens livres.

Sur cette somme annuelle , on retenoit une partie pour les habits , les armes , & les tentes. C'est Tacite qui le marque ; *Enimvero militiam ipsam gravem , infructuosam ; denis in diem assibus animam & corpus aestimari. Hinc vestem , arma , tentoria. Et Polybe y ajoute le blé : Non frumentum , non vestem , nec arma gratuita militi fuisse ; sed certa horum pretia de stipendio à Quæstore deducta.* Annal. lib. 2. cap. 17.

Pour ce qui regarde les grands Officiers , les Consuls , les Proconsuls , les Lieutenans , les Préteurs , les Propréteurs , les Questeurs , il ne paroît point que la République paiât leurs services autrement que par l'honneur. Elle leur fournissoit les frais nécessaires & indispensables pour leur commission : les vêtemens , les tentes , les chevaux , les mulets , & tout l'équipage militaire. Ils avoient un certain nombre d'escla- Verr. de sign. n. 9.

ves réglé, qui n'alloit pas fort loin ; & qu'il ne leur étoit pas libre d'augmenter, la loi ne leur permettant d'en prendre de nouveaux qu'à la place de ceux qui seroient morts. Dans les provinces par où ils passaient ils n'exigeoient des Alliés que du fourrage pour leurs chevaux, & du bois pour eux. Encore ceux qui se piquoient d'imiter le parfait désintéressement des Anciens, ne l'exigeoient point. C'est ainsi que se conduisoit Cicéron, comme il le marque lui-même en écrivant à son ami Atticus. » On a » ne fait aucune dépense, dit-il, » ni pour moi, ni pour mes Lieux » tenans, ni pour le Questeur, ni » pour aucun autre Officier. Je n'accepte ni le fourrage, ni le bois, » quoique la loi Julia le permette. Je » souffre seulement qu'on fournisse » à mes gens une maison & quatre » lits : encore souvent logent-ils sous » des tentes. « L'esprit du gouverne-

a Nullus fit sumtus in nos, neque in Legatos, neque in Quæstorem, neque in quemquam. Scito non modò nos fœnum, aut quod lege Julia dari solet, non accipere ; sed ne ligna quidem, nec

præter quatuor lectos & tectum quemquam accipere quidquam : multis locis ne tectum quidem, & in tabernaculo manere plerumque. *Epist. 16. lib. 5. ad Attic.*

ment des Romains , étoit que leurs Commandans & leurs Magistrats ne fussent aucunement à charge aux Alliés. C'est une conduite si pleine de sagesse & d'humanité , qui rendoit l'autorité des Romains si respectable & si aimable ; & l'on peut dire avec vérité qu'elle contribua plus que la force de leurs armes , à les rendre maîtres de l'univers.

Tite-Live nous apprend le nom de celui qui le premier donna atteinte à *Liv. lib. 4^a § 1^o* la loi Julia , qui régloit les dépenses qu'on pouvoit exiger des Alliés ; & son exemple n'eut que trop d'imitateurs , qui enchérissent bientôt sur lui. C'étoit L. Posthumius. Il étoit mécontent des habitans de Préneste , parce que dans un séjour qu'il y avoit fait n'étant encore que simple particulier , ils ne lui avoient pas fait le traitement qu'il croïoit lui être dû. Quand il fut nommé Consul , il songea à s'en venger. Devant passer par leur ville pour aller à son département , il leur fit savoir qu'ils eussent à envoyer leur premier Magistrat à sa rencontre , à lui préparer un logement au nom & aux dépens du public , & à lui tenir prêtes pour son

départ les bêtes de somme qui lui étoient nécessaires. Avant lui, dit Tite-Live, aucun Magistrat n'avoit été à charge aux Alliés, ni exigé d'eux aucune dépense. La République leur fournissoit des mulets, des tentes, & tout l'attirail nécessaire à un Commandant, afin qu'ils ne pussent rien exiger de tel des Alliés. Comme l'hospitalité étoit pour lors fort en honneur & en usage, ils logeoient chez leurs amis particuliers, & ils se faisoient un plaisir de les recevoir à leur tour à Rome quand ils y venoient. Lorsqu'on envoioit des Lieutenans pour quelque prompt expédition, les villes par où ils passaient recevoient ordre de leur fournir un cheval, & rien de plus. Quand le Consul auroit eu un juste sujet de plainte contre les Prénestins, il n'auroit pas dû profiter ou plutôt abuser de l'autorité que lui donnoit sa charge, pour le leur faire sentir. Leur^a silence, soit qu'il vînt d'une modération ou d'une timidité excessive,

^a Injuria (le sens de-
mande qu'on lise Ira) Con-
sulis etiam si iusta, non
tamen in magistratu exer-
cenda, & silentium nimis
aut modestum aut timi-
dum Prænestinorum, jus
velut probato exemplo
Magistratibus fecit gra-
viorum in dies talis ge-
neris imperiorum. Liv.

les empêcha de porter leurs plaintes au peuple Romain, & autorisa dans la suite les Magistrats à aggraver de jour en jour ce nouveau joug, comme si l'impunité du premier exemple eût été une marque d'approbation du côté de Rome, & fût devenue pour eux un titre légitime.

Les Anciens, loin d'en user ainsi, & de chercher à s'enrichir aux dépens des Alliés, ne songeoient qu'à les protéger & à les défendre. Ils se croioient bien payés des services qu'ils avoient rendus à l'Etat par la gloire de leurs belles actions : & souvent, après de grandes victoires & d'illustres triomphes, ils mouroient dans le sein de la pauvreté, où ils avoient toujours vécu. L'histoire des Grecs & des Romains en fournit beaucoup d'exemples.

§. III.

Armes anciennes.

MON DESSEIN n'est pas de parcourir ici toutes les sortes d'armes dont se servoient les soldats parmi toutes les nations. Je me renfermerai principalement, selon ma coutume, dans ce qui regarde les Grecs &

les Romains, qui avoient, sur la matière dont il s'agit, beaucoup d'usages communs. Les Romains les avoient empruntés pour la plupart des Toscans, & des nations Grecques, qui habitoient dans l'Italie. Florus ^a remarque que Tarquin l'ancien, originaire de Corinthe, introduisit à Rome, en beaucoup de choses, ce qui se pratiquoit dans la Grèce.

Les armes étoient anciennement d'airain, puis de fer. Les Poètes prennent souvent l'un pour l'autre.

L'armure des Grecs, aussi bien que de la plupart des autres nations, étoit dès les tems les plus reculés, le casque, la cuirasse, le bouclier, la lance, & l'épée. Ils emploioient aussi l'arc & la fronde,

LE CASQUE étoit une arme défensive, pour couvrir la tête & le cou. Il étoit de fer ou d'airain, souvent en forme de tête, ouvert par le devant, & laissant le visage découvert. Il y avoit des casques, & sur-tout ceux à la Grecque, qui pouvoient se rabattre sur le visage, & le couvrir.

^a Tarquinius Priscus... | tibus miscuit. *Flor. lib. 1.*
oriundus Corintho, Græ- | *cap. 5.*
cum ingenium Italicis ar-

On y mettoit sur le haut des figures, d'animaux, de lions, de léopards, de griffons, & d'autres. On les ornoit d'aigrettes qui flotoient au vent, & en relevoient la beauté.

LA CUIRASSE s'appelloit en Grec *θωραξ*, nom qui a passé aussi dans la langue latine, qui employa encore plus communément celui de *lorica*. On fabriquoit d'abord les cuirasses de fer ou d'airain en deux pièces, comme on les fait encore aujourd'hui : ces deux pièces s'attachoient sur les côtés, avec des boucles. Alexandre ne laissa à la cuirasse que celle de ces deux parties qui couvroit la poitrine, afin que la crainte d'être blessé au dos qui étoit sans défense empêchât les soldats de fuir. *Polyan. stratag. lib. 4.*

Il y avoit des cuirasses d'un métal si dur, qu'elles étoient absolument à l'épreuve des coups. Zoïle, habile ouvrier dans ce genre, en offrit deux à Démétrius surnommé Poliorcète. Et, pour en montrer l'excellence, il fit lancer une flèche par une machine appelée Catapulte, qui n'étoit qu'à vingt-six pas de distance. Avec quelque force que la flèche fût lancée, à peine effleura-t-elle la cui- *Plut. in Demetr. p. 898.*

raffe, & y laissa-t-elle quelque trace.

*Herod. lib. 8.
cap. 47.*

Plusieurs nations faisoient les cuirasses de lin, ou de laine : c'étoient des cottes d'armes à plusieurs doublures, qui résistoient aux coups, ou du moins qui en diminuoient la force. Celle dont Amasis fit présent aux Lacédémoniens, étoit d'un travail merveilleux, ornée de figures de plusieurs sortes d'animaux, & brochée d'or. Ce qu'il y avoit de plus admirable dans cette cuirasse, c'est que chacun des fils, quoiqu'il fût fort délié, étoit composé de trois cens soixante plus petits fils, qu'on distinguoit aisément.

J'ai dit que la cuirasse s'appelloit en latin *lorica*. Ce mot vient de *lorum*, courroie, lanière de cuir, parce qu'elle étoit faite de cuir de bête. Et c'est de là aussi que vient le mot de *cuirasse*. La cuirasse des Légionnaires Romains consistoit en des courroies, dont ils étoient ceints depuis les aisselles jusqu'à la ceinture. On en faisoit aussi de cuir couvert de lames de fer disposées en forme d'écailles, ou d'anneaux de fer passés l'un dans l'autre, qui faisoient des chaînes entrelassées. C'est ce qu'on nomme en françois *cottes de mailles*, & en latin,

lorica hamis conferta , ou *hamata*.

Avec le *thorax* des Grecs , le soldat étoit beaucoup moins capable de mouvemens , d'agilité , de force : au lieu que les bandes de cuir qui se couvroient successivement , laissoient au soldat Romain toute la liberté de l'action , & en le couvrant comme une veste le défendoient contre les traits.

LE BOUCLIER étoit une armée défensive , propre à couvrir le corps. Il y en avoit de différentes sortes.

Scutum. θυρεος & σάκος. L'*Ecu*. Ce bouclier étoit long , & quelquefois d'une grandeur si démesurée , qu'il couvroit un homme presque tout entier. Tels étoient ceux des Egyptiens , dont parle Xénophon. Il falloit qu'il fût bien grand chez les Lacédémoniens , *Cyrop. lib. 7.
pag. 178.* pour qu'on pût rapporter dessus ceux qui avoient été tués. De là venoit cet ordre célèbre que donna une mere Spartaine à son fils , lorsqu'il partoît pour la guerre : Η ^α τὰν , ^η ἐπὶ τὰν. C'est-à-dire , *Ou raportez ce bouclier , ou revenez dessus.*

C'étoit la dernière honte de revenir du combat sans son bouclier : apparemment parce que cela laissoit entrevoir qu'on l'avoit quitté pour fuir

plus promptement , n'ayant d'autre attention que celle de sauver sa vie. On se souvient qu'Epaminondas blessé à mort dans la célèbre bataille de Mantinée , quand on l'eut rapporté dans sa tente , demanda d'abord avec inquiétude & empressement si son bouclier étoit sauvé.

Clypeus , ἀσπίς. On le confond souvent avec *scutum*. Il est néanmoins constant qu'ils étoient différens , puisque dans le cens ou dénombrement que fit faire Servius Tullius , on attribua le *clypeus* à ceux de la première Classe , & le *scutum* à ceux de la seconde. En effet le *scutum* étoit long & carré : le *clypeus* , rond & plus court. L'un & l'autre avoit été en usage chez les Romains dès le tems des Rois. Depuis ^a le siège de Veïes , le *scutum* devint plus commun. Les ^b Macédoniens se servirent toujours du *clypeus* , sinon peut-être dans les derniers tems.

Le bouclier des Légions Romaines étoit convexe , de la forme d'une

^a Clypeis antea Romani
usi : deinde , postquam fa-
ci sunt stipendiarii , scuta
pro clypeis fecere. *Liv.*
lib. 8. n. 8.

^b Atma , clypeus , saris-
sique illis (Macedonibus :)
Romano scutuni , majus
corpori tegumentum. *Liv.*
lib. 9. n. 12.

tuile à canal. Il avoit , selon Polybe , quatre piés de long , & deux piés & demi de large. Ces boucliers étoient anciennement de bois , dit Plutarque dans la vie de Camille : mais ce Capitaine Romain les fit couvrir de lames de fer , afin qu'ils eussent la force de résister aux coups.

*Plut. in
Cam. p. 152*

Parma , étoit un petit bouclier rond , plus léger & plus court que le *scutum* dont se servoit l'infanterie pesamment armée. Cette *rondache* étoit le bouclier des soldats armés à la légère , & de la cavalerie.

Pelta , étoit à peu près la même chose que ce qu'on appelloit *cetra*. Ce bouclier étoit léger , coupé comme une demie lune , ou comme un demi cercle.

E P É E. Les formes en étoient fort différentes , & en grand nombre : je ne m'amuserai point à les rapporter. Je me contente de remarquer , qu'il y avoit des épées longues & sans pointe , qui ne servoient qu'à fraper de taille ,

a Gallis Hispanisque | pano, punctim magis quam
scuta ejusdem formæ ferè | cæsim assueto petere ho-
erant , dispartes ac dissimi- | stem ; brevitate habiles , &
les gladii. Gallis prælongi , | cum mucronibus, *Liv. lib.*
ac sine mucronibus ; His- | 22, n. 46,

comme étoient celles des Gaulois ; dont il fera bientôt parlé. Il y en avoit d'autres plus courtes , plus fortes , qui frapotent d'estoc & de taille , c'est-à-dire de la pointe & du tranchant , *punctum & caſum* , tels qu'étoient les fabres Eſpagnols , que les Romains empruntèrent d'eux , & dont ils ſe ſervirent toujours avec avantage. Avec ces fabres ils coupoient des bras entiers , enlevoient des têtes , & faisoient des bleſſures horribles.

La manière dont on portoit anciennement l'épée , n'étoit pas uniforme. Les Romains la portotent pour l'ordinaire ſur la cuiffe droite , apparemment pour laiffer un mouvement plus libre au bouclier qui étoit au côté gauche : mais en certains monumens , on voit de leurs ſoldats qui la portotent ſur la gauche.

Il eſt remarquable que ni les Grecs ni les Romains , les deux peuples du monde les plus belliqueux , ne portotent point l'épée hors le tems de guerre. Auſſi le duel n'étoit-il point connu chez eux.

a Gladio Hispanienſi detruncata corpora brachiis abſciſſis , aut tota cervice deſecta , diſiſa à corpore | caſita , parentiaque viſcerum , & ſæditatem aliam vulnerum viderunt. *Liv. lib. 32. n. 34.*

LES PIQUES OU LANCES étoient d'usage presque parmi tous les peuples. Celles qu'on voit dans les monumens faits du tems des Empereurs Romains , font d'environ six piés & demi de longueur , en y comprenant le fer.

La Sarisse des Macédoniens étoit d'une si prodigieuse longueur , qu'on auroit peine à croire qu'une telle arme eût pu être d'usage , si tous les Anciens ne convenoient sur ce point. On lui donne seize coudées , qui font plus de quatre toises de long.

L'ARC & les FLECHES sont de l'antiquité la plus reculée. Il y avoit peu de nations qui ne s'en servissent. Les Crétois passaient pour d'excellens Archers. On ne voit point que les Romains aient fait usage de l'arc dans les premiers tems de la République. Ils s'en servirent depuis : mais il paroît qu'ils n'avoient guères d'autres Archers que ceux des troupes auxiliaires.

LA FRONDE étoit encore un instrument de guerre fort usité chez plusieurs nations. Les Baléares , ou les peuples des îles que nous appelons Majorque & Minorque , excelloient

*Veget. dere
milit. lib. 1.
cap. 16.*

à la fronde. Ils avoient tant de soin d'y exercer leurs jeunes gens, qu'ils ne leur donnoient point de pain à déjeuner qu'après qu'ils avoient touché le but. Les Baléares étoient fort employés dans les armées des Carthaginois & dans celles des Romains, & ils contribuoient beaucoup au gain des batailles. Tite ^a Live fait mention de quelques villes d'Achaïe, Egium, Patres, Dymes, dont les habitans étoient encore plus habiles à la fronde que les Baléares. Ils jettoient plus loin leurs pierres, & avec plus de force & de certitude, sans manquer jamais la partie du visage à laquelle ils en vouloient. La fronde lançoit les pierres avec tant de roideur, que ni bouclier ni casque n'en pouvoient soutenir l'impétuosité; & l'adresse de ceux qui la manioient étoit quelquefois telle, selon le témoignage de l'Ecriture, qu'ils auroient pu même frapper un cheveu, sans que la pierre

^a Longius certiusque & validiore ictu, quam Balearis funditor eo telo usi sunt Non capita solum hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent, oris, *Liv. lib. 38. a. 29.*

^b Sic fundis lapides ad certum jacentes, ut capillum quoque possent percutere, & nequaquam in alteram partem ictus lapidis deferretur. *Judic. 20. 16.*

se fût détournée d'un côté ni d'autre. Au lieu de pierres on mettoit quelquefois des balles de plomb dans la fronde, qui portoient beaucoup plus loin.

JAVELOTS. Il y en avoit de deux sortes, qui sont :

ῥέσφος : *hasta*. Je l'appelle *Javeline*. C'étoit une espèce de dard, assez semblable à une flèche, dont le bois avoit pour l'ordinaire trois piés de long, & un doigt de grosseur. La pointe étoit longue de quatre doigts, & si amenuisée, qu'au premier coup elle se faussoit, de sorte que les ennemis ne pouvoient la renvoyer. Les armés à la légère s'en servoient. Ils en avoient à la main droite plusieurs javelines, qu'ils lançoient de loin : mais, quand il falloit en venir aux mains, ils les transportoient à la gauche, pour être en état de se servir de l'épée. Tite Live leur donne sept javelines.

πίσος : *Pilum*. Je l'appelle *Javelot* :

a Et cum cominus venerant, à gladiis velutibus cruciabantur. Hic miles tripedalem parmam habet, & in dextra hastas, quibus eminus utitur. . . Quod si pede collato pugnandum est, translatis in lævam hastis stringit gladium. *Liv. lib. 38. n. 21.*

b Eis parmx breviores quam equestres, & septena jacula quaternos longa pedes data, præfixa ferro, quale hastis velitaribus inest, *Liv. lib. 26. n. 4.*

il étoit plus gros & plus fort que la Javeline. Les Légionnaires le lançoient sur l'ennemi avant que d'en venir aux mains. Quand ils n'en avoient ni le tems ni l'espace, ils le jettoient à terre, & fondoient sur l'ennemi l'épée à la main.

LES CAVALIERS avoient presque les mêmes armes que les Fantassins : le casque, la cuirasse, l'épée, la lance, & un bouclier plus petit & plus léger.

On voit dans Homère, que, dès le tems de la guerre de Troie, les personnes les plus distinguées montoient avec un Ecuier sur des chars bien attelés, pour se faire plus vivement jour dans les bataillons, & pour combattre du haut de ces chars avec plus d'avantage. On s'en défabusa bientôt par le double inconvénient d'être arrêté tout court par des haies, des ravins, des fossés, ou de rester sans issue au milieu des ennemis quand les chevaux étoient blessés.

On introduisit dans la suite l'usage des chariots armés de faulx, qu'on plaçoit au front de la bataille, pour

a Arma Romano scutum & pilum, haud paulo quam hasta vehemens iutu missuque telum. *Liv. lib. 3. c. 19.*

commencer par mettre en désordre l'ennemi. Cette manière de combattre eut d'abord un grand cours parmi tous les peuples d'Orient, & fut regardée comme fort propre à décider de la victoire. Les peuples les plus habiles dans le maniement des armes, comme les Grecs & les Romains, ne l'adoptèrent point, voyant par expérience que les cris des troupes ainsi attaquées, les traits des soldats armés à la légère, & plus que tout cela encore, l'inégalité du terrain, rendoient tout l'appareil de ces chars inutile, & souvent même pernicieux à ceux qui l'avoient employé.

Les nations qui avoient chez elles des éléphants, comme celles de l'Orient & de l'Afrique, crurent que ces animaux, aussi dociles que redoutables par leur force & par leur taille, pourroient leur être fort utiles dans les combats. En effet, instruits & conduits avec art, ils leur rendirent de grands services. Ils portoient sur leur dos leur conducteur, & étoient placés ordinairement devant le front de l'armée. Partant de là, ils rompoient les rangs les plus serrés avec une impétuosité qu'on ne pouvoit

soutenir , érafoient par leur masse énorme des bataillons entiers, & jetoient par tout l'épouvante & le défordre. Pour en tirer encore plus d'utilité, on éleva sur leur dos des tours , qui étoient comme des bastions portatifs; du haut desquels les soldats d'élite qui y étoient enfermés , lançoient avec avantage des traits contre les ennemis , & achevoient de les mettre en déroute.

Cet usage a subsisté lontems chez les nations dont j'ai parlé , d'où il passa chez les autres peuples , qui avoient connu par une funeste expérience combien ces animaux étoient capables de contribuer à la victoire. Alexandre ayant vaincu les peuples soumis à l'empire des Perses , & ensuite ceux des Indes, commença à se servir des éléphans dans ses expéditions; & ses Successeurs, dans les guerres qu'ils se firent les uns aux autres , en rendirent l'usage fort commun. Pyrrhus en fit passer en Italie , & les Romains apprirent de ce Général , & ensuite d'Annibal , l'avantage qu'on en pouvoit tirer dans un jour de bataille. Ce fut dans la guerre con-

a Consul in aciem des-locatis elephantis : quo
gendi; ante signa prima auxilio tum primum Ro-

tre Philippe qu'ils s'en servirent pour la première fois.

Mais cet avantage , quelque grand qu'il parût , étoit contrebalancé par des inconvéniens qui en dégoutèrent peu à peu. Les Généraux , instruits par l'expérience , rendoient inutile l'effort des éléphans , en ordonnant à leurs troupes de s'ouvrir pour leur laisser un passage libre. Outre cela , les cris effraians de l'armée ennemie , joints à une grêle de traits & de pierres lancées de divers côtés par les archers & les frondeurs , les troubloient , les effarouchoient , les mettoient en fureur , & souvent les obligeoient de se tourner contre leurs propres troupes , & d'y faire le ravage qu'ils devoient porter parmi les ennemis. Pour lors , celui qui les conduisoit étoit ^{*Liv. lib. 27. n. 49.*} forcé , pour éviter ce malheur , de leur enfoncer dans la tête un poinçon , qui les faisoit tomber morts dans l'instant.

Les chameaux , outre qu'on les emploioit pour porter le bagage , servoient aussi dans les combats. Ils ^{*Veget. lib. 3. cap. 25.*} avoient cela de commode , que dans

mani , quia captos aliquot usi sunt. *Liv. lib. 31. n. 36.*
bello Punico habebant ,

*Xenoph. in
Cyrop. lib. 7.
pag. 176.*

les pays arides & sablonneux ils sup-
portoient aisément la soif. Cyrus en
fit grand usage dans la bataille contre
Crésus , & ils contribuèrent beau-
coup à la victoire qu'il y remporta ,
parce que les chevaux des ennemis
n'en pouvant soutenir l'odeur , furent
mis aussitôt en désordre. On voit dans
*Liv. lib. 37.
n. 40.* Tite-Live des Archers Arabes montés
sur des chameaux avec des épées lon-
gues de six piés , afin de pouvoir at-
teindre l'ennemi du haut de ces grands
animaux. Quelquefois deux Archers
Arabes montoient ensemble le même
chameau adossés l'un contre l'autre ;
afin de pouvoir , même en fuyant , lan-
cer des flèches contre ceux qui les
poursuivoient.

*Job. 39. 19.
25.*

Ni les éléphants , ni les chameaux
n'approchoient point du service que
le cheval rend à une armée. Cet ani-
mal paroît né pour les combats. Il a
dans son air , dans son encolure , dans
sa marche quelque chose de guerrier ,
comme Job le remarque si bien dans
l'admirable description qu'il en fait.

En plusieurs pays , les Cavaliers &
les chevaux étoient tout couverts de
fer : c'est ce qu'on appelloit *cataphracti
equites.*

Mais , ce que nous avons de la peine à comprendre , chez tous les peuples Anciens les chevaux n'avoient ni étriers , ni selle ; & les Cavaliers étoient fans bottes. L'éducation , l'exercice , l'habitude les avoient accoutumés à se passer de ces secours , & à ne pas même s'appercevoir qu'ils leur manquoient. Il y avoit des Cavaliers , tels que les Numides , qui ne connoissoient pas même l'usage des brides pour conduire leurs chevaux , & qui cependant , par le seul ton de la voix , ou par l'impression du talon & de l'éperon , les faisoient avancer , reculer , arrêter , tourner à droite & à gauche , en un mot leur faisoient faire toutes les évolutions de la cavalerie la mieux disciplinée. Quelquefois , menant ensemble deux chevaux , ils sautoient de l'un sur l'autre dans le fort même du combat , pour soulager le premier lorsqu'il étoit fatigué. Ces Numides , aussi bien que les Parthes , n'étoient jamais plus terribles , que quand ils sembloient prendre la fuite par crainte & par lâcheté. Car alors , tournant tout-à-coup visage , ils lançoient leurs traits & leurs flèches contre l'ennemi , qui ne s'atten-

doit à rien moins , & tomboient sur lui avec plus d'impétuosité qu'auparavant.

J'ai rapporté jusqu'ici ce que j'ai trouvé de plus important par rapport aux armes des Anciens. De tout tems les grands Capitaines ont voulu qu'on prît un soin particulier de l'armure des soldats. Ils ne se soucioient pas beaucoup qu'elle fût brillante par l'or & l'argent : ils laissoient cette vaine parure à des peuples mous & efféminés , tels que les Perses. Ils a cherchoient un éclat plus vif , plus martial , & plus propre à inspirer la terreur , tel qu'est celui de l'acier & de l'airain.

Ce n'est pas seulement à l'éclat , c'est sur tout à la qualité des armes , que les grands Capitaines ont été attentifs. On a admiré avec raison l'habileté du grand Cyrus , qui , à son arrivée chez Cyaxàre son oncle , changea l'armure des troupes. La plupart ne se servoient presque que de l'arc & du javelot , & ne combattoient par conséquent que de loin , genre de

*Xenoph. Cy-
rop. lib. 2.
pag. 40.*

a Macedonum dispar acies | sed ferro atque ære fulgen-
erat ; equis virisque , non | tibus. *Quint. Curt. lib. 3.*
auro , non discolori veste , | cap. 3

combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit. Il les arma de boucliers, de cuirasses, & d'épées ou de haches, pour les mettre en état de combattre de près, & d'en venir tout d'un coup aux mains avec les ennemis, dont, par ce moien, la multitude devenoit inutile. Iphicrate, célèbre Général des Athéniens, fit plusieurs changemens utiles dans l'armure des soldats, pour ce qui regarde les boucliers, les piques, les épées, les cuirasses.

Philopémen de même, comme je l'ai marqué en son lieu, changea l'armure des Achéens, qui étoit, avant lui, très défectueuse; ce qui ne contribua pas peu à les rendre supérieurs à tous leurs ennemis. On a vû beaucoup d'autres exemples pareils, qu'il seroit trop long de rapporter ici; mais qui montrent de quel secours est pour une armée l'habileté d'un Général appliqué à réformer tout ce qui peut être défectueux, & combien il est dangereux de vouloir toujours s'en tenir aux usages établis de longue main, & de n'oser y faire aucun changement.

Nul peuple ne fut plus éloigné de

*Plut. in Phé.
lop. p. 360.*

cette scrupuleuse crainte que les Romains. Aiant étudié avec attention tout ce qui se pratiquoit de plus utile chez leurs voisins & chez leurs ennemis, ils furent bien en profiter, & par les divers changemens qu'ils introduisirent dans leurs troupes tant pour l'armure que pour le reste de la milice, ils les rendirent invincibles.

Fin de la Première Partie du Tome XI.



T A B L E
DU ONZIÈME VOLUME.
PREMIÈRE PARTIE.

SUITE DU LIVRE
VINGT - DEUXIÈME.

AVANT-PROPOS.

DES Arts Libéraux. Honneurs rendus à ceux qui s'y sont distingués. page 1

CHAP. III. De l'ARCHITECTURE. 7

ART. I. De l'Architecture en général. *ibid.*

§. I. Commencemens , progrès , perfection de l'Architecture. *ibid.*

§. II. Des trois Ordres de l'Architecture des Grecs , & des deux autres qui y ont été ajoutés. 15

1. Ordre Dorique. 16

2. Ordre Ionique. 18

3. Ordre Corinthien. 19

4. Ordre Toscan. 20

5. Ordre Composite. 23

Architecture Gothique. *ibid.*

T A B L E.

§. III. <i>Explication des termes de l'art qui entrent dans les cinq Ordres d'Architecture.</i>	25
ART. II. <i>Des Architectes & des Bâtimens les plus célèbres dans l'antiquité.</i>	31
1. <i>Temple d'Ephèse.</i>	34
2. <i>Bâtimens construits à Athènes , principalement sous Périclès.</i>	37
3. <i>Mausolée.</i>	43
4. <i>Ville & fanal d'Alexandrie.</i>	ibid.
5. <i>Les quatre principaux temples de la Grèce.</i>	51
6. <i>Bâtimens célèbres à Rome.</i>	53
CHAP. IV. <i>De la SCULPTURE.</i>	68
§. I. <i>Des différentes espèces renfermées dans la Sculpture.</i>	ibid.
§. II. <i>Sculpteurs célèbres , qui se sont le plus distingués dans l'antiquité.</i>	80
CHAP. V. <i>De la PEINTURE.</i>	119
ART. I. <i>De la Peinture en général.</i>	ibid.
§. I. <i>Origine de la Peinture.</i>	ibid.
§. II. <i>Des différentes parties de la Peinture. Du vrai dans la Peinture.</i>	122
§. III. <i>Différentes espèces de Peinture.</i>	141
ART. II. <i>Histoire abrégée des Peintres de la Grèce les plus connus.</i>	148
CHAP. VI. <i>De la MUSIQUE.</i>	205
ART. I. <i>De la Musique proprement dite.</i>	206

T A B L E.

§. I. Origine & effets merveilleux de la Musique.	207
§. II. Auteurs qui ont inventé ou perfectionné la Musique & les Instrumens.	222
§. III. L'ancienne Musique étoit simple, grave, mâle. Quand & comment elle s'est corrompue.	238
§. IV. Différens genres & différens modes de la Musique ancienne. Manière de noter les chants.	243
§. V. S'il faut préférer la Musique moderne à l'ancienne.	253
ART. II. Des parties de la Musique propres aux Anciens.	260
§. I. Déclamation du Théâtre composée, & réduite en notes.	261
§. II. Gestes du Théâtre composés, & réduits en notes.	266
§. III. Déclamation & geste partagés sur le Théâtre entre deux Acteurs.	269
§. IV. Art des Pantomimes.	279



• T A B L E.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.
DE LA SCIENCE
MILITAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE I.	<i>E</i> ntreprise & déclara- tion de la guerre.	289
§. I.	<i>Entreprise de la guerre.</i>	ibid.
§. II.	<i>Déclaration de la guerre.</i>	295
ART. II.	<i>Choix du Général & des Offi- ciers. Levée des Soldats.</i>	303
§. I.	<i>Choix du Général & des Officiers.</i>	ibid.
§. II.	<i>Levée des soldats.</i>	322
ART. III.	<i>Préparatifs de la Guerre.</i>	347
§. I.	<i>Des Vivres.</i>	ibid.
§. II.	<i>Paie des Soldats.</i>	361
§. III.	<i>Armes anciennes.</i>	375

Fin de la Table de la première Partie
du Tome XI.

De l'Imprimerie de QUILLAU.



APPROBATION.

J'AI lû par l'Ordre de Monseigneur
le Garde des Sceaux, le onzième
Volume de l'*Histoire Ancienne* de M.
Rollin, dans lequel je n'ai rien trouvé
qui en puisse empêcher l'impression.
À Paris, ce 14. Décembre 1736.

SECOUSSE.



549169

2165



